

Quel genre d'homme ?

Construction sociale de la masculinité, relations de genre et développement

Christine Verschuur (dir.)

DOI : 10.4000/books.iheid.6092

Éditeur : Graduate Institute Publications

Lieu d'édition : Genève

Année d'édition : 2000

Date de mise en ligne : 9 août 2016

Collection : Genre et développement. Rencontres

EAN électronique : 9782940503766



<https://books.openedition.org>

Édition imprimée

Nombre de pages : 190

Référence électronique

VERSCHUUR, Christine (dir.). *Quel genre d'homme ? Construction sociale de la masculinité, relations de genre et développement*. Nouvelle édition [en ligne]. Genève : Graduate Institute Publications, 2000 (généré le 05 octobre 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/iheid/6092>>. ISBN : 9782940503766. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.iheid.6092>.

Le texte seul est utilisable sous licence . Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

EXTRAIT

Cet ouvrage traite du lien entre masculinité et développement. Il a pour objectif de présenter les recherches récentes et initier de nouvelles pistes de réflexion sur les différentes manières dont l'identité masculine se construit dans les sociétés et sur ses implications du point des relations de genre. Les auteurs analysent également les conséquences possibles d'une démarche qui prenne en compte aussi bien le masculin que le féminin sur la manière de penser le développement et les modes de coopération. L'ouvrage se termine sur des propositions mises en œuvre, à l'initiative d'hommes, pour engager d'autres formes d'actions contre un modèle masculin remis en question par un nombre croissant d'hommes et de femmes.

ANNE ZWAHLEN

AVANT-PROPOS

Il y a bientôt deux ans, au mois d'octobre, Yvonne Preiswerk terminait dans la maison de Zinal la préparation du colloque «Tant qu'on a la santé». A moi qui étais montée pour lui donner un petit coup de main et surtout pour passer quelques moments précieux avec elle, elle déclara tout à coup: «Pour le colloque de l'An 2000, il faudra vraiment faire quelque chose de spécial!» Et pourquoi pas nous concentrer cette fois sur les hommes? L'idée germa rapidement. D'ailleurs, du matériel concret était déjà disponible, en particulier ces recherches faites en Argentine sur le genre masculin dans le cadre d'un projet international de recherche de l'Unesco, projet que dirigeait Yvonne en collaboration avec un confrère suisse. Et puis, il y avait dans cette idée un petit côté un peu provocant, un peu «bousculant». Trop nombreux en effet étaient encore ceux qui pensaient que ce concept genre n'était qu'une autre manière de parler des femmes et d'elles seulement.

Et quelques mois plus tard, en été 1999, lorsque l'équipe des colloques se réunit, encore sous le choc de la disparition d'Yvonne, chacun et chacune avait à cœur de reprendre le flambeau, avait plein d'idées et des intervenants à proposer. On décida ainsi de centrer le prochain colloque sur la construction sociale de la masculinité. Quel genre d'homme? Tel fut le titre proposé. A la même époque, nous nous aperçûmes qu'il y avait une véritable profusion d'articles et d'ouvrages qui, d'une manière plus ou moins approfondie et sérieuse, posaient la même question. Nous étions vraiment dans

l'air du temps. Mais notre propos n'était pas de «coller à la mode»; il était plutôt de répondre à plusieurs types d'exigence.

Une évidence de type sociologique:

En mettant le focus plus nettement sur les hommes, on faisait cette fois l'effort de prendre le concept genre à la lettre et d'explorer la globalité du rapport hommes-femmes. Il faut reconnaître que bien souvent c'était surtout l'élément féminin de l'équation que l'on décortiquait et scrutait, laissant plus le côté masculin dans le vague sans le soumettre à la même analyse précise et attentive. Ce biais conceptuel et méthodologique s'explique aisément par le fait qu'il s'agissait de mieux mettre en évidence les contributions considérables – mais totalement sous-estimées – des femmes à la vie sociale et économique. On ne peut que souscrire à ce souci mais il faut reconnaître que cela a entraîné, dans les études et approches genre, comme une visibilité des femmes. Le féminin, plus nettement que le masculin, apparaît comme un construit social, susceptible de changer, appelé à se transformer. Le masculin reste plus opaque, moins questionné; il garde l'évidence d'une référence intangible.

Une évidence de type éthique:

Ainsi que le disait Yvonne Preiswerk elle-même dans son introduction au premier colloque genre tenu en 1994: «Il est urgent que non seulement les femmes soient entendues mais qu'elles aient accès aux droits des personnes les plus élémentaires accordés à tout être humain. Il serait toutefois inconvenant de ne parler que d'elles alors que la guerre, les crises, le maldéveloppement, la pauvreté, la maladie, frappent un peu partout les enfants, les hommes et les femmes de la planète davantage au Sud qu'au Nord, à l'Est qu'à l'Ouest».

Une évidence politique:

Un usage méthodologique rigoureux du concept genre qui rende compte aussi bien du masculin que du féminin, qui mette en évidence les rapports de force et de pouvoir, n'a de sens que s'il permet également d'agir sur la réalité, sur la vie des hommes et des femmes et sur les changements que nous sommes toutes et tous en train d'affronter.

CHRISTINE VERSCHUUR

INTRODUCTION

LES APPROCHES FEMMES-HOMMES DANS LE DÉVELOPPEMENT

J'ai eu la chance de travailler ces dernières années avec Yvonne Preiswerk sur des projets de recherche intégrant la perspective de genre. Avec Anne Zwahlen, je peux témoigner que, tant dans ces projets de recherche que dans les colloques que l'IUED organise depuis 1995 sur les relations de genre, sous l'impulsion d'Yvonne Preiswerk (et avec la longue complicité d'Anne Zwahlen), la préoccupation d'avoir une approche équilibrée, intégrant les hommes et les femmes, dans la réflexion sur genre et développement, est présente: «la démarche qui divise le monde en opposant les hommes et les femmes est choquante (...). Il faut passer d'une dichotomie des genres à la notion de solidarité» (Yvonne Preiswerk, 1999). Encore fallait-il réfléchir: avec quel genre d'homme?

L'analyse de genre, et l'approche «genre et développement», sont apparues en réponse aux analyses critiques des approches «femmes et développement». En effet, en centrant leurs analyses sur la seule catégorie de femmes, les approches antérieures, non seulement aboutissaient à une analyse partielle et erronée de la réalité, mais finissaient par pénaliser les femmes en encourageant des politiques et des mesures qui les surchargeaient sans pour autant remettre en question les structures de reproduction des inégalités.

L'approche «genre et développement» et celle de l'«empowerment» apparaissent plus appropriées pour aller dans le sens d'un dévelop-

tement équilibré hommes-femmes. L'approche «genre et développement» considère qu'il faut prendre en compte, dans l'analyse et le processus de développement, les rapports sociaux entre hommes et femmes; que les relations de genre sont traversées par d'autres variables comme les différences d'âge, de classe sociale, de race; que, par conséquent, les femmes ne sont pas une catégorie homogène; et, fondamentalement, comme le dit Joan Scott (1988), que «le genre est une façon première de signifier des rapports de pouvoir». Cette approche implique un déplacement d'une description des rôles féminins et masculins vers une analyse des rapports sociaux entre hommes et femmes.

Mais il faut bien avouer que, malgré les intentions déclarées, la plupart des observations, des analyses et des recommandations en terme de genre se centrent prioritairement sur les femmes. Et, ainsi que le dit Sarah White, il y a comme une sur-visibilité de l'identité féminine comme construit social alors que l'identité masculine apparaît comme un donné, une norme que l'on questionne peu.

Cela peut être une compensation au fait que, pendant longtemps, les femmes ont été oubliées dans le processus de développement. Le lancement de la Décennie «Femmes, Egalité et Paix», avec la Conférence de Mexico en 1975, a marqué le début officiel de cette prise de conscience et a permis de faire sortir les femmes de leur «invisibilité», dans le but de faire cesser ce développement «au masculin». Certains (comme Pronk, ministre de la Coopération néerlandaise, leader dans la révision des approches de développement vis-à-vis des femmes) y dénonçaient déjà trois causes principales de l'inégalité entre hommes et femmes: l'invisibilité sociale et économique des femmes, le confinement des femmes à la sphère domestique et l'introduction d'une politique productive occidentale masculine (*male-oriented*).

Mettre l'accent sur les femmes était indispensable, car il fallait combler le retard et réunir des informations, des données, des études de cas, il fallait (et il faut encore) mettre en place des systèmes de recueil d'informations, encourager et engager des recherches approfondies sur ce thème. Cette étape a permis de mettre en lumière l'importance du rôle des femmes dans le domaine productif et

reproductif et communautaire, de le comparer à celui des hommes, de montrer et dénoncer les inégalités de genre dans le développement; de déconstruire le genre féminin dans différentes cultures, prenant en compte d'autres variables comme l'âge, la race, la classe sociale. Cette étape, nécessaire, montre également des limites, car, comme le rappelle Sarah White: «si des changements positifs doivent être recherchés pour les femmes, les hommes aussi doivent changer». «Si seules les femmes doivent travailler à une plus grande égalité dans les relations de genre (...), il s'agirait à nouveau d'une espèce de double journée, où les femmes devraient prendre la responsabilité non seulement de changer leurs propres idéologie et pratique, mais également celles de leurs hommes.»

EVOLUTION DES APPROCHES VIS-À-VIS DES FEMMES DANS LE DÉVELOPPEMENT, MAIS AUSSI: IDENTITÉ MASCULINE EN CRISE?

«Parce que les femmes ont entrepris de se redéfinir, elles ont contraint les hommes à en faire autant» (E. Badinter, 1992). Aux Etats-Unis, en Australie ou dans certains pays nordiques, l'urgence de repenser la masculinité a été perçue plus rapidement qu'ailleurs, Badinter dénombrait, en 1992, plus de 200 départements de «men's studies» dans des universités américaines... Il est significatif que Susan Faludi, journaliste féministe ayant publié un best-seller en 1992, traduit en douze langues (*«Backlash, the undeclared war against american women»*), publie un pavé sur les hommes et la crise de l'identité masculine: «*Stiffed*» (Floués, la trahison des hommes américains).

«Il suffit de dire d'un homme, pour le louer, que c'est un homme», dit Bourdieu, et Norman Mailer (cité par Badinter) de son côté remarque: «être un homme est la bataille sans fin de toute une vie». La plupart des études montrent la masculinité comme quelque chose de fragile, de provisoire, quelque chose qui doit être gagné puis défendu, quelque chose sous menace constante d'être perdu. Il n'est pas facile d'être un homme!

Les hommes ne trouvent plus dans le travail de quoi mettre en valeur leurs qualités [traditionnellement] reconnues. Ni force, ni initiative, ni imagination [attributs de l'homme] ne sont plus nécessaires pour gagner sa vie (E. Badinter). Le chômage de l'homme provoque une crise d'identité et une souffrance, mais le monde masculin du travail, exigeant des modèles de virilité et de domination, en provoque également. Christophe Desjours a analysé ces difficultés dans son dernier livre (*La Souffrance au travail*).

Trois auteurs américains, Carrigan, Connell & Lee (1985), ont développé une théorie de la masculinité qui a fait date: «malgré le fait qu'il y ait de nombreuses manières d'être un homme, certaines sont plus valorisées que d'autres et les hommes subissent une pression sociale pour être conformes aux idées dominantes sur l'identité de l'homme». C'est «la masculinité hégémonique».

La masculinité hégémonique peut être aussi oppressante pour les hommes qui refusent, ou qui n'arrivent pas, à s'y conformer. Tous les hommes ne possèdent pas les attributs de la masculinité, tous les hommes n'ont pas le pouvoir.

C'est ainsi que, lors de la Conférence mondiale sur les femmes à Pékin, des hommes aussi étaient présents, se définissant comme des alliés: «comme les femmes, les hommes sont des êtres humains qui vivent dans des structures sociales qui limitent leurs possibilités. En remettant en cause les structures sociales qui affectent négativement les vies des hommes, nous pouvons aider les hommes à retrouver leur capacité à jouer un rôle coopératif dans le progrès de l'humanité» (International Re-evaluation counseling Communities à Washington).

Andrea Cornwall argumente également: «c'est en démontrant que beaucoup d'hommes ne correspondent pas aux formes idéalisées de la masculinité que des espaces peuvent être ouverts pour réfléchir comment les hommes sont privés de pouvoir ou marginalisés». Et «en reconnaissant que les hommes aussi peuvent se sentir impuissants, il est possible de provoquer chez eux une réflexion sur leur comportement avec ceux (celles) sur lesquels ils sentent qu'ils ont du pouvoir».

L'analyse de genre peut donc apporter un éclairage nouveau sur ces questions, dans la mesure où elle ouvre et approfondit notre compréhension du pouvoir et des inégalités.

Bien entendu, travailler au changement dans les relations de genre provoque des résistances, de la part d'hommes et de femmes qui défendent leur statut du point de vue de l'âge, des classes, ou des races, et non simplement du point de vue de leur genre.

Notre intérêt pour le thème des hommes et de la masculinité ne correspond pas à une stratégie opportuniste pour gagner à la cause du «genre» des hommes non convaincus. Elle se base sur la conviction qu'il y a des intérêts communs entre des hommes et des femmes pour transformer les structures qui perpétuent les inégalités, et que les hommes (un genre d'hommes) peuvent et doivent être des alliés dans cette transformation. Ceci dit, les hommes n'ont pas, comme les femmes, un intérêt commun structurel à changer les relations de genre (...). Ils bénéficient encore, de manière générale, du système existant.

C'est pourquoi Connell propose: «les hommes seront plus passibles de changer d'une manière qui aille également en bénéfice des femmes si les relations de genre sont remises en question dans le contexte d'une autre lutte commune».

Sarah White conclut en disant que «s'intéresser à la masculinité ne signifie pas seulement se centrer sur les hommes mais également sur les institutions, les cultures et les pratiques qui soutiennent l'inégalité de genre parallèlement à d'autres formes de domination comme la race ou la classe. Cela implique de remettre en question tant les dimensions symboliques que matérielles du pouvoir.»

Deux mouvements se rejoignent donc: le souhait de repenser le développement au féminin-masculin par des approches et avec des outils nouveaux; et la crise de l'identité masculine avec la critique de la masculinité hégémonique. Ce colloque se donne cette ambition: porter un regard croisé sur la construction de la masculinité et le développement.

POUR NOUS CENTRER SUR LE THÈME QUI EST CELUI DU COLLOQUE: MASCULINITÉ ET DÉVELOPPEMENT

«L'une des failles dans les études genre et développement, où de nouveaux outils et approches sont nécessaires, concerne les hommes.(...) Les écrits sur les hommes et sur les questions liées à la masculinité sont relativement récents, et reflètent une reconnaissance tardive que les hommes eux aussi ont des identités de genre (culturellement construites).» (Andrea Cornwall, 1997). Si ces études sont récentes, datant d'une dizaine d'années, celles sur «genre et développement» incluant cette approche sont encore rares.

A l'idéal de soi que les hommes sont censés poursuivre, (ce que Connell appelle donc la «masculinité hégémonique») se superpose – dans les programmes de développement – un modèle masculin occidental. En quoi l'interrogation sur la construction sociale du modèle masculin dans les différentes sociétés permet-elle d'ouvrir le débat sur la possibilité de repenser et de reconstruire différemment les modèles masculins et féminins et les rapports hommes-femmes? Et comment pourront, dans ce débat, être abordées et négociées les questions de pouvoir, inhérentes à la notion de rapports sociaux?

Je finirai cette introduction en rappelant l'objectif de ce colloque, qui est double:

- présenter les recherches récentes et initier de nouvelles pistes de réflexion sur les différentes manières dont l'identité masculine se construit dans les sociétés et sur ce que cela implique du point de vue des rapports sociaux hommes-femmes (ou relations de genre);
- réfléchir aux conséquences possibles d'une démarche qui prenne en compte aussi bien le masculin que le féminin sur la manière de penser le développement et les modes de coopération.

PRÉSENTATION

Nous avons ouvert et fermé ce colloque sur le genre par des exposés d'hommes venant du Sud, tous deux de pays avec des modèles masculins machistes marqués et une histoire politique violente. Ce n'est pas par hasard. Les recherches sur les relations de genre ont été nourries par l'expérience politique et militante des féministes des pays du Sud, notamment latino-américains et indiens, qui ont produit des réflexions théoriques novatrices sur ce thème, souvent reprises par les théoriciennes du Nord. A l'heure actuelle, des «hommes pro-féministes» (comme certains s'appellent) du Nord comme du Sud réfléchissent de concert sur ce thème de la déconstruction de la masculinité et du développement aux relations de genre équitables. Comme le débat sur la masculinité hégémonique est largement ouvert en Amérique latine, que l'écho de celui-ci a d'ailleurs inspiré le thème de ce colloque, nous avons tenu à donner la parole à ces hommes.

Après une présentation des recherches en cours depuis ces dernières années, le colloque a poursuivi par une réflexion sur les apports de celles-ci aux pratiques de développement, notamment dans le domaine de la reproduction car il est une illustration caricaturale des approches «gender-biased». Le colloque a terminé par des propositions mises en œuvre, à l'initiative d'hommes, pour engager d'autres formes d'actions contre un modèle masculin remis en question par un nombre croissant d'hommes et de femmes.

Nous avons invité un nombre limité d'intervenants, afin de permettre à chacun d'aborder des thèmes nouveaux et complexes avec sérénité et profondeur. Le débat n'est qu'ouvert, de nombreux thèmes liés à cette question n'ont pas été traités durant ces deux journées. Il nous semble que les colloques genre de l'IUED devraient peut-être plus systématiquement déboucher sur des propositions de recherches, par des étudiants ou des chercheurs, pour approfondir les questions évoquées. En effet, ils sont l'occasion d'ouvrir le débat sur un thème lié à la problématique de genre, de susciter des interrogations, mais non de clore un sujet, bien entendu.

Norberto Inda, psychologue en Argentine, nous a fait une présentation générale des recherches sur la déconstruction de la masculinité, non seulement dans certains pays du Nord, mais aussi dans sa culture où les hommes qui ne peuvent se conformer au modèle dominant très exigeant souffrent et se révoltent intérieurement. Il a par ailleurs présenté ses propres recherches sur la paternité dans des quartiers marginaux de Buenos Aires, faisant dès le début du colloque un lien avec les possibilités ouvertes dans les pratiques de développement par cette nouvelle approche.

Suzette Heald, anthropologue britannique, nous a exposé ses travaux depuis de nombreuses années sur les Gisu, société d'Ouganda, où un modèle masculin empreint de violence est fortement valorisé, mais va de pair avec une attitude réprobant la violence envers les femmes, contrairement à d'autres sociétés voisines. *Didier Allagbada*, psychologue nigérien, nous a montré ailleurs, au Niger, les difficultés ou souffrances que vivent les hommes pour remettre en question les rôles masculins et féminins et les résistances pour accepter un développement équitable en termes de genre. Par contraste, *Barbro Lennéer-Axelson*, sociologue, a analysé l'histoire de l'expérience de la Suède, présentée souvent comme un modèle de rapports entre hommes et femmes plus équitables. Le rôle important de l'Etat pour soutenir les mesures en faveur des changements de ces rapports y est apparu avec force, ainsi que les difficultés pour les maintenir et les risques permanents de retour en arrière. Le nouvel homme suédois n'est pas «naturellement» différent et plus équitable...

Un film clôturait cette première partie sur la déconstruction de la masculinité. *Le pouvoir du pagne*, du réalisateur malien *Adama Drabo*, transcrit un mythe du pays dogon où le rôle des hommes et des femmes s'est inversé. En mettant en évidence la construction sociale des rôles, et grâce à son pouvoir à provoquer des rires sur un sujet grave, il a avivé au Mali les discussions sur les inégalités de genre.

Le thème de la reproduction nous a paru incontournable. Ce domaine était celui où l'on confinait les programmes «femmes» des agences de développement et est encore trop souvent considéré le domaine réservé aux femmes. *Claude Meillassoux* nous fait d'abord une présentation historique et anthropologique des raisons pour lesquelles s'est instauré ce rapport de domination entre hommes et femmes, lié selon son analyse quelque peu provocatrice à l'incapacité des hommes à accoucher et leur volonté de contrôler la reproduction. *Brenda Spencer*, travaillant dans le domaine de la santé publique, apporte son point de vue également fort critique sur les programmes de santé de la reproduction qui considèrent les femmes comme des victimes, dont la vie sexuelle est déniée et les hommes comme des «cas désespérés» à la sexualité effrénée. *Martine de Schutter*, également experte en santé publique, expose son expérience de travail dans le bureau régional pour les Amériques de l'Organisation Mondiale de la Santé, où cette dimension critique de la masculinité et l'approche biaisée dans les programmes de reproduction a été prise en compte. L'influence des terrains, en l'occurrence l'Amérique latine, toujours à la pointe dans la réflexion sur les relations de genre, sur la définition des politiques, apparaît ici de manière intéressante. Ces expériences de développement prenant en compte la nécessaire dimension masculine sont encourageantes.

Rima Hammami, politologue responsable des «Women's Studies» à l'Université de Birzeit en Palestine, a présenté ce champ de recherche nouveau dans cette région. Dans ce contexte violent, la construction de la paix ne donne pas leur place aux femmes, qui pourtant jouent un rôle essentiel, et ne favorise pas un autre modèle d'hommes. Malheureusement, en raison du regain des ten-

sions et de la violence en Palestine, l'intervention écrite de Rima Hammami n'a pu nous parvenir. Nous le regrettons, tout comme nous regrettons le désistement de la personne qui devait nous présenter la situation dans le continent indien où la réflexion sur ce thème est également bien engagée.

Au niveau politique, des propositions ressortent nécessairement de ces analyses critiques. Tant dans les pays du Nord que du Sud, des alternatives sont proposées. Un campagne des hommes contre la violence est coordonnée en Europe, et nous est présentée par *Roland Mayerl*. *Humberto Abaunza*, du Nicaragua, nous expose comment dans ce pays aussi les hommes veulent lutter contre la violence, notamment domestique, que les modèles dominants tendent à encourager. Après les mesures légales et répressives, cette nouvelle approche peut à la fois améliorer l'efficacité des programmes de lutte contre la violence envers les femmes et permettre aux hommes de se défaire d'un comportement qui les avilit. Ce dernier exposé fait ainsi bien la synthèse de ce regard croisé des approches critiques de la masculinité et des analyses de genre montrant la nécessaire complémentarité entre les hommes et les femmes. Une touche optimiste...

Nous avons comme d'habitude présenté les textes dans leur langue originale. Nous avons inclus des résumés des interventions dans les trois langues, en français au début de chaque texte, puis en anglais et en espagnol. Nous proposons également une brève bibliographie d'introduction au thème. Notre souhait serait, comme cela a déjà été dit, que ce colloque encourage certains à développer des recherches sur ce thème ou des pratiques de développement prenant cette approche en compte.

QUELQUES ÉLÉMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

- BADINTER, E., 1992, *XY, De l'identité masculine*, O. Jacob, Paris.
- CARRIGAN, T., CONNELL, R.W., & LEE J., 1985, "Towards a new sociology of masculinity", in *Theory and Society*, 14 (5).
- CHANT, S., 2000, "Men in Crisis? Reflections on Masculinities, Work and Family in Northwest Costa Rica", in *European Journal of Development Research*, Dec, vol 12, issue 2.
- COLTRANE, S., 1994, "Theorizing Masculinities in Contemporary Social Science", in *Theorizing Masculinities*, Brod, H. & Kaufman, M. (dir.), Research on Men and Masculinity Series, Sage Publications, London & New Dehli, pp. 39-60.
- CONNELL, R.W., 1987, *Gender and Power*, Polity, Cambridge.
- CONNELL, R.W., 1995, *Masculinities*, Polity Press, Cambridge.
- CORNWALL, A., 1997, "Men, Masculinity and 'Gender and Development'", in *Gender and Development*, vol. 5, (2), pp. 8-13.
- CORNWALL, A. and LINDISFARNE, N., 1994, *Dislocating Masculinity, Comparative Ethnographies*, Routledge, London.
- DESJOURS, C., 1998, *La souffrance au travail*, Paris.
- FALUDI, S., 1999, *Stiffed, the betrayal of the American man*, Morrow, New York, 662 p.
- JACKSON, C., 1999, "Men's Work, Masculinities and Gender Divisions of Labour", *The Journal of Development Studies*, vol. 36, n°1, p. 89-108, Frank Cass, London.
- MAC AN GHAILL, M., 1996, *Understanding Masculinities*, Open University Press, Buckingham.
- SCOTT, J., 2000, "Le Genre, une catégorie utile d'analyse historique", in Bisilliat, J. et Verschuur, Ch., *Le Genre, un outil nécessaire, introduction à une problématique*, *Cahiers Genre et Développement* n°1, Paris-Genève, pp. 41-69.
- WERZER-LANG, D., 1997, "Déconstruire le masculin, Problèmes épistémologiques", in *L'Histoire sans les femmes est-elle possible?*, Sohn, A.-M. & Thelamon, F. (dir.), Editions Perrin, Rouen, pp. 291- 303.
- WHITE, S., 1997, "Men, masculinities and the politics of development", in *Gender and Development*, vol. 5, (2), pp.14-23.
- WHITE, S., 1994, "Making Men an Issue, Gender Planning for 'The Other Half'" in Mandy Macdonald (ed.). *Gender planning in development agencies: meeting the challenge*, Oxfam, Oxford.

ZWAHLEN, A. et SAUVAIN, C., 1999, "A la mémoire d'Yvonne", in Preiswerk, Y. (dir.), *Tant qu'on a la santé, Les déterminants socio-économiques et culturels de la santé dans les relations sociales entre les femmes et les hommes*, CNSU-IUED- DDC, Berne Genève.

NORBERTO INDA

LA CONDICIÓN MASCULINA

INTRODUCCIÓN A LOS ESTUDIOS SOBRE EL GÉNERO VARÓN

FUNDAMENTOS

La operación por la cual quedan asimilados hombre y ser humano deja a la mujer relegada a “lo otro”, al mundo de la naturaleza, al síntoma. Pero además, produce un grado de generalización tal que, tras la fachada de “El hombre” – que queda en posición de ideal – resultan borradas, omitidas, invisibilizadas las particularidades subjetivas de “los varones”, en plural, en su inmanencia.

Junto a la verificación fueron, para la ciencia positiva, requisitos indispensables la objetividad y la generalización. Ambas abonaron la ilusión de un conocimiento neutral y universalizable, a costa de esquematizar las singularidades y de borrar al sujeto que hace ciencia – también varón –.

La política sexista, en particular la prescriptiva genérica, opera como un organizador presubjetivo donde quedan diluidas la trama deseante y los trayectos identificatorios. También invisibiliza las variables contextuales, de etnia, religión, pertenencia a un determinado país y clase social. La adecuación al rol genérico, particularmente ejercida por los varones, hace que confundan “identidad personal con identidad de género”.

Desde hace décadas y desde diferentes ámbitos, los “Estudios de la mujer”, analizan el lugar asignado a las mujeres y cuestionan con-

ceptual y políticamente las bases androcéntricas de los discursos científicos y sociales. Los silencios teóricos y la injusticia que han promovido. Con los varones no ha ocurrido lo mismo, ni en extensión ni en profundidad, a pesar de que cualquier modificación en uno de los ejes de una polaridad necesariamente debiera conmover el sistema intersubjetivo todo. Los varones, “supuestos sabidos” por el conocimiento, quedan abroquelados en situaciones de falso privilegio, y los determinantes culturales de su condición no favorecen el cuestionamiento de los lugares asignados ni la autoindagación de sus mitologías personales.

Los desarrollos sobre el concepto “género”, orientados al estudio de la condición masculina tienen una continuidad epistémica y ética con los del feminismo teórico y político. El trazado de muchas autoras en la recuperación de sus propias (y oscurecidas) trayectorias, nos ayudó a entrever la simplificación con que se describía al “sexo paradigmático”. Algunos trabajos, sin embargo, recaen, en relación a los varones, en el grado de generalización que dicen combatir. Es un *a priori* la asignación de poder al colectivo masculino, sin mencionar también la operación de inclusión (imaginaria) en esa categoría de los hombres menos favorecidos en el reparto, o apuntar a las categorías simbólicas que perpetúan un sistema de nominación y dominación en el que los varones son victimarios, y también víctimas.

M. Kaufman trabaja las contradictorias experiencias en relación al poder: en un mundo dominado por los hombres, se supone que los hombres detentan el poder. Solemos asociar masculinidad con actividad y potencia, sin embargo, las experiencias subjetivas de poder nos delatan otra realidad. El que domina lo público, tiene poco dominio sobre sí. Construcción de la masculinidad y violencia no son relaciones contingentes. Este autor, describe su triple versión: “violencia contra las mujeres, contra los otros hombres y violencia contra sí mismo”. Aunque guardan una continuidad estratégica, las primeras tienen más visibilidad que la cotidiana y muchas veces naturalizada violencia contra sí mismo, amasada con ideales, condimentada con exigencias y servida como logro viril.

Los estudios sobre desarrollo y promoción de la calidad de vida, nos están mostrando la urgente necesidad de estudiar las condiciones de la masculinidad, que el género no es, no debiera ser una categoría académica solamente, ni un sinónimo de “estudios de las mujeres”. Es una categoría teórica y política, una herramienta útil para entender el atravesamiento de los géneros en toda acción humana y su carácter relacional. Mujeres, varones e instituciones están amasados dentro de categorías genéricas, es decir de relaciones de dominio. Digo más, seguir suponiendo que género es promoción de la mujer, puede tener como consecuencia seguir considerándolas el objeto diferente, lo que debe ser estudiado y promovido sobre el telón de fondo de la normalidad masculina. ¿Qué significa por ejemplo, trabajos de mujeres o de varones? ¿Qué significa expectativas femeninas o masculinas?

Esta es una época propicia o pulsante a la deconstrucción de la “masculinidad hegemónica”, vinculada a los valores de la modernidad, una de cuyas características fue/es el establecimiento de categorías generales y universalizantes. “Lo masculino” descontextualizado es un ejemplo. Si Dios ha muerto (o agoniza), si la Ley del Padre como equivalente secular es deconstruible como una discursividad, producto de un entramado patriarcal, estamos frente a una ocasión privilegiada para la indagación y puesta en trabajo de los valores emblemáticos de la masculinidad. Que no concuerdan con los de los varones a la vista: des-tronados, des-ocupados no sólo de trabajo, sino de sus roles tradicionales.

El hombre ha sido narrado como estadista, guerrero, político, obrero o artista. Salvo en la literatura o en algunas historias clínicas, pocas veces en tanto hombre. Los estudios del género varón (Men's Studies) pretenden estudiar al hombre como construcción socio-histórica ligada a un sexo determinado: ni esencia, ni causa prediscursiva. En el desarrollo de estos temas y su inserción académica son pioneros EE.UU, Australia, Inglaterra y los países escandinavos. Pero el interés por los mismos gana presencia creciente en muchos lugares del mundo. Como en Latinoamérica, lugar de donde vengo,

en el que a pesar de la cultura machista están progresando – aunque con esfuerzo – los estudios y las investigaciones sobre los varones.

La confrontación de distintas líneas de investigación abre el espectro sobre las múltiples modalidades de ser varón. Hoy hablamos de “masculinidades” como un campo de problemas sobredeterminado por la lengua, el parentesco, la cultura, los sistemas de dominio y del sexism incluido en la bipartición planetaria de mujeres y varones. Además, como campo multiarticulado, el género es una categoría a cruzar con las de etnia, religión, clase, edad, orientación sexual, etc. Necesariamente un campo de trabajo pluridisciplinario, alerta a advertir la tendencia a la presunción de la autonomía de los saberes, a creer que un relato único pueda dar cuenta de la complejidad, de la condición plural de la subjetividad.

Una pregunta necesaria sería ¿en qué sentido las teorías que tenemos pueden ser usadas como instrumentos válidos para el estudio de la masculinidad, o es que ellas mismas deben ser de-construídas y modificadas, dado que fueron ejes de la perpetuación de una perspectiva del hombre como ser humano?

Como dice M. Godelier ‘*El pensamiento no refleja, da sentido a situaciones que nacen de causas y fuerzas cuyo origen no es sólo la conciencia o el inconsciente. Este sentido lo inventa, lo produce, construyendo sistemas de interpretación que generan prácticas simbólicas, las que constituyen otro modo de legitimar la dominación de los hombres sobre las mujeres y se convierten en relaciones sociales*’.

Ubicar a la masculinidad como campo temático no es sólo una propuesta teórica, también es un desafío ético porque las prescriptivas de género establecen relaciones de poder. Sobre las mujeres y entre los hombres. Estos hetero y autonominados como los que dominan lo público, suelen ejercer poco dominio sobre sí mismos. La cotidiana y naturalizada violencia contra sí mismo, mezcla de ideales y exigencias, se significa a menudo como virilidad, confundida con masculinidad. Por eso junto con el síntoma, que siempre es un quiebre, una discontinuidad, es imprescindible el análisis de la vida cotidiana, y hacer sintomáticos los comentarios más naturalizados, de “sentido común”, que hacen hábito y perpetúan acríticamente disciplinamientos genéricos. Esto es lo que estudió Foucault, en términos de relaciones de

“saber-poder”. Los discursos de los medios, de los líderes de opinión, de los científicos, implicitan en el caso de los varones, cualidades como fuerza, racionalidad, asertividad, logros, etc. No se menciona, en cambio, lo que estas “descripciones-prescripciones” tienen de obediencia debida a representaciones transubjetivas. Actuamos, nos posicionamos y narramos a través del prisma del género, pero lo hacemos como si no lo supiéramos. Ideales de género a los que los hombres son tan afectos, dado que la construcción de las masculinidades, al menos en Occidente, se gestó en la rivalidad y en la pelea. En la competencia por ser siempre el mejor, en cualquier campo como lo que Connell llama la “masculinidad hegemónica”.

Las determinaciones de género producen formas de vivir y formas de padecer específicas. Si bien “ser hombre” es un “a-priori” que puede explicar muchos comportamientos, esa misma condición tiene que reafirmarse constantemente. “Hacerse hombre” supone rituales de pasaje y una práctica militante para acercarse al ideal. Si el género fuera un exudado natural del sexo no habría que estar confirmándolo todo el tiempo.

El modelo de rol genérico, en su binarismo, no sólo está basado en relaciones de poder, también es un mecanismo de reproducirlas. El formato reactivo de muchos comportamientos masculinos se sostiene manteniendo negado lo desvalorizado de sí, proyectado privilegiadamente en la mujer y los homosexuales. La masculinidad hegemónica es una definición por la negativa, no ser niño, no ser mujer, no ser homosexual.

Algunos de los binarismos que han poblado los recursos y las conclusiones teóricas de las ciencias sociales – en un sentido amplio – se vuelven situaciones paradojas en la cotidianeidad de las prácticas masculinas. A saber, las oposiciones sujeto-objeto; naturaleza-cultura; cuerpo-mente; individuo-sociedad; trascendencia-inmanencia; activo-pasivo, etc. que hacen obstáculo a narrativas diferentes, también retrasan el “pensarse varón”, por fuera de la masculinidad hegemónica. Poner en cuestión esa categoría, iluminar las consecuencias que acarrea y abrirse a la incertidumbre teórica y subjetiva se vuelven una tarea necesaria, por la homologación de las emblemáticas de “lo masculino” con los ordenamientos y rationalidades existentes.

Me parece que este coloquio es una buena oportunidad para profundizar las múltiples dimensiones de la masculinidad. “Quel Genre d’homme”? es una pregunta que nos coloca justamente en el sistema de relación entre los géneros: ¿guerra de los sexos? ó conflicto cooperativo? Lo primero es el paradigma que tramita las diferencias como desigualdades, donde el “otro” como diferente puede quedar englobado como proyección del uno, de uno mismo. El conflicto cooperativo demandará una negociación entre hombres y mujeres ya no defensores atrincherados tras un género, sino personas que intentan producir mejores condiciones de existencia. Es por esto, creo, que la variable “género” es fundamental en todo trabajo de desarrollo.

El concepto de “Gender mainstreaming”, surgido en las tareas de cooperación y desarrollo, designa procesos de decisiones políticas imprescindibles para que la igualdad entre mujeres y hombres no sea solo teórica, o una expresión de deseo. La concreción de esa igualdad no debiera limitarse a programas a favor de las mujeres, sino una perspectiva global de los géneros integrada en todos los niveles de decisión y acción.

No se trata de disolver al sujeto, ni de trascendentalizarlo. Un pensamiento complejo (Morin, E.) será aquél alertado de las tendencias separatistas, reduccionistas, y ávido de nuevas formulaciones, nunca definitivas. Como decía Joan Scott, necesitamos herramientas para pensar en términos de pluralidades y diversidades. Y en un concepto con el grado de relationalidad que tiene el género, discutir la forma jerárquica en que se distribuyeron los “universales masculinos” versus las “especificidades femeninas”.

Trabajar las cuestiones de la masculinidad, cualquiera fuera el dispositivo (psicoterapias unipersonales, vinculares, grupos de reflexión, encuestas, historias de vida, etc.) además de recuperar las “especificidades” masculinas, también va a suponer otros desafíos necesarios:

- La reflexión sobre los propios trayectos de vida, la experiencia y obstáculos que tenemos en tanto varones, y no considerar nuestras afirmaciones como propias del género humano.

- Sensibilizarse al enorme peso que el sexismo tiene en esas trayectorias propias y ajenas.
- Aprender a escuchar las voces de los grupos habitualmente no contemplados en las afirmaciones generalizantes, a causa de su condición social, racial, orientación sexual, etc.
- Advertir el enorme peso que la homofobia y la heterosexualidad como normatización tienen en el establecimiento del carácter opresivo del género. (Cuya elucidación proviene, paradójicamente, de los “Gay’s Studies”).
- Saber que el cuestionamiento de las modalidades habituales de definición genérica y sexual generan fuertes resistencias dado el grado de centralidad que ocupan en la configuración subjetiva.

Identificar como las concepciones (sociales y teóricas) que destacan el privilegio de la condición masculina, además de invisibilizar los obstáculos, dificultan los cambios.

Como dice Castoriadis, “*las significaciones imaginarias instituidas tienen más perdurabilidad que las transformaciones que se operan en el período histórico que legitiman*”. De esto se trata en el trabajo con masculinidades, en la operativización del concepto género, de cómo, cuánto y con qué herramientas podemos movilizar lo instituido, para dar lugar a lo instituyente.



NORBERTO INDA

LA CONSTRUCCIÓN DEL PADRE GRUPOS DE REFLEXIÓN DE FUTUROS PADRES

LA CONSTRUCTION DE LA PATERNITÉ

La paternité est une dimension importante dans la subjectivité masculine. Chaque fois que naît un père naît un enfant, ou une absence se répète. Le patriarcat et l'industrialisme éloignent les hommes du foyer et donnent aux femmes l'exclusivité d'élever les enfants. Le paradoxe fondamental est que le système patriarcal qui définit le père en tant que chef de famille lui retire aussi l'obligation d'exercer une paternité réelle. Celle-ci est plus emblématique qu'économique. Des groupes de pères actuels et de futurs pères, issus de différents contextes sociaux, commencent à se développer en Argentine.

INTRODUCCIÓN

En los últimos tiempos se afianza la incorporación del padre como sostén de gestación y crianza del hijo. Varios factores concursan en este fenómeno: redistribución de los roles tradicionales de género (mujer-varón); revisión de la asociación naturalizada entre mujer-madre y mujer-ama de casa; la progresiva caída desde la realidad del varón como proveedor omnímodo; los factores económicos; el relevamiento de los paradigmas de la modernidad, etc.

Desde el campo teórico, el imprescindible aporte del feminismo y los estudios de la mujer; más, recientemente, los Men's Studies

(estudios de la condición masculina) íntimamente conectados con los desarrollos del postestructuralismo y el énfasis en el análisis deconstructivo, la contextualización, la crítica a toda pretensión totalizadora y universalista, la irrupción del acontecimiento, etc., están favoreciendo el estudio de la paternidad como un capítulo importante en los estudios de género e insoslayable en el abordaje de “masculinidades”.

Además de los múltiples abordajes periodísticos sobre la cuestión, que hacen pensar que el padre “no es lo que era”, en Buenos Aires ya son dos las instituciones que tienen como objetivo político y conceptual el rescate de un lugar otro para la paternidad. Entre otras tareas, dedican sus esfuerzos al replanteo de la situación jurídico-legal de muchos padres que al momento del divorcio ven dificultada o suspendida la relación con sus hijos, producto de una jurisprudencia anacrónica y unos imaginarios sociales que entronizan la figura de la madre como criadora única o privilegiada.

Hablar de un lugar “otro” de la paternidad significa un serio recuestionamiento de la asignaciones de tareas “generizadas” que colocó en los varones los roles de producción y en las mujeres, la esfera de la reproducción. Lo cierto es que el patriarcado y el industrialismo alejaron a los hombres del hogar. Si hay algo que caracterizó las historias de mujeres y varones que hoy tienen de 30 a 60 años es la poca presencia, el mucho anhelo del padre, en sus historias de vida. Sus criadoras fundamentales, a veces excluyentes fueron mujeres: madres, tías, abuelas, mucamas, jardineras, maestras, etc. que gestaron consciente o asistemáticamente el aprendizaje de roles de género dicotómicos: muñecas o tácticas – para que las nenas aprendan a criar y vincularse – y pelotas o revólveres – para que los nenes sepan competir y defenderse. Y así, se fueron abrochando prácticas y sistemas de nominación y de dominio. Contingencias históricas que al volverse esencias producen “instintos maternales” o “el padre en su función de corte”, simplificaciones que repiten los imaginarios de las gentes y los relatos de los científicos.

Las narrativas, sabemos, no sólo describen hechos, dan sentido y significado, a fenómenos multiarticulados. La de los padres seme-

ja una estrategia de ausencias. Y en ese sentido, como dice C. Amoros, el patriarcado es interclasista y “*constituye a los individuos varones como género en el sentido del realismo de los universales*”. La ausencia paterna no es privativa de una clase o sector: basta recorrer las biografías que se cuentan en las psicoterapias o el registro familiar de instituciones de niños carenciados, o estos grupos de los que quiero hablar.

La paradoja fundamental es que el mismo sistema que establece al padre como jefe de familia, lo vuelve prescindible en el ejercicio real de la crianza. O que en tramos importantes del desarrollo psicoanalítico el padre quede asimilado a una función de corte del exceso del vínculo madre-hijo, o como “ayudante” de la madre, nada menos que en la gestación de un ser humano. Y ello, coronado con la repetida apelación a la “Ley del Padre”, como condición del acceso a la cultura. Aunque la jurisprudencia nuestra, por lo menos en términos de divorcio y tenencia de hijos interpreta La Ley (¿del Padre?) sexísticamente al modo más tradicional: en principio, los hijos estarán mejor con la madre, no importa cual sea su eficacia criadora. Los padres “visitarán” a sus hijos y les proveerán “alimentos”. Hecha la ley, hecha la trampa: mujeres-madres sobrecargadas que se reappropriarán de sus hijos, padres distantes que restringirán los alimentos. Nada más esclerosado que los roles en un divorcio. Que sin embargo es un revelador dramático de lo que cursa silenciosamente en la habitualidad de muchas familias que cuentan con un padre presente, pero funcionalmente ausente.

P. Bourdieu decía que “*la masculinidad conocida sólo es un conjunto emblemático de poderes*”. Y la paternidad esta de la que hablo es un subcapítulo. Todos podríamos suscribir la idea de que el padre no es el genitor comprometido en la reproducción, sino aquél que da vida de múltiples maneras: con ley, con palabras, con caricias, con abrigo, con presencia. Pero no fue esta la más habitual. Aquél es el padre anhelado, por no tenido, y que puebla tantos relatos de hijos que llevan su apellido, pero no su calor.

¿Para qué sirve un padre? Además de una institución dominguera y ayudante de una madre o ser el interdictor en nombre del padre.

¿Cuál es la positividad de esos señores con olores distintos a los de la mamá, con modales diferentes, con cuerpos y experiencias propias, con lo que pueden ofrecer de original, además de provisiones y apellido. Hay teóricos – y no poco importantes – que señalan a las nuevas paternidades y su promoción como una asignatura pendiente que podría trastornarlo casi todo. Creo firmemente que esa tarea va pareja con una deconstrucción fuerte de la forma habitual en que nos definimos “varones” y “mujeres”, es decir, apostar a formas posibles de la masculinidad y femineidad por fuera de los discursos teóricos (y políticos) hegemónicos.

Hay algunos índices alentadores. No me refiero a las publicidades – que hoy abundan – con señores bien vestidos e hijitos siempre rubios – sino a la aún escasa, pero creciente porción de varones que se involucran en la crianza y acompañamiento de sus hijos. A aquellos padres que no se resignan a que la paternidad sea una casa tomada. A los que, luego de la separación luchan por sostener una relación cotidiana con sus hijos, a pesar y en contra de la costumbre, la jurisprudencia y algunas madres. También a la existencia de instituciones que defienden los derechos de los padres y los hijos.

Pocas cuestiones tan cotidianas y tan desconocidas como la paternidad. Las madres cuentan con el anclaje identitario de su biología. Los padres deben construirse y sostenerse como tales.

A despecho de la norma que los ubica en roles unidimensionales y contra su propia inercia a repetir comportamientos. No hay esencias paternales, ni masculinas. La paternidad se construye en la experiencia, no es delegable en ideas o conceptos previos. Cuando nace un hijo, nace un padre o se repite una ausencia. Son roles mutuamente interdependientes, sería parcial afirmar que el hijo necesita al padre, sin destacar también que el padre necesita al hijo.

En “*Un mundo perfecto*”, la película de C. Eastwood, se muestra el proceso de un criminal que al estar de golpe en compañía del niño que raptó produce en él una metamorfosis impensable sin esa experiencia. Al establecerse el vínculo, debe ocuparse de las necesidades del chico: desde alimentarlo a taparlo para que duerma, desde comprar-

le un juguete hasta responder sus preguntas. Sin ninguna mediación materna, como les ocurre a los hombres separados, esta se vuelve una ocasión de subjetivación sobre otras bases que las prescritas para un hombre duro.

La modernidad se caracterizó entre otros relatos por el binarismo, que, a nivel de la pareja prescribió campos y roles dicotómicos: público-privado, cultura-naturaleza, individuo-sociedad, etc. Otras herramientas nos permiten entender mejor que los pares de opuestos coexisten en las mismas entidades. Para decirlo simple, no es el sexo lo que determina la capacidad de crianza, sino, en el caso de los varones-papás, del despliegue de potencialidades menos arquetípicas. Ser papá supondrá el ejercicio de la capacidad empática, del valorizar los vínculos y otras formas del intercambio, también la aceptación de la bisexualidad psíquica (y biológica) que nos constituye. Estos potenciales quedan, con frecuencia amputados y no desarrollados bajo la prótesis de la masculinidad.

Esta presentación muestra un modelo de trabajo con padres primerizos en un programa de prevención del embarazo, parto y crianza. Se crea un espacio a los padres varones en un ámbito habitualmente circumscripto a la madre y adueñado por la medicina. El grupo de reflexión es un ámbito propicio para analizar la fantasmática de los futuros padres, las ansiedades y expectativas compartidas facilitan la revisión de los estereotipos del padre ideal a los interrogantes de los padres reales. Esto necesariamente reenvía a cuestionamientos poco transitados por los varones, menos dispuestos a revisar su posición subjetiva, a menudo envuelta o amputada por representaciones sociales naturalizadas como esencias. Como dice B. This, “*el padre no es el genitor implicado en la reproducción, el padre da a luz de múltiples maneras*”. Este dispositivo apunta a iluminar las múltiples maneras. Y también propende a lo que Amartya Sen denomina “producción de capacidades humanas”, un capítulo necesario de cualquier tarea de “empowerment” masculino.

EL GRUPO: LA PATERNIDAD EN CUESTIÓN

Ocho hombres entre 26 y 40 años conversan acaloradamente, se superponen las voces, los temas. La crisis, el trabajo, las restricciones. Al entrar, casi siento que los interrumpo, se van silenciando, las miradas convergen hacia mí. ¿Y ahora qué, para qué estamos? ¿Qué tendríamos que decir? Cierta incomodidad.

Me presento, les pido que lo hagan y que agreguen cuando nacerán sus hijos. Mientras lo hacen, entra un noveno agrupante. Se excusa diciendo que debió acompañar a su mujer. Otro pregunta hasta que hora estaremos, porque su mujer lo espera. Hay otra esposa en la sala de espera.

“Hombres solos hablando entre ellos, no del fútbol, sino de la paternidad. Apelación a las mujeres... que saben de eso. Esposas inquietas, que no participan de este espacio. Ahora satélites de un eje que son los varones, papás. Cómo... ¿el padre protagonista? Lo había sido de la Ley, del Apellido pero... ¿ocuparse de lo que siente?”

Continua la presentación. Alguien pregunta si al final nos vamos de joda, y dónde. Risas. Les propongo la consigna. Trabajaremos dos horas sobre su situación de padres, libremente y de lo que quieran. Todo lo que ocurra acá es patrimonio nuestro, secreto. Les pido sí, a modo de warming que evoquen en silencio alguna escena en que están con su propio padre, de ser posible de la infancia. Pero que no la comenten.

“Hombres casados sólos, ¿hay alguna otra posibilidad que alguna joda? ¿Visualizar otro estar no transgresivo? Cómplices de alguna conquista o algún deporte, vaya y pase, pero compartir afectos, temores... ¿cómo puede ser? Y eso que en este sentido, estos hombres no son la media: ya han participado de tres reuniones conjuntas en este proceso. Y de alguna forma han elegido o acompañado a sus esposas a esta Institución. Suelen ser profesionales comerciantes. Casi siempre hay también algunos que no vienen. Los que dramatizan el aspecto-hombre que se resiste a estas cosas de mujeres”.

Me miran, como esperando algo de mí. Uno me pregunta directamente un tema médico. Señalo que tal vez esperan una clase, o de mí

un profesor. Estimulo a discurrir sobre cómo va este tiempo de embarazo.

Roberto: Bárbaro... a la noche me choco con los chicos, son mellizos. Trato de protegerlos. Mi mujer insiste que tenemos que aprender... tenemos una biblioteca, pero es una alegría.

Joaquín: Cuando supimos fue impresionante, lloré. Me conecté comprando cosas, una videofilmadora. Claro, habrá que renunciar a salidas... ¿qué será bueno para ella?

José: Yo también, busqué fotos de mi viejo. Tomé conciencia cuando vi la ecografía. Mi señora me decía lee. Pero claro ahora a uno le preocupa lo económico, con la pálida que hay. Ella no, está en otra...

Javier: no supe como reaccionar, aparentaba que estaba contento. Laura me dice -no te metes en el tema... ahora (me mira) hay que decir ¿“estamos embarazados”? o ¿ella está así? qué mambo!

“Primera ronda posible. Los varones desconcertados reaccionan: el imaginario ‘hombre’ los necesita protectores, fuertes, cuidando a la ‘embarazada oficial’ (¿o ambos estamos embarazados?).

Y así responden a las expectativas de las esposas que, como ellos, suelen esperar del género masculino lo económico, mostrarse seguros, contentos, protectores. Mientras el interior de ellas se transforma, ellos ven desde afuera (filmadora, fotografías).

Pero hay otra mirada desde afuera, la que los posiciona como sujetos genéricos: ‘uno’, significante que generaliza y disuelve el propio movimiento deseante. Tan de hombre no mostrar la hilacha.

Otro camino legitimado es la acción, comprar, ganar”.

Luis: Antes del embarazo, hubo una falsa alarma... yo estaba excitado, era un pánico. La segunda vez que era cierto, fue más fácil. Después me fui del tema, ella está supersensible.

Gerardo: En la confirmación yo también, fue un impacto la ecografía. Después, también me desconecté. Me pide que le toque la panza, a veces no quiero... esto me da culpa...

Luis: Si “estamos embarazados”, ¿porqué uno debe sentir culpa?

Pablo: No son lugares iguales, de madre y padre. Si tengo un raye, me lo tengo que comer...

Luis: Lo de aguantar a una mujer, no estoy tan convencido.

“El entramado grupal ablanda el narcisismo de lo individual-único-malo. A él le pasa lo mismo que a mí. El susto no desprestigia tanto. No hay que ser el satélite de mi mujer. Lo que ella quiere no es lo mismo que lo que yo quiero. Y esto no semantiza descuido. El hombre – creador de normas – queda sometido a las mismas. ¿De cuántas formas es posible seguir siendo hombre sin transgredir? El grupo se vuelve espacio constituyente y amplía el repertorio representacional. El conocimiento no se descubre, se construye. Decía Hamlet: ‘Hay más cosas, Horacio entre el cielo y la tierra de las que ve tu filosofía’.”

Joaquín: Al final, lo del hombre es también doloroso, porque la mujer puede sentir la vida adentro. Nosotros no podemos controlar todo. Si ella se siente mal, yo no soy el causante.

“Acá se esboza el negativo de la hiperactividad y la eficacia de los varones que esperan un hijo. La cadena asociativa grupal va mostrando al desprotegido que cohexiste con el protector. Y la ambivalencia frente a la mujer-creadora de vida que el varón compensa en esta cultura ‘falogocéntrica’ (Derrida) con acciones, logros, trabajos.”

Los tramos transcriptos representan modalidades habituales en estos grupos. El dispositivo se muestra eficaz. Es ocasión para que un grupo de varones solos puedan interactuar en la continencia de un encuadre. Y no apuntalados en sus destrezas. La identidad de género masculina se construyó por oposición, reactivamente. Se es hombre si no se es mujer, ni homosexual, ni niño. Esta definición descansa en la negación o represión de lo antitético, que es masivamente proyectado en la idea de mujer, también construida por diferencia. Y así se procesan las intersubjetividades. Así, los significados de género quedan atados a representaciones culturales y éstas establecen términos según los cuales se organizan y comprenden las relaciones entre mujeres y hombres. La tradición intelectual del Occidente descansa sobre el binarismo (sujeto-objeto, identidad-diferencia; fálico-castrado, etc.).

El trabajo de deconstrucción propuesto por Derrida demuestra que las dicotomías no son naturales, sino construidas políticamente en contextos particulares. Las diferencias se encuentran dentro de las entidades.

Los estudios de Género, en particular los que trabajan con “masculinidades”, han enfatizado la circunstancia de que nuestro primer otro primordial fue siempre una mujer: figura de identificación original. Transmisora de significantes esenciales. R. Stoller afirma la existencia de una “protofemineidad”, consecuencia de esa relación fundadora con la madre. Por eso, la constitución de la masculinidad presenta dificultades especiales. El varoncito deberá hacer una fuerte formación reactiva para desligarse de esa identificación y del miedo a la pasividad. El concepto de género se vuelve un articulador importante del sistema narcisista yo-ideal, ideal del yo. Estas estructuras, como el Super-yo tendrán recorridos diferenciales en ambos géneros. Así, el Complejo Edípico reorganiza el deseo sexual, no a la identidad de género, ya instalada.

Pensemos cuánto proceso defensivo e ideológico conlleva la identificación a la Ley del padre. Armónica con las concepciones que aun defienden un “instinto maternal”, como propio “naturalmente” de las mujeres. Pensemos, también cuánto de normativo hay en la “buena resolución Edípica”, concepción gestada en una sociedad patriarcal de “formato heterosexual” (J. Butler). Y el valor de la involucración temprana del padre en presencia real, no sólo mediatizado por una Ley.

Volviendo a nuestro grupo de padres, el dispositivo apunta a movilizar: las imaginariaciones singulares frente a la llegada de un tercero, los sentimientos de exclusión, la reactualización del propio lugar de hijos, etc. El trabajo grupal favorece la puesta en escena de la fantasmática, y los diferentes roles que asumen. Roles que cada uno aporta y soporta, que no se confunden con los sujetos. La tarea constructiva (preventiva) incluirá las variantes subjetivas posibles, instituyentes de otras modalidades para la paternidad. En el mejor de los casos, se producen quiebres en la monolítica homogeneidad del discurso, tan frecuente entre varones que suelen confundir identidad personal con identidad de género.

El momento del parto, discurrido en el grupo como muy importante, hace recrudecer todas las prerrogativas y expectativas con respecto a lo-que-se-espera-de-un-hombre. Cuando varios hablan de la certeza de su deseo de estar en la sala de partos y uno se atreve a incluir sus dudas y temores con respecto al tema, se legitiman el susto que produce la sangre, o la posibilidad de pensarlo más, o incluir alguna inseguridad. Cuando puede resignarse un supuesto poder, el de ser siempre capaz, se gana o reconquista un espacio, el de pedir, el de decir que no, el de admitir que se puede no poder.

Los imaginarios instituidos, a veces avalados por ideologías teóricas reclaman padres conscientes, trabajadores, productivos. Los bebés no traen un pan bajo el brazo, son los papás los que deben producir más porque se agranda la familia. Este empeño, a veces, dificulta su conexión física, emocional con sus hijos, que es lo que las esposas tanto le reclaman. Exigencias contradictorias. Paradójicamente, la presencia del hombre en el parto, una experiencia potencialmente enriquecedora se puede volver pura exigencia. Una nueva oportunidad para certificar que los hombres son capaces de casi todo. Cómo cuando creen que deberían entrar a la sala de partos en exclusiva función de ayuda a la parturienta. Casi como un miembro más del equipo médico.

Como si en ese momento, en que también junto con un hijo, *nace un padre*, pudiera o debiera guardar la distancia afectiva propia de un técnico. Y esto no es subestimar su capacidad de ayuda o compañía, sino incluir sus sentimientos, sus temores, su angustia. ¿O debiera guardarlos bajo el guardapolvo?

Hay sitios donde todavía el discurso médico sostiene que el padre es un estorbo, que es mejor, por asepsia, que el padre no ingrese al parto. El dispositivo médico, en nombre de la ciencia, se adueña de una función propia de la familia. A pesar de que en los servicios donde se generaliza el “recibimiento sin violencia”, la mortalidad perinatal disminuye considerablemente.

Pero vemos sin embargo, un movimiento creciente de padres que tienden a involucrarse en esta función insoslayable. Un participante del grupo satirizaba así la cuestión – *Entonces, un padre cariñoso más*

que padre es una madre! — Y yo en paralelo pensaba: los hijos llevan nuestro apellido, deben carecer de nuestras caricias? Creo que estos grupos pueden contribuir a ello, que el psicoanálisis de las configuraciones vinculares, en tanto nudo de convergencia de lo intrapsíquico, lo vincular y el atravesamiento macrocontextual, es una herramienta poderosa, para construir subjetividades menos amputadas. Como dice This: *¿acaso hacemos surgir al padre simbólico reprimiendo al padre real?* Y esto, no sólo en el parto sino en todas las instancias de la crianza de un hijo.

Algunas palabras sobre LA COUVADE: proviene del latín “cubare” – estar acostado – se especializó “couver”. Empollar, cueva, caverna, lugar donde uno se esconde. Ritual descripto de numerosas maneras. Se repite la actitud del hombre – padre inminente – que al momento del parto se acuesta y dramatiza, exagera los movimientos, gritos de una parturienta. Se reproduce en paralelo la situación de la madre. Práctica contada por numerosos antropólogos y que ha recibido múltiples interpretaciones: desde el alejamiento de los espíritus malos, que así no interferirían en el alumbramiento, hasta la identificación del hombre, que, envidioso, pretende ser la mujer en el parto, o que ésta pueda reprimir su hostilidad hacia el recién nacido. O la necesidad de ratificar un vínculo de sangre, etc.

¿Pero, porqué es interesante este ritual superado? Porque vemos en él una forma institucionalizada, hecha rito, de la participación del varón en el nacimiento de su cría. Dramatización del parto masculino, también se llamó feminización del hombre en trance de ser padre.

La mitología es pródiga en estos fantasmas. Desde el parto de Atenea de la cabeza de Zeus y Dionisos de su muslo hasta el mito mataco de Tawkwax que hunde su pene en el brazo y se embaraza de un varón y hoy la promesa de la corona Británica de premiar al primer hombre que dé a luz, algo que la ingeniería biológica de hoy no desestima.

Uno de los papás del grupo preguntó: — *ché, ¿a Uds. también les cambió el cuerpo? Yo aumenté cinco kilos.* Formas larvadas, laterales, a veces sintomáticas de una parentalidad que se resistiría a ser sólo una máquina eficaz o la distante versión de una ley paterna, en forma

excluyente, sino que busca manifestarse en otros registros. En este tiempo de hombres desocupados, de globalización de la pobreza, de caída de los relatos universalizantes, donde aquellos roles “funcionales” en relación a una estructura productiva (Parssons), solamente pueden quedar como residuo nostálgico es necesario construir otras subjetividades. Lo mismo con el tema de las funciones llamadas materna y paterna cuando se superponen con personas sexuales. Una madre que limita verbalmente a su hijo ejerce función paterna. O un padre que baña a su bebé ejerce función materna. ¿Porqué seguir usando, para funciones de mediatez o inmediatez, palabras con semejante carga semántica? ¿Porqué algunos discursos continúan sosteniendo que la anatomía es destino? La capacidad de crianza, como tantas funciones quedaron sexísticamente ligadas a prescriptivas genéricas. Hoy sabemos que no se trata de ningún instinto maternal, sino más bien de cierta capacidad de movilizar los componentes bisexuales que nos habitan. Justamente pelear contra la encerrona limitante de la masculinidad tradicional. Se es padre acariciando, hablando, regalando, besando, limitando, bañando, nombrando. Algunas evocaciones de la presencia paterna relatadas por varones a punto de volverse padres:

- *Me había comprado una bicicleta, ya sin las rueditas de costado, y me llevaba de atrás... para el equilibrio, por momentos sacaba la mano y yo no sabía... creía que estaba atrás y yo confiado hasta que me daba cuenta... podía andar sin él, pero si no estaba yo empezaba a perder equilibrio.*
- *A los cinco años, en pre-escolar fue a buscarme mi viejo, yo sorprendido, cuando lo vi corrí y me abrazó.*
- *Cuando falleció mi abuela... lo vi a mi viejo llorar, cuando se dio cuenta, se dio vuelta, ahí me di cuenta que era un tipo de carne y hueso...*
- *Jugábamos a pelearnos... y el hacía que yo le ganaba.*
- *Los sábados me llevaba a un taller de electricidad, me daba pedazos de cable y tornillos, mientras trabajaba... sólo ahí estábamos solos.*

Estos ejemplos, elegidos al azar, son representativos de una constante: al momento de pedir a estos hombres que oscilan entre los 28 y los 45 años, los recuerdos más impactantes, tal vez los más felices o deseados, lo son de padres juguetones, aventureros, sensibles.

La memorable “Carta al padre”, es un interminable reproche dirigido a aquel padre “gigantesco en todo sentido”, que casi no había reparado en el pequeño hijo : Franz Kafka. Ese padre es el más perfecto arquetipo de la idea de lo que debe ser un padre para la modernidad. Bien, en esa carta también dice *“Por fortuna hubo también momentos de excepción”*, es decir momentos de felicidad con el padre. Como los que los hombres de los grupos evocan.

Bollas habla de “sujetos normóticos” para referirse a esas personas demasiado adheridas al deber-ser, que miden su autoestima en relación al cumplimiento de ideales – sean cuales fueren – a expensas de otras posibilidades deseantes. Este déficit de subjetivación suele ser repetido en el trabajo con varones. Se expresan con frecuencia a través del impersonal uno. – *“En estos casos uno debe tratar de...”* – por ejemplo es el comienzo de algunas frases y una de las tareas en los grupos es tratar de recuperar el “yo quiero”, “yo pienso”, “yo necesito”, etc. “El Padre”, como modelo hegemónico producido por el patriarcado y, como vimos a veces refrendado por ciertas líneas teóricas, se traga las singularidades, las maneras múltiples de ser padre.

La contrapartida de ese ideal, es el padre “ausente” de la cotidianidad, puro referente que en situaciones de divorcio, con suma frecuencia, desaparece.

Si la paternidad es una instancia construible, cada vez que nace un niño, nace un padre que también se irá haciendo. Gestar un padre implicará entre otras tareas, diferenciarlo del genitor.

Y rescatar *“las múltiples formas en que un padre puede dar a luz”*. (B. This)



SUZETTE HEALD

CELEBRATIONS OF MASCULINITY
CIRCUMCISION AND MALE GENDER IDEOLOGY
IN AN EAST AFRICAN CONTEXT

LA CÉLÉBRATION DE LA MASCULINITÉ

Cette intervention portera sur la construction particulière de la masculinité et son association avec la violence chez le Gisu d'Ouganda. Tirant des exemples de rites de la circoncision qui valorisent l'héroïsme masculin, un des intérêts de cette étude est que le rituel ne s'oppose pas aux genres ni justifie, sans équivoque, la violence de l'homme contre la femme. Contrairement à beaucoup d'autres sociétés de l'Afrique de l'Est, historiquement, le pouvoir de l'homme sur la femme à Bugisu est contingent et ouvert à des négociations importantes. L'importance de cette étude du cas dans le contexte du développement est de mettre l'accent sur les constructions culturelles souvent très locales, qui orientent les pouvoirs et les relations basés sur le genre.

The main subject of this paper relates to the Gisu of Uganda. Today, they number almost a million and are Bantu-speaking agriculturalists who live on the western slopes of Mount Elgon, just across the border from Kenya. They lie at one end of what is a broad circumcising belt which stretches down from Mount Elgon, south through Kenya and into Tanzania. Not every group within this belt circumcises but, where they do, it is fair to say that it is inextricably linked to both male gender identity and to ethnicity. The “tribal” world – and I use this term deliberately because, however

embarrassed it makes western scholars feel, this is the word of common currency in East Africa – is envisaged as a masculine world.¹ Ethnic divisions lead men to think of others groups as other men and other manhoods. Challenges to male identity in such circumstances, any “crisis in masculinity”, such as is produced by globalising processes and the changing nature of the economy which undercut male roles and prerogatives in the rural areas thus might be expected to carry a particular symbolic load. And it is one that I would argue development specialists need to understand if they are to grapple with the current complexities and changes occurring in gender relationships.

In this paper, I present a number of connected concerns. Firstly, I want to try to portray the power of masculine gender ideology and how it is related to the practice of male circumcision among the Gisu. Secondly, I comment on how this impacts on the relationship between the genders, in a way here that might initially seem paradoxical since this ritual which valorises masculinity in the strongest possible way – and associates it with inherent violence – does not necessarily undervalue femininity, and does not justify the use of force in relationship to women either. As is recognised, gender relations in themselves are complex constructions of ideology and practice; indeed, one might say of cross-cutting and overlapping sets of obligations and values which empower in different ways creating different arenas for the negotiation of power between men and women. With this in mind, and thirdly, I go on to discuss the Gisu in the broader context of East African societies in order to make a point about variability. While masculine ideologies throughout this region bear more than a family resemblance, they have very different implications for gendered inequality and power. This leads me to my last topic which is to return to the gendering of the tribal polity, to try to understand why the symbolic valency of circumcision as a masculine marker far from decreasing at the present time seems, in fact, to be increasing. One important point here is that rituals such as circumcision should not be considered as about an ever-receding

¹ See Lonsdale, 1992.

past, as obsolete traditions, but are very much about the contemporary moment.

Anthropology has long had a particular interest in ritual and symbolism because of the way it unites metaphysical concerns with social relationships and morality. Rituals are seen as crystallising values, endowing them in the Durkheimian tradition with coercive power because of the emotional charge they create. In my writings on Gisu circumcision, I have in addition been concerned to stress the experiential dimension, the importance of the ritual process for the creation of the self. In this case, the masculine self, as the Gisu do not practice female clitoridectomy.

The Gisu were traditionally acephalous and the practice of male circumcision – *imbalu* – is the only custom said to unite them as a people. It takes the form of a great national ritual which is held biennially in August. It is difficult to describe the excitement and intensity of these rites. The whole countryside swings into action for everyone is involved in the dancing, singing, feasting and rituals, each mobilising around his own candidate or candidates. The sound of the boys' bells is everywhere, echoing though the hills. The boys themselves, aged between 18 and 25, are the heroes of the hour upon whom all hopes centre for, in standing circumcision, a Gisu youth is not only proving his own manhood, he is also validating it on behalf of everyone else. And, I do mean everyone for women as well as men identify with the identity it bestows and play a full part in the rituals.

The operation itself takes the form of a classic-type ordeal, an explicit test of bravery, publicly witnessed. The boy stands in the compound of his father or other senior male relative and must remain absolutely still while his foreskin is cut and then stripped from around the glans penis. He is required to display total fortitude under the knife, betraying no signs of fear. Even what might be regarded as involuntary twitches and tremblings, such as the blinking of the eyes, are evaluated negatively. Success, however, is triumphantly celebrated; the watching men roar in unison while the

women rush forward ululating as they dance. The boy is then allowed to sit and the onlookers come forward one by one to call him a “man” and to thank him by presenting him with gifts.

Given the severity of Gisu circumcision, it is by anyone’s standards a supreme test of courage, and it is one to which the Gisu attach particular meanings. In the first place, it makes a boy a full adult man. After circumcision, he has the right to inherit a portion of his father’s land and he should also be provided with the cattle he needs to marry. From this perspective, it is a rite of emancipation, freeing a man from his father’s authority. Once circumcised, in charge of his own household, he is regarded as equal to all other men and in complete control of his own affairs. Yet, the ritual can be understood to do far more than just formally bequeath a status. Undergoing the ordeal is regarded by the Gisu as having a basic effect on the personality and powers of the individual. The ritual thus has a definite ontological purpose, a psychological dimension. Most especially, it is seen to create in the boy the capacity to experience *lirima*, and it is this capacity which critically marks the divide between boys and men.

Lirima is pre-eminently a manly quality. Though it can be glossed as “anger”, there is no straightforward equivalent in English. The key feature is the violence of the emotion experienced and most of the ways in which the Gisu talk about it suggest that it is also experienced as overwhelming and even out-of-control. Thus *lirima* is spoken of as “catching” a man and as “bubbling-up” in him. While a man is in this state of possession, *lirima* is seen to dictate his attitudes and actions. In Western conceptions, such extreme affect, such “boiling anger”, tends to suggest the overriding of reason by passion – a lack of self-control. In contrast, for the Gisu, who do not think of reason and emotion as opposed modalities, *lirima* can not only be volitional but also an aspect of the control a man should assert over himself and the world – a quality or capacity to be mustered by the individual to achieve and serve his purposes. If a man can be in the grip of *lirima* he can use it to steel himself too. And, in the context of circumcision, *lirima* is the key to the com-

plete identification of the boy with the ordeal he faces. As the ordeal gets closer it is *lirima* which is seen to drive him on and to dominate his thoughts and feelings. It is *lirima* which allows him to overcome his fear.

I should say that the preliminary rites which lead up to the operation take several weeks (even months) and are elaborate. All are critically concerned with the induction of *lirima* – to “turn him into a very fierce person, different from others”. This is done by repeated exhortations; the boy is told over and over again of the ordeal he faces, that it is a bitter and painful thing and that success rests entirely on himself and his own attitude. This message is reinforced by a series of mortifications, which include smearing him all over with various substances – yeast, chyme and, in some areas, black swamp mud – which are again intended to rouse his *lirima*. This is constantly tested for the boy’s attitude and steadfastness are both seen to be manifested in the strength with which he dances. All this is taken extremely seriously because a threat of failure runs through the entire process. I should say that Gisu boys do fail and such failures not only shame the boy and his family but are taken as polluting the circumcision knife and blocking any successful life course for the boy.

The induction of *lirima*, then, is central to ritual of circumcision and to its transformational purpose for this is the first time that the boy is expected to display the emotion. Thereafter, the capacity to experience the emotion is as much a part of his manhood as the circumcision cuts themselves. *Lirima* bestows such affirmative powers that the force behind that strength of character which makes men courageous and determined gives overall poignancy to its more usual associations. In normal everyday life *lirima* is seen to have generally negative effects. It makes men dangerous and is associated with the violence, aggression and disorders which assail the community.

At the time that I did my original study, in the late 1960s, I have to say that this presented itself as an enormous puzzle to me. As I saw it then, one had a rite which was designed to make warriors – but the Gisu had not been to war for 50 years. They seemed to have

hitched their identity, both individual and collective, to an anachronism and one that was deeply troubling to them. The dilemma of what to do with the warriors when there is no war to fight was one for which – at that time – they seemed to have few answers. The values of daily life stressed not violence but order and respect. Clearly, had I had done my fieldwork a few years later, when, under Amin, Uganda was in turmoil, I might have found the ritual less perplexing. One of the ironies here is that, while Gisu were in the 1960s notorious for their levels of interpersonal violence and generally feared on these grounds by other peoples in East Africa, they have played no part in the civil wars which have raged through Uganda since that time. Instead, their dominant concern appears to have been to organise themselves into peoples' militia to protect their own hillsides from the worst incursions of rival armies and marauding forces. The responsibility of men to stand up for themselves, by violence where necessary, in this context appears somewhat less anachronistic.

Nevertheless, other aspects of my analysis which relate to the particular moral world of the Gisu remain intact. It is one where the onus of moral responsibility lies with men because of the violence with which they are attributed. That male violence is both lauded and feared is commonplace in discourses on masculinity, its normative roots seen as easily perverted into transgressive and destructive forms. Operating in a situation which recognises little authority, either indigenous or imposed, I have argued that Gisu ethics addresses the problem of social control through the necessity for self-control (see especially, Heald 1998, 1999a). Self-assertion as the defining character of all men is thus coupled with restraint as the mark of the social self. The "good" man was one who was in control of his *lirima*. Further, men who are seen as failing to control their violence easily gain reputations as troublemakers, particularly, as thieves or as witches – and then, as now, are liable to be killed, with this justified as a service to the community.

I should make clear that only men are attributed with the capacity to feel *lirima*; women and children may experience only the far weaker emotional arousal of *libuba*. And, the categorical nature of this attribution comes over clearly in the denial, for example, that women are, or could ever be, thieves. This is not to say that women did not steal. Of course they did, but this did not make them “thieves”, because it lacked the element of danger that was associated with such a designation for the Gisu. And, because of that, a man is held never to have reason to fear a woman, with the partial exception of a woman who was believed to be a witch. This has particular ramifications for the way violence against women was judged. In fact violence against women was, in the context of East African societies, rare.² Only 15% of the homicide court cases I analysed in the 1960s were cases where men killed women and the majority of these occurred in situations where a man claimed he had killed accidentally – that she got in the way of a blow meant for another, for example. Interestingly too, the only cases where murder was followed by suicide were four cases where men killed their wives. To kill a wife is regarded as an act of social suicide. Nor was wife beating tolerated and women in such circumstances could take such cases to local courts and demand compensation. Or, and more seriously for the husband, they could initiate a divorce.

This takes me to the issue of gender relationships and to the way in which the obvious inference may often lead us astray. The violence of Gisu men did not give them licence to use it against women nor did it read off as total power and dominance over them. Rather, the reverse. The Gisu moral world problematise relationships among men, rather than those between men and women. This relates to the

² See for example, Bohannan (ed.) 1960 and Vincent (1988). Talking of the neighbouring Teso of Uganda and also of the 1960s, Vincent found that marital beatings were common and almost one third of all homicide cases investigated by the Police involved gender violence, with wife killings being common.

political economy of the region as well as to the ideological constructs of masculinity in play. In effect, circumcision only half makes a man for to be truly autonomous he must also be in command of his own independent household. Circumcision gives him the right to citizenship (and no grown man can continue to live in Bugisu without having undergone it) and to the economic resources that go with it – but these latter remain to be won. And gaining resources, both land and wives, was not easy in a situation which, even in the 1960s, was characterised by intense land pressure. Densities rose to over 2000 people to the square mile in many of the more fertile mountain regions. This situation effectively disinherited many men, invalidating the very independence upon which the idea of manhood depended. Controlling “anger” was indeed a problem and a focus for moral concern.

Competition for basic resources set brother against brother and father against son but not men against women. Indeed, here, women – mothers, sisters, wives – were crucial not as competitors but as the essential mediators. As in many of the patrilineal societies of Africa, men in Bugisu gained rights to inheritance through women. Gisu men are bound closely to their mothers from whom they inherit land through the house property complex; to their sisters whose bridewealth they use in turn to marry; and to their wives without whom they cannot establish an independent household. Throughout, then, the practical politics of Gisu life stresses the reliance of men upon women. True women gained rights to the resources – particularly land – they needed to support themselves and their families only through men – but they were always less committed than men to developing a particular family estate. Women, especially in the early years of marriage, could and frequently did leave their husbands, usually to remarry elsewhere. As their sons approached adulthood, they might tolerate an unsatisfactory marriage in order to protect their sons’ rights. But, they were still free to divorce. It should be noted that the marriage market in Bugisu very clearly favoured women who did not lose rights to their

children on divorce and never had any difficulty in finding another husband.³ A deserted husband, however, was in a wholly unenviable position. In such cases, he had the right to have all his bridewealth returned. But, such repayments were usually tardy and dependent upon the new husband firstly finding the means. Meanwhile, however temporarily, he was reduced to the status of bachelor, and stigmatised for being unable to effectively maintain a home and household.

Let me summarise, we have here a good – perhaps classic – form of hegemonic masculinity, in the sense of a dominant model, defined, in terms that apparently brook no contradiction, all the way to the grave. Yet it did not imply a devaluation of women and, interestingly, despite the fusing of masculinity with violence, it operated not to legitimate violence against women but in the opposite direction. Indeed, to put it colloquially, in order to keep his wife a man had to treat her well. It did, however, imply an intolerance towards men who failed to live up to the standards expected.

The idea of hegemonic masculinity has, in the literature, operated to focus attention not only on the power dimension in gender relationships but on other, alternative forms of male identity (Brod, 1987; Connell, 1995; Cornwall and Lindisfarne, 1994). In any society, there are men who, through temperament or circumstance, find it difficult to identify totally with the dominant norm. Certainly, these could be identified among the Gisu and the attitude towards such men depended very largely on whether they were perceived as

³ Nor did men lose their rights to the children they had fathered on divorce for children belong to their genitors. The obligation to return bridewealth, thus, did not decline with the number of children born nor indeed with the duration of the marriage. If a man dismissed his wife for any reason, he forfeited all his bridewealth. A man divorcing his wife was thus all-but unknown. If the wife left, on the other hand, all had to be repaid, except in the case of the death of the husband when she could choose to stay on living on the land allocated to her sons or to be inherited by one of his relatives or to leave to remarry elsewhere.

general “dangers” Vulnerable, here, as I have already mentioned, were those who were unable to maintain themselves independently and who easily gained reputations for anti-social troublemaking. Such men fell into a recognisable pattern since the most precarious points of the adult life cycle were at its two extreme ends: thus, with young men attempting to win their inheritance from reluctant fathers and with older men who, given the terms of the Gisu inheritance system, effectively impoverished themselves through the disbursement of their estate to their sons. The former tended to gain reputations for theft, the latter for witchcraft. As I have written extensively about this elsewhere, (Heald, 1998, 1986 and 1999a chapter 5) I will thus say little more, except that the idealisation of a male identity here played an evident political role, justifying exclusion – even to death – of those men who failed to live up to its terms. One could say that the single standard operated as part of a ruthless elimination contest in a situation of extreme ecological stress. For many men, then, circumcision was not empowering, however well they had withstood the ordeal.

By contrast, there was a tolerance of both transsexuality and of homosexuality. Indeed, Gisu had their own form of the North American *berdache*. These were men who were permanently accepted as transsexuals, donning women’s clothes and classifying as “women”. I became aware of them at funerals where they acted as the funeral drummers, a role said to be the preserve of women. The explanation given to me was invariably pragmatic and given with a grin; I was told that having a female identity was one way of avoiding paying one’s taxes. Similarly with homosexuality, such men were often described as “spoilt” and it was considered shameful for the men who took the “female role”, but was it treated with amused contempt, rather than shock, horror and sanction. One could say, perhaps, that it was not an issue for such men were not considered violent and did not as a consequence gain reputations as dangerous deviants, as did those whose frustrations with their position led them to direct retribution against those that they held to blame for their misfortunes.

Nevertheless, this tolerance of sexual deviation demands a little further comment for it is an aspect of the valorisation of masculinity in the Gisu case that allows not for a sharply dichotomised gender division, but introduces a third term, an identity, stigmatised to be sure, but livable. Further, circumcision itself does not act to totally oppose the genders for women share in its ritual and its valour. Indeed, in many ways, it can be regarded as a rite of passage for girls as well, as they stand by their brothers during the climacteric of the last three days and are cleansed together with him by the circumciser after the operation. Further, the power dimension, whilst formally favouring men, as I have described, in practical terms, favours women – allowing them to be seen ideologically as benevolent and compassionate – whilst also giving them considerable freedom in negotiating their relationships with men. (I have to say that while working with the Gisu, I never had any doubt which gender I would have preferred to be – and this cannot solely be put down to my unreconstructed, pre-feminist self.)

This takes me to my third topic which touches on the particular construction of Gisu gender divisions and sexuality. This is now at the forefront of academic writing, with the discourses of sexuality seen as deeply imbricated with power. Many years after my fieldwork among the Gisu, I heard in Kenya the striking metaphor of the “sharpened spear”, used specifically of the circumcised penis, carrying with it the idea that the penis was forged and fashioned not only for use against men in battle but against women in sexual combat. The powerfulness of the idea is clear enough, catching in one image the nature of masculinity in male conquest and female defeat, supremacy and subordination, and the *agonis* of gender relationships. Women here can never be “on top” – and this is reinforced by a cultural behaviour set which ensures that women are always literally lower than men, whether ducking in their presence or sitting on the ground while the men claim the chairs.

The extent to which the sexual act is rendered culturally as an act of aggression undoubtedly varies. In East Africa, it reaches its most extreme expression possibly among the Gusii of Kenya, for whom

LeVine (1959) wrote that all sexual intercourse was played as rape, with the woman even in marriage expected to resist. He wrote this in response to the persistently high incidence of reported rape in the area, stretching back through the colonial period. More recently, in July 1991, the Kenyan public was stunned by the boys' rape of the girls at a boarding school in another district in Kenya, that of Meru, which resulted in the death of nineteen girls. The horror of this event prompted calls – especially by women's organisations – for public debate on gender violence and the general harassment and inequality suffered by Kenyan women. It was a call that was only partially heard for, although newspapers and magazines carried articles, the Government authorities seem to have acted to suppress the affair. There was no public inquest and only two of the many boys involved were ever charged and then only with rape. Rioting in schools, itself, is commonplace and it seems as if boys' dissatisfactions with their school authorities are easily transposed onto the girls. If the tragedy in Meru was a singular event, the attitudes which led up to it are much more widespread. In such a context, the metaphor of the "sharpened spear" is anything but innocent.

That manhood had two linked attributes among the Gisu – warriorhood and sexuality – I had realised; that they might be joined together in such a way, I had not. My immediate response was to think that I might have overlooked this aspect and I rushed back to my fieldnotes to see if they provided any evidence of such an explicit sexual dimension. I couldn't find it. Indeed, the lack of overt sexual symbolism is a feature that I have taken up independently as it is one that almost forces a psychoanalytic perspective (Heald, 1994 and 1999a). Now that I have worked in Kenya, I am even more sharply aware of the differences, for the attitudes that LeVine talks of for the Gusii of forty years ago might pass for a description of their neighbours the Kuria, among whom I have been working, today. I say this in order to say that, on balance, I think that I got it "right": in Bugisu it is the military role of circumcision that is stressed and the element of sexual dominance is played down. Sex here was not "played" – to use an East African idiom – in a way that assumes that men alone emerge as victors.

I came across no evidence in Bugisu of the kind of gender antagonism that such a metaphor implies. As I have described, men's control over their wives was more formal than real. Gisu women were not powerless. They were not, as they were among the Gusii or the Kuria, "stranger" wives, incorporated into three generational homesteads and dependent upon the goodwill of husband and mother-in-law. Usually, Gisu wives came from neighbouring families, with a good contingent of brothers and fathers to keep a watchful eye on their affairs – and they expected to be the immediate mistresses of their own house, not a subservient members of a large ones. Further, as I have outlined, Gisu women were relatively free to divorce and remarry and thus, despite a jural situation which appeared to deny them rights – for women could not own either land or cattle in their own right – in practice they had a strong bargaining hand in relationship to their husbands. One was far more aware of men's fears about the loyalty of their wives than of women mercilessly exploited by brutal husbands.

The opposite I am afraid holds for the Kuria where many women and children are subject to regular, and often ruthless, beatings by their husband for which they have no form of redress.⁴ Beating here is indeed part of the marital contract. I was told of one funeral where a man was handed a switch and forced to beat his wife's corpse because he had never beaten her during her life. Indeed, bridewealth here transfers such absolute rights of "ownership" over a woman and any children born to her, that her death at the hands of her husband was not an issue for which her family could claim any compensation in the past. Divorce, likewise, was almost impossible for a Kurian woman and, once children have been born to a marriage, this is effectively still true today. Comparing the two systems, the Gisu and the Kuria, it is this feature that I would pick out as critical in assessing the nature of gender relationships and gender inequality.

⁴ Kuria lies on the Kanyan/Tanzania border near Lake Victoria, with two thirds of the population on the Tanzanian side. For more detail on the Kenyan Kuria, see Ruel, 1959, Heald 1991, 1999b, 2000.

Concepts of masculinity, as displayed in great rituals such as circumcision, give one an insight into the patterning of gender ideologies, but clearly they do not in themselves tell us everything there is to know about the nature of gendered power. Ideologies of masculinity cannot be disentangled from the institutional arrangements that directly govern social relationships, marriage and the organisation of production and reproduction. Indeed, the idea of hegemonic masculinity rests upon the idea that the norm is so strongly supported by its social components that it is put beyond social criticism by its very “naturalness”.

It is relevant to mention here a long-running debate in the 1960s in anthropology about whether cattle transfers at marriage should be regarded as a “purchase” or simply as a form of compensation, a jural recognition of a woman’s change of status, legitimising the marriage and any children born to it (for example, Gray, 1968). Liberal opinion favoured the second and this has become the orthodoxy in the discipline. But, it is not a question of either/or; there are huge variations in the meaning of bridewealth as Comaroff, 1980, Parkin, 1980, Parkin and Nyamwaya (eds.) 1985 and others have shown from one system to another. Here, to simplify, one might think of the Gisu as standing near one end of the scale (where bridewealth primarily transfers rights only over the person of the wife) and the Kuria (with bridewealth transferring rights both over the wife’s person and over all children born to her) at the other. Kurian women who have borne children but who find their marriages intolerable might flee but they can never remarry and so they lose any claim to respect in the community and any security they might otherwise have had. They have no choice but to become runaways, the loose women of current African (male) fears.

Let me, in conclusion, return to the question of the gendering of the tribal polity. Twenty or more years ago, feminist scholarship gave new meaning to the term androgyny, using it to expose the unthinking assumption of social orders as male orders. What then is one to make of the explicit way the tribal world is seen in terms of masculinity? The common Kenyan (indeed African) expression that

“women have no tribe” refers at its most evident to the fact that “tribe” is no barrier to marriage as a woman takes on her husband’s tribal affiliation. In this perception of tribal orders as male orders women are deemed irrelevant. It clearly does not mean, however, that the “tribe” does not claim them – or rather that particular men do not – for if men have tribes, a large part of the rights it bestows are over women. And the idea of women without tribes, takes on another ring in the modern age as women seek and earn new freedoms outside the tribal enclaves, posing an evident threat to male power and control. In this context, one is tempted to ask whether the symbolic value of rituals such as circumcision for men have not gained in valency over the course of this century for this reason. This is the impression that one gets in Kenya where circumcision seems critical to male identity and where men from previously non-circumcising groups are now often opting for it. Tribal rites can translate into tribal rights.

La Fontaine (1977) memorable argued that Gisu *imbahu* can be seen to be about the “power of rights” and, given this viewpoint, it is relevant to ask how far circumcision now has to do double duty in defining manhood, as men have lost their former military role and their control over women becomes increasingly tenuous. How far, then, has circumcision gained significance due both to the loss of men’s warrior status and the emancipation of their women? Just as women’s liberties have evident consequential effects on men’s, so do the changes in the political economy, which have undermined male autonomy in the rural areas, forcing more and more of them into the marginal worlds of the city to scrape a living in increasingly hard economic times. If men retreat into “tribe” as the source of rights, then maybe this can only be asserted through a stress on initiation and thereafter in an exercise of their “manhood” for which control over women remains for many the tangible sign.

But, as everywhere, the institutional features – the features which differ from locality to locality – are as important as the overall cultural or economic factors which shape the regional scene. Here, I return to the Gisu and reiterate the fact that the uncompromising

nature of Gisu manhood comes to the fore in direct competition among men for control over resources. These resources, both land and women, in the Gisu context pit men against men and not men against women. It is no sign of masculinity in the Bugisu hills for men to rape or even beat women. In this, as I have indicated, they contrast with many other East African cultures. And again, as an anthropologist, let me stress the long historical precedence for this, and the importance of understanding locality, as a source not only for the power of rights but for its limitations and permutations over time.

REFERENCES

- BOHANNAN, P. (ed.) 1960 *African Homicide and Suicide*. Princeton: University Press
- BROD, H. (ed.) 1987 *The Making of Masculinities*. Winchester, MA: Allen and Unwin.
- COMAROFF, J.-L. 1980 *The Meaning of Marriage Payments*, London and New York: Academic Press.
- CONNELL, R.W. 1995 *Masculinities*. Oxford: Polity Press
- CORNWALL, A. and LINDISFARNE, N. (eds.) 1994 *Dislocating Masculinity: Comparative Ethnographies*. London: Routledge.
- GRAY, R. 1968 Sonjo brideprice and the question of African "wife purchase". In E. LeClair and H. Schneider (eds) *Economic Anthropology: Readings in Theory and Analysis*. New York: Holt, Rinehart and Winston.
- HAWKINS, R. and HEALD, S. 1988. *Imbalu: Ritual of Manhood of the Gisu of Uganda*. 90 minute videotape distributed by the Royal Anthropological Institute.
- HEALD, S. 1986 "Witches and Thieves: Deviant motivations in Gisu society". *Man ns* 21 (1): 65-78
- HEALD, S. 1991 "Tobacco, Time and the Household Economy in two Kenyan Societies: The Teso and the Kuria". *Comparative Studies in Society and History* 33 (1): 130-57, 1991

- HEALD, S. 1994. "Every Man a Hero: Oedipal Themes in Gisu Circumcision", in S. Heald and A. Deluz (eds.) *Anthropology and Psychoanalysis: An Encounter through Culture*. London: Routledge.
- HEALD, S. 1998 *Controlling Anger: The Anthropology of Gisu Violence*. London: James Currey. First published by Manchester University Press, 1989.
- HEALD, S. 1999a *Manhood and Morality: Sex, violence and ritual in Gisu society*. London: Routledge.
- HEALD, S. 1999b "Agricultural Intensification and the Decline of Pastoralism: a Kenyan case study" *Africa* 69 (2):
- HEALD, S. 2000. "Tolerating the Intolerable: Cattle Raiding among the Kuria of Kenya". In J. Abbink and G. Aijmer (eds.) *The Meanings of Violence*. Oxford: Berg.
- LA FONTAINE, J. 1977. "The power of rights" *Man.n.s* 12: 421-37.
- LEVINE, R.A. 1959 Gusii sex offences: a study of social control. *American Anthropologist* 61: 965-90.
- LONSDALE, J. 1982 "The moral economy of Mau Mau: The Problem". In B. Berman and J. Lonsdale, *Unhappy Valley: Conflict in Kenya and Africa*, Book 2. London: James Currey.
- PARKIN, D. 1980. "Kind bridewealth and hard cash" in Comaroff, J.-L. *The Meaning of Marriage Payments*, London and New York: Academic Press.
- PARKIN, D. and NYAMWAYA, D. (eds.) 1985 *Transformations of African Marriage*. Manchester: University Press.
- RUEL, M. 1959. The Social Organisation of the Kuria. mimeo.
- VINCENT, J. 1988. "Abiding women: sexuality and control in modern Teso" in R. Randolph, D. Schneider and M. Diaz (eds.) *Dialectics and Gender: Anthropological Approaches*. Boulder and London: Westview Press.



DIDIER ALLAGBADA

LE GENRE: LIEU D'ACTUALISATION DE LA RÉSISTANCE PATRIARCALE ET DE CONFLIT

Parler de la souffrance nous engage dans une traversée qui n'est pas sans péril; la traversée de nos souvenirs et de nos fantasmes, la traversée de nos vies avec ce qu'elles comportent¹ «de travaux», «d'emprisonnements», «de coups» et «de risques de mort», «d'injustices» et «de dangers sans nombre; danger des rivières, danger de la ville, danger des brigands, danger de nos compatriotes, danger du désert, danger de la mer, danger des faux frères.»!²

Nous essaierons de montrer, à partir de nos expériences en matière de formation en genre et de nos réflexions, comment, dans le contexte particulier du Niger, s'actualise la résistance des hommes au genre et comment s'organise et s'exprime leur conflit intrapsychique face aux questions de genre. Si nous sommes en mesure de comprendre que ce conflit est celui de la souffrance du mâle soutenue par l'angoisse de la séparation liée à l'accès de l'état d'individu séparé, voire déconnecté de l'autre sexe, il est par contre difficile d'accepter cette souffrance dans sa forme violente ayant pour cible les enfants, les femmes, les pauvres.

En effet, les questions de genre et leurs corollaires tels que le droit et les libertés fondamentales, l'autonomie ou la reconnaissance et le respect des différences, l'égalité ou l'équité déclenchent chez les hommes des réactions en chaîne qui vont de la

¹ Le poids du réel, la souffrance – Denis Vasse. Editions du seuil, Paris 1983.

² 2^{es} Epitres aux Corinthiens, chapitre XI, versets 23-33. Bible de Jérusalem.

négation de l'autre en tant qu'être (ici la femme) à sa suppression en passant par de la violence pure, manifestation primaire d'une angoisse d'abandon et de perte de priviléges issue du sentiment de toute-puissance.

Que représente le genre pour les hommes?

Comment s'élabore ce conflit interne insoutenable pour eux?

Pourquoi s'exprime t-il sous forme d'échec de l'intelligence en passant par de la violence liée à l'atteinte au corps de l'autre, à sa négation ?

Comment s'est organisée par exemple l'exclusion ou l'éjection des femmes nigériennes de la scène politique au sortir des seules élections vraiment démocratiques et transparentes depuis 1958, après plus de sept ans de formation «genre et développement» (GED)? Par exemple, une seule femme a été nommée députée dans la nouvelle assemblée qui va être mise en place bientôt, et encore, elle a été désignée d'office; femmes nigériennes, femmes dépitées, femmes-alibis!

Enfin, à quel jeu jouent les femmes nigériennes et quelle est leur responsabilité dans ce retour à l'espace domestique dans lequel elles vont probablement se complaire en reprenant avidement leurs rôles traditionnels?

Après tout, nous dit un homme; «chacun est maître chez lui, maître dans sa culture, maître de ses femmes comme dans sa tête Et puis ce sont les femmes qui nous élèvent et nous gâtent, allez comprendre vraiment où se situent la discrimination sexiste ou le 'non-GED'».

Ces lieux de conflits, de violence de projection paranoïaque, de douleur, d'exclusion et de repli psychotique que nous proposons d'explorer vont constituer les nouveaux espaces que nous, Nigériennes et Nigériens genre conscients, devrions domestiquer afin de nous rendre vers un développement plus équilibré, global, créatif, évolutif.

Il est clair que l'évolution des différentes techniques et approches en matière de développement déployées depuis moins de dix ans commencent à interpeller, voire affecter les acteurs et les bénéficiaires de ces formations.

Nous nous intéresserons ici de façon spécifique aux impacts de ces modifications sur le comportement des hommes.

L'entrée, si symbolique et arbitraire soit-elle, dans le troisième millénaire, constitue un moment propice pour les Nigériens des deux sexes pour procéder à une évaluation de leurs rapports aux questions de genre.

Moins de dix ans après le surgissement de ce concept émergent dans le champ du développement, nous constatons que des bouleversements comportementaux et psychologiques observés ici et là chez les hommes ne constituent pas en fait une appropriation planifiée, contrôlée de la connaissance GED, mais surviennent plutôt suite à des avatars autour desquels des explications pourraient s'élaborer sur la complexité de l'existence de l'homme et de ses déviations psycho-culturelles. Il est en effet difficile de construire ou de déconstruire des théories développementales qui ne tiendraient pas compte des représentations socio-culturelles telles que le devoir-être et la déviation.

En tant que psychologue, nous avons une certaine compréhension de la souffrance psychique ou de la douleur affective manifestée par les hommes avec qui nous travaillons les questions de genre. Il n'y a donc pas de raison de se surprendre du fait que ces questions sensibles que le genre soulève affectent la pensée, le comportement et les relations sociales des hommes et des femmes qui s'y exposent. Il est peut-être temps d'entendre et d'écouter ces nouvelles formes d'expression, de langage de la souffrance humaine et des pratiques développementales qui les soutiennent.

P.S.: Il s'agit, bien entendu, de constats interprétatifs concernant les expériences des hommes vivant au Niger et ayant à faire avec les problématiques de développement, c'est-à-dire les promoteurs locaux, internationaux en expertises GED, et les bénéficiaires.

RÉALITÉ SOCIALE DE GENRE ET SOUFFRANCE AU MASCULIN

Le caractère singulier de nos ateliers GED s'autorise des brèches douloreuses dans la carapace socio-culturelle des hommes au sens où des techniques de mobilisation affective sont utilisées pour conduire ce travail de déconstruction. Notre approche en terme de formation se fonde sur des références clés (psychodrame, jeu de rôle, training-groupe, groupe de diagnostic, dynamique de groupe) et ses résultats sont liés au dénouement de la névrose de transfert. Mais aujourd'hui, encore plus qu'autrefois, il est impossible d'occulter, à côté de l'identité de chaque homme, même sensibilisé genre, l'évidence de son appartenance à un ordre de problèmes sociaux et d'affects personnels qui participent de certains comportements attendus et de réponses adaptées. Nous retrouvons ces types de conflits internes ou extériorisés chez la catégorie d'hommes suivants :

- les hommes vivant une dépendance économique à l'égard de leur épouse et/ou de leurs épouses ;
- les hommes avec des sentiments de frustration suite à des échecs affectifs, familiaux, conjugaux, sexuels, professionnels.
- les hommes victimes de violence, d'humiliation ou de harcèlement professionnel ;
- les hommes politiquement et socialement incompétents ;
- les hommes maladifs, etc.

L'expérience des techniciens et/ou des techniciennes en développement équilibrant et plus encore celle des experts responsables des «plannings», ainsi que nos propres observations, montrent que les distorsions ou les paradoxes manifestés par les hommes et les femmes face aux questions de genre se situent au moins à deux niveaux primaires :

- au niveau des experts locaux et internationaux souvent peu «genre sensibles» voire «genre résistants» ;
- au niveau des programmes ou des projets non planifiés genre sensibles au moment de leur conception qu'il faut par la suite «bricoler» avec du genre pour se donner bonne conscience.

Les facteurs sociaux suivants génèrent aussi des problématiques relationnelles et intrapsychiques :

- la politique et ses formes irrespectueuses de la représentativité ;
- l'absence chronique de projet de société due à l'incompétence des politiciens ;
- les agressions religieuses et idéologiques de tous genres

D'autres éléments sociaux non moins importants viennent altérer les règles discriminatoires de cohabitation entre les hommes et les femmes dont l'usage est consacré depuis toujours.

Les hommes disent ne plus pouvoir vivre avec dignité dans leur société pour les raisons suivantes :

- les questions récurrentes du chômage des hommes suite aux programmes de privatisation mal conçue, mal conduite ;
- les catastrophes naturelles comme les cycles de sécheresse ;
- l'insécurité alimentaire endémique ;
- l'incapacité de l'Etat à assurer ses dépenses de souveraineté (salaire, bourses, etc.) ;
- l'écoulement des secteurs importants comme ceux de la santé, de l'éducation ;
- l'activisme des femmes et le soutien manifeste de certains partenaires au développement ;
- la production croissante de la marginalité dans de vastes plans de la population, les jeunes, les enfants, les femmes, les pauvres.

Mis à part les vicissitudes de la récession économique, l'autre problématique autour de laquelle se conflictualisent les hommes est celle d'une existence qui est probablement en train de reconstruire de nouveaux rapports sociaux de genre qui les poussent vers une perte de leur capacité d'autorité et de contrôle sur les femmes. Dans ces conditions de déconstruction, il est clair que leur mode de vie subit des assauts difficiles à vivre et la fracture des liens de domination hommes-femmes constitue la perte symbolique fondamentale de leur pouvoir patriarchal et de leur « histoire d'homme déséquilibré ».

Leur masculinité flottante avec une virilité de plus en plus incertaine et une paternité culpabilisante (trop d'enfants) les obligent à inventer d'autres règles de vie avec ce que cela comporte comme risques d'échec et d'exacerbation de la souffrance interne mais aussi de conduites relationnelles et sociales violentes.

Les plus fragiles, et ils sont nombreux, à cause de leurs capacités mentales et intellectuelles amoindries ou de leurs incompétences sociales, constituent le groupe à haut risque de conflit intrapsychique capable de s'exprimer sous forme de violence brutale, systémique, sournoise voire perverse.

Ces hommes aux comportements agressifs, assimilables à «des rochers paranoïaques» font montre d'une éloquence régressive, désespérante :

- ils souffrent de la revendication des femmes axée sur des notions comme l'égalité des droits, les libertés fondamentales, l'équité, l'autonomie, la participation aux prises de décisions concernant la gestion de la cité, des affaires politiques ;
- ils ont peur de la perte possible de certains priviléges de plus en plus creux, sans texture dynamique, évolutive et créative ;
- ils se sentent mal, très mal face à des responsabilités qui leur pèsent de plus en plus, difficiles voire impossibles à assumer ;
- ils pleurent sur leur propre fragilité manifestée à travers leur violence inutile, leur impuissance gérée depuis des pôles qu'ils ne contrôlent plus ;
- ils se plaignent de tout et de rien, «de leurs intestins qui se vident de leur virilité», de leur santé déliquescente ;
- ils ne savent plus quoi faire de cette masculinité incertaine qui les engage à des réflexions douloureuses et qui n'est même plus partagée ni soutenue par tous les autres hommes.

Leur violence constitue le prix de la rupture, de l'incompétence mais aussi d'une prise de conscience sur les questions de genre qui annoncent des modifications impossibles à détourner donc de quelques faveurs sexistes indues, à perdre forcément. Ils ne sont, au stade

actuel de leur réflexion, pas capables de comprendre et d'appréhender l'utilité du partage, de la complicité, de la délégation de pouvoir, mais surtout de l'éveil des femmes!

Chaque fois que ces hommes, ou bien l'homme tout court, se décollent ou s'isolent de la femme, ils mobilisent de la violence en se repliant sur eux-mêmes pour mieux extérioriser leurs forces destructrices, toujours plus sadiques, plus cruelles et en dernier lieu, sont prêts à se délecter de la douleur de l'autre.

Les reconfigurations processuelles de l'environnement interne et externe social, politique, économique et idéologique des dernières années sont révélatrices de la difficile reconversion des systèmes de pensée sur lesquels se sont fondées les relations sociales de genre.

Sur insistance des bailleurs de fonds de siège, les questions de genre deviennent prioritaires dans les projets ou programmes d'aide au développement, mais leurs contenus et leurs structures reflètent bien de la résistance patriarcale perverse par excellence au moins à deux niveaux, ce qui d'ailleurs ralentit le processus de diffusion et de mise en œuvre du concept :

S'il est théoriquement possible de planifier dans le sens du genre un projet ou un programme de développement, son opérationnalisation devient difficile, voire inopérante, parce que certaines conditions ne sont pas réunies ou sont purement écartées, oubliées intentionnellement ou inconsciemment.

- les chefs de projets, qui sont bien souvent des hommes, ne sont en général pas genre sensibles et encore moins genre conscients.
- la plupart des projets actuels, qui ne sont que d'anciens projets IFD réactualisés, au moment de leur conception, n'étaient pas planifiés selon le genre, ce qui fait dire que le genre coûte cher surtout quand il faut l'adapter;
- le contexte socio-culturel n'est pas facilitant à cause des terrorismes religieux, idéologiques, de certaines valeurs culturelles que fonde le patriarcat;
- l'analphabétisme;

- le contexte politique, même dans sa démarche démocratisante, n'y est pas très favorable. Par exemple, les leaders politiques restent toujours des hommes qui remplacent d'autres hommes qui s'entendent toujours quelque part pour reproduire la domination patriarcale et consacrer l'exclusion des femmes des prises de décisions.

L'année 1990 symptomatise bien l'histoire du Nigérian dans ses rapports conflictuels à la femme. Suivons le fil:

- février 1999: élections locales – vote massif des femmes – hold-up électoral – arrêt du processus ;
- avril 1999: coup d'Etat – élimination physique du général-président ;
- juin 1999: référendum pour une nouvelle constitution – participation massive des femmes ;
- juillet 1999: signature et ratification de la convention sur l'élimination de toutes formes de discrimination à l'égard des femmes
- octobre 1999: précampagne et campagne électorales ;
- novembre 1999: élections présidentielles, 1^{er} tour, 2^e tour et élections législatives – pas de candidature de femmes mais vote massif des femmes.

Résultat:

- une seule femme députée désignée sur 83 députés hommes ;
- deux femmes ministres sur 24 avec des ministères mitigés, à budget ridicule.
- quelques femmes-alibis dans les instances dirigeantes obscures des partis politiques, même parmi les plus prétendument progressistes.

Nous avons posé la question suivante aux actrices et acteurs de la scène politique nigérienne : Ou sont passées les femmes ?

Les acteurs disent; «elles étaient peu engagées et puis on les a oubliées».

Les actrices disent «ils nous ont encore trompées» à partir des facteurs suivants :

- les hommes manifestent une violence intellectuelle et idéologique de genre dans leurs discours;
- Ils sont ignorants des questions de genre en particulier et des nouvelles problématiques de développement en général;
- Ils s'appuient sur des réseaux islamistes et coutumiers pour faire leur campagnes politiques ;
- Ils nous demandent d'investir nos économies dans les campagnes électorales que nous savons peu sensibles aux questions de genre.

Au nom de la non-ingérence culturelle, tout le monde, partenaires au développement y compris, a laissé les vieilles pratiques patriarcales se réinstaller sournoisement.

Des femmes peu engagées sur les questions de genre sont responsables de certains programmes de développement au niveau de certaines agences.

Les chefs de projets nigériens et/ou expatriés évitent ou dévient insidieusement les questions de genre avec des justifications paralogiques de bonne ou de mauvaise foi mais qui, de toute manière, font l'unanimité auprès des bailleurs de fonds, des responsables politiques, des femmes aussi, des experts, au nom du respect des valeurs culturelles endogènes et de l'exception culturelle !

COMMENT SE JOUE CETTE RÉSISTANCE?

La violence, on le sait, met toujours en jeu la mort comme destruction du corps, et plus précisément dans les images où ce dernier est captif du champ intersubjectif de la reconnaissance de soi par l'autre. Ici, il s'agit donc du corps de la femme, ce corps convoité, voilé, cloîtré, épier, atteint, blessé, humilié, mortifié par la perte de ses droits et de ses libertés fondamentales. Victime silencieuse et pudique, voire complice, le corps de la femme apparaît comme l'objet par excellence de la violence masculine et comme sujet conforme aux normes sociales, à la mode, à la religion, aux valeurs culturelles à préserver. Ce corps, objet comme sujet, va donc être réduit au

poids des désirs et des pulsions sexuelles et agressives des hommes, stylisé dans les discours politiques démagogiques, déliré dans des fantasmes inédits, constraint dans ses rythmes et dans ses mouvements des rôles traditionnels.

Un discours culturel intégrateur, pernicieux, systématique et continu piège actuellement les femmes nigériennes de façon perverse et les relègue de plus en plus vers une position insoutenable sans qu'elles puissent réagir conséquemment.

Comment peuvent-elles réagir, quand elles-mêmes se prêtent au jeu de la captivité, voire de destruction, en s'inscrivant dans une relation de dépendance affective exclusive avec en filigrane, comme justifications, la peur de la solitude, du célibat, de l'isolement, mais aussi l'envie d'entrer dans un foyer polygame, avec pour objectif premier d'y déloger l'autre ou les autres femmes, quintescence du combat des femmes contre les femmes! Ce qui fait les délices des hommes.

CONCLUSION

Pour ces hommes nigériens, avec qui nous travaillons sur les questions de genre depuis tant d'années et pour ce qu'ils nous en montrent ou expriment dans leurs comportements et prises de position privés et publics, le sentiment de vide et de perte, l'inquiétude chronique, l'incertitude envahissante dont ils sont le sujet, contribuent au désinvestissement angoissant de la réalité contextuelle de leur mode de vie et des shèmes culturels qui les sous-tendent. Ce sont-là des facteurs de déséquilibre, de déstabilisation, internes et relationnels, qui conduisent à des attitudes convergentes à effets cathartiques bien visibles qui sont :

- la dérive vers la violence aveugle, destructrice et autodestructrice;
- la sexualité génitale frénétique, irresponsable, décompensatrice;
- la quête et la conquête pathologiques du pouvoir;
- la suspension, voire la régression des capacités d'analyse, de compréhension et de réflexion;

- l'attrait pathétique pour l'argent;
- le repli vers une mystique dévastatrice.

Ces hommes, dotés d'une adaptation fonctionnelle mais superficielle à la vie sociale, présentent des distorsions dans leurs modes de relation aux femmes. La recherche de la réussite à tout prix, du pouvoir ou de la richesse économique cohabitent en eux avec des sentiments d'infériorité, d'incertitude, d'insatisfaction pulsionnelle, de panique.

Mais il est clair aussi que chacun des deux genres, hommes et femmes, fonctionnent à quelques exceptions près, sur le même registre du retranchement dans des «forteresses vides».

Par exemple, depuis quatre ans environ, les femmes nigériennes se sont repliées, de façon stratégique, prétendent-elles, vers des zones d'ombre et de silence au risque d'affaiblir un peu plus leur statut social. C'est ainsi qu'on voit une diminution très sensible des activités de vie associative des femmes, une moindre solidarité entre elles, moins de cohésion et d'activités convergentes, la création de micro-entreprises individuelles, sans oublier le monde rural des femmes qui reprend petit à petit, avec la complicité des projets, les activités IFD d'autan: petites activités à petits crédits génératrices de petits revenus!!!

Enfin, ce n'est pas des idéaux collectifs seulement que surgit la violence contre soi et contre l'autre sexe. Il faudrait surement la comprendre aussi à partir des nouvelles problématiques de la mondialisation qui essaient de déséquilibrer un ordre établi de la destruction émanant du «groupe hommes» qui s'identifie parfois à un leader fort et qui, au nom de la morale, de l'ordre, du maintien de l'identique, de la religion monothéiste, du respect des valeurs traditionnelles, réclament l'anéantissement de ceux, mais surtout de celles qui sont différentes, qui refusent l'ordre patriarcal, qui ne veulent et ne peuvent plus se soumettre!

RÉFÉRENCES

Rapports des ateliers de formation genre au Niger; 1994-1999.



BARBRO LENNÉER AXELSON

GENDER RELATIONS FOCUSED ON MEN

LES RAPPORTS DE GENRE CENTRÉS SUR L'HOMME

- *Les différentes étapes et les points critiques du processus d'égalité entre l'homme et la femme.*
- *Les attitudes et les réactions des hommes à propos de l'égalité entre l'homme et la femme et l'accès au pouvoir des femmes («empowerment»).*
- *Conflits du genre et négociations dans les rapports de couple relatifs à l'égalité entre l'homme et la femme.*
- *Mesures gouvernementales d'appui aux changements de la culture/rôle de l'homme.*

Les expériences de la Suède.

Gender equality is a social phenomenon that only starts having wind in its sails all over the world. When this movement of change was intensified in the late 60s and 70s in Scandinavia, many men hoped that this was a temporary trend that would quickly blow over. But gender equality has really arrived to stay. If we want to support this global, democratic and humanistic movement, all of us have to learn and accept that men and women have the same value, the same rights and the same responsibilities. We need to develop *gender consciousness* instead of being stuck in *gender blindness*.

This struggle towards equality is important as *gender is the most fundamental and stable social category of all*. Our age changes, we are able to

change works, to change partners, social class might be changed upwards or downwards, etc. But *we are women and men forever*. It is both fascinating and scaring, especially if men and women do not have the same opportunity to develop as best a life as possible in a rapidly changing society.

There are two dimensions of gender equality: the *qualitative* and the *quantitative*. The first one is a necessary base for real efforts and improvements of quantitative changes. Qualitative changes demand continuing education and knowledge at all levels, from family life and day care centers to politicians, so we are able to understand the implications of gender blindness in our private lives and in the social structures and barriers in the society.

In Sweden many gender discussions have taken place in all social systems over the past two decades. I dare to say that everybody has been more or less influenced, especially in theory although not always in practice. Nowadays people very quickly notice if a man or a woman expresses traditional or discriminatory gender views. In this context I need to tell you that Sweden is a small country (about 9 million people), which has not been at war since 1814 and we have had a stable political situation. So we have had both time and resources for social development including gender equality and a rather high quality of life. You can find the same gender equality processes all over western Europe, but it develops on a slower tempo outside Scandinavia. Gender equality laws and regulations exist in many countries. One difference is that the political commitment and implementation have been stronger in Sweden.

Gender culture is the total sum of historical norms, traditions and values and is very strongly influenced by the system/arrangement of production and reproduction in society. The most common pattern all over the world is that women are responsible for the the small world (home and children) and men for the breadwinning and activities in public society. *The man is the superiority norm* is a common expression in Swedish working life. What the man thinks, says and how he acts is always right. All of us are more or less stuck in this gender system because of the influence of the gender culture. It is

important to support both men and women to become more holistic in their inner personality, in their actions and concerning all positions in society. This is called the *androgyne personality*. A man is permitted to be both strong and weak, a man can take care of children, cook and be a good manager at work, etc. There are nowadays a lot of these men in Scandinavia, especially in the younger generation, who have the capacity to function well both in public and private life and who are able – however stressed – to balance their time and energy between both sectors. This results also in a better life balance and stronger empowerment for their wives.

WHY ARE WOMEN EMPOWERED AND MADE EQUAL IF THERE ARE TOO FEW “MODERN” AND EQUAL MEN?

After the UN conferences in Cairo 1994 and Beijing 1995, there is a global consensus in written documents on a *holistic approach* towards both gender issues and reproductive health. One key concept is *women's empowerment*: the strengthening of women's autonomy and ability to influence or make their decisions and *choices* in all life spheres, improving women's level of education and their position on the labour market, promoting social and economic development for women. One-sided work on women's empowerment however becomes a drop in the ocean, if women do not meet men who respect them as individuals and men who have equal and responsible behaviours. The two sexes are intertwined. A system theory approach is necessary to balance this social change in a positive direction. *Gender equality must include both women and men*. Therefore *proactive strategies of male involvement and male responsibility* are necessary – yes, it means a life important contribution to facilitate women empowerment but also for *men's own identity and life quality*. Men are human beings, not only the society's working machines or marginalized unemployed men! Men's gender role repertoire must be widened.

THE PROCESS OF GENDER EQUALITY

All changes take time and pass through different steps. The social psychologist Kurt Lewin (1951) has identified the following phases of change, which I here apply on the development of the gender equality process.

1. THE UNFREEZING PHASE

Old values, attitudes and behaviours began to be questioned at this stage. Women's entry into the Swedish labour market in the 60s and 70s and the introduction of the contraceptive pill in 1964 were of strong importance for questioning the traditional gender order. Swedish women in general in their private relationships, *women's NGOs*, *female politicians* (nowadays 43%) and *female journalists* have had significant influence as pressure groups in this context, hastening improvements. *Gender research*, mostly from a feminist perspective was of course important. *Massmedia* in all forms has been an important contributor of course to push the gender equality process through these different stages as well as *education efforts* in school, in working life, etc.

Many women have also initiated *divorce* in Scandinavia during the last two decades because of lack of gender equality, which has been a real gender equality lesson for many men. There is a Japanese saying: "Healthy men should not be at home!" I had a woman client who said the opposite when she planned to divorce. "I am tired of providing care for a healthy man at home."

Swedish men were mostly silent – and confused – during the 70s but there was one exception after some years, which was a real "kick-off" for discussions about men's roles and life-situations. Many *divorced men complained* in media, to lawyers and in family counselling because they had severe difficulties to meet their children often enough. These men had mostly been involved as fathers as a result of gender equality so they experienced real traumatic losses. In 1984 the Swedish Government created a special committee, which explored both good and bad parts of the male role, from fatherhood to violence. An intensive public debate developed.

Some *crisis centers for men* therefore started (Lennéer Axelson 1989) as a specific support system. The male staff, notice just male staff, support these divorced fathers and guide them in their divorce coping process. Many men felt also a need of more self-knowledge, knowledge about couple relationships and about children. Custody laws after divorce have also been changed. Divorced parents have now joint custody if none of them objects. However most children still spend most of their time with their mothers.

2. THE MOVEMENT STAGE/THE IMPLEMENTATION PHASE

When this point is reached, it is time to test new alternatives. Individuals have to face a relearning process at practical, intellectual and emotional levels. The Swedish gender equality process is still mainly at a late stage of this second stage. Different groups commonly find themselves at different stages of a change. There are "believers" and "doubters". Most women of all ages are still more ahead of men together with middle class younger men. One of the major sources of conflict in marriage and also at many work places has been the far more rapid transformation of the role of women compared with that of men. Women have a lot to gain as they used to be ignored and their resources and wishes disregarded. Many men thought – rightly or wrongly – that they could lose their privileges. Because of women's traditional lower status it is also more difficult for men to move into the women's sphere than for women to enter the "male world". It is still very difficult to recruit men to day care centers, as teachers for the younger children, etc., because of both lower status and salaries.

Some groups of men, especially older ones, have kept to their traditional roles and are still in stage number 1. This is probably also valid for some frustrated men who beat their wives. They have not been able to adapt to the modern society, to stronger women and the change of the traditional male dominant role.

The movement stage is always complicated in all types of changes. It is not easy to change either individual attitudes and behaviours or well established society structures, even though most people agree on gen-

der equality in theory. Some sociologists have stated that it might take at least three generations before we reach phase number 3.

3. THE STABILIZATION/CONSOLIDATION PHASE

A change must go through all three phases to become a real change. This means that the change has been more or less internalized among men and women. This is the stage when it becomes self-evident that women and men have the same value and options and no gender is discriminated in any life spheres. Swedish education is equally available for both young men and young women. There are no legal barriers but many women have their own inside barriers and still prefer shorter education and both sexes still choose to a great extent gender-stereotyped education/work tasks. Almost the same number of men and women earn their own money but women about 20% less than men. Sometimes also for the same job!

Almost all men are nowadays present at childbirth and take a far bigger part of raising their children. As regards to the house work many men are still in stage number two but they make progress, especially the younger ones.

Compared to a lot of other parts of the world, Scandinavia is excellent at gender equality in the fields of sexual and reproductive health and rights, but gender violence is regrettably still there. In 1998 a special commission on Violence Against Women has proposed some new and strengthened laws in that area.

GOVERNMENTAL SUPPORT SYSTEMS/ GENDER EQUALITY PROCESS

During the movement stage, forces are constantly in play that strive for renewal and at the same time counterforces attempt to maintain the status quo in stage 1.

If the balance of these forces is to be upset to allow old patterns to break up, the factors that favour progress must be strengthened and/or the conservative forces weakened.

It is therefore important to develop support systems at different levels, which both push gender equality forwards and reduce those tensions and conflicts which arise during changes: new laws; a special responsible Minister for gender equality; Equal Opportunities Ombudsman (Jämo) who inspects and controls how gender equality is followed in society and working life; obligation for employers to actively promote work on gender issues; obligatory gender equality plans, which must be renewed every second year; special gender equality committees at work places. The same salary for the same work is one gender motto nowadays. Gender research from both female and male perspectives and gender statistics exist in most areas. Gender education is going on in all social systems and especially for specific professions as teachers, managers/chiefs in working life, etc.

Psychosocial support systems such as family counselling, parental groups, crisis center for men in divorce and violent men, etc. Well, it is a lot of talk globally about *mainstreaming of gender equality*, which simply means that gender perspectives must be considered in every issue of importance at every level of society, especially in the analysis and formulation of policies and projects (SIDA 1997).

MEN'S OWN EXPERIENCES OF GENDER EQUALITY BENEFITS/GAINS

From my own study (Lenneér Axelson 1989/1996) of 87 men, 25-40 years old, the following results came out concerning gender equality. First it is important to note that only 10% of these men could not find any benefits/gains at all. The men ranked as number one the following as the most important gains:

INCREASED FATHER INVOLVEMENT: 36%

Of all aspects in the equality process, what men most appreciate is their more engaged fatherhood together with a much closer relationship to their children.

These men found the following aspects most important:

- increased awareness for children's world
- more time for the children
- deeper contact with the children
- more fun to be a father
- shared parental responsibilities for children
- stronger love between father and children
- men have learned to talk with their children
- men are maturing emotionally through deeper contacts with children
- more legitimate for men to take care of the children.

BETTER INTERPLAY BETWEEN MEN AND WOMEN: 26 %

In these men's opinion, the increased equality has facilitated more open, more natural and friendlier relations with women – both at home and at work. Women's work outside the home had also relieved men of some of their burden as breadwinners.

Sexuality has also become more enriching. Women express a stronger sexual lust when gender equality has improved.

LESS BURDEN SOME AND MORE RELAXED MANLINESS: 24 %

These men said that the greatest benefit is that they dare to show and express an extended register of feelings. The norms of the traditional man's role with its themes of self-control and emotional repression have begun to loosen up somewhat.

GENDER EQUALITY CONFLICTS FROM MEN'S PERSPECTIVE

As mentioned before, it is always difficult to immediately reach only the benefits, when there is a change going on. Specific problems and conflicts also arise.

NEGATIVE EFFECTS ON FAMILY LIFE: 8%

This group thought that women spend too much time at work and for their own self-realization.

MORE ROLE CONFLICTS IN MARRIAGE: 34%

Gender equality has of course increased conflicts in marriage. In the past men were only under one kind of pressure – do do their job well. These men find it difficult to come from a traditional upbringing to enter a relationship with a woman who demands gender equality. They found it difficult to combine work and family life in a way that satisfies both – and their bosses. Equality had also in their opinions created uncertainty as to what demands a man and a woman can and should make on one another.

THE MAN'S ROLE IS NO LONGER WELL DEFINED: 26%

The men in this group expressed uncertainty as to what a man should be like nowadays. They find it difficult to find a synthesis between gender equality and retaining their “manliness”. Examples: “It is difficult to be a dishwasher but still be charming and seductive”. “We men have not found our role. We are to promote equality but still hold the door open for women”, etc.

When asked about disadvantages and limitations of the traditional male role, 1/3 of the men state that the greatest strain in being a man is *always to be brave and strong* and “*You always have to prove that you are good enough.*”

Other problems with being a man is *fear of and lack of practice in talking about feelings* which is something today's women demand since we are now living in the feeling- and communication-based family. One group of men also thought that it is problematic to be put into “the male pigeonhole”, meaning that women often considered them unemotional or emotionally “disabled”.

WOMEN ARE HARDER TO DEAL WITH: 24%

These men thought of women as tougher and expressing themselves more. Women want to make the decisions too often and this gender equality has a tendency to work in favour of women.

A large group of men felt that women would have to be patient. They want *time and knowledge* to be able to adapt to today's gender roles. One man said:

"We are a generation caught slightly in the middle. Our upbringing did not prepare us for the new roles. Time after time we find ourselves *ill-equipped* but being interpreted as showing *ill will*."

Other men complain that their wives find it difficult to share the privileges associated with maternity and being the woman at home. Women also need to change! They thought that as men finally began to be more active caretakers as fathers, women's own ideals of equality were really tried out. "Women say a lot of pretty words about gender equality but they still see the home as their domain and the children as theirs – not ours." This shows that women are also stuck into traditional roles, having difficulties to let their men into their traditional life spheres.

GENDER EQUALITY

AT DIFFERENT STAGES OF COUPLE RELATIONSHIPS

Connell (1995) underlines that dialectic relations construct gender identity. Gender is a relational category. Gender is social actions, a gender project. This also means that both men and women construct their gender in many different ways, and thus it is necessary to talk about masculinities, not just masculinity as there are a lot of differences among men as regards to social class, ethnicity, sexual orientation, etc. However Hearn (1996) calls in to question the diffuse concept of masculinity/ies. He prefers that research concentrates on "Men's practices" or "What men do or think or feel?" instead. Levinson (1978) already found that the content and mean-

ing of the male role/masculinities also change in relation to expectations and realities of the life cycle and many other factors. It is impossible to talk about men without relating them to women. Therefore I would like to integrate gender equality into different stages of a couple relationship and some critical points in these love relationships.

FALLING IN LOVE – OR THE ATTRACTION/CONFIRMATION PHASE

Cohabitation/marriage in Sweden are built on a free choice between the two partners. There are no family-arranged marriages. It is not necessary to marry for religious, moral or economic reasons. Cohabitation/marriage is based on love. In the initial stage of passion or falling in love, feelings are unequivocally strong between a couple. *Gender equality conflicts are mostly not a problem at all at this stage.* They adore and idealize each other. The close physical and psychological contact makes the couple feel the same, which results in a low level of conflict. Their decision making process is democratic and generous. People are also such good listeners when they are in love that the communication runs smoothly which strengthens both understanding and openness. At this stage men behave more like traditional women, expressing more emotions, tenderness, etc. The sexual feelings are strong – both partners want sex often and even at the same times at this stage! Thus, women behave at this stage more like traditional men. That is not always the case in a more longlasting marriage, where most men want sexuality more often than the woman.

EVERY DAY LOVE AND PARENTHOOD – THE INTEGRATION PHASE

I use the term every day love for longlasting relationships, when a couple lives together year after year, mostly also as parents. (Lennéer Axelson 1979/1997).

Love and conflicts are not in opposition to each other. It is the reality and this stage is somewhat more complicated because of more ambivalent feelings compared to the intensive passion stage. When the couple starts to develop several and stronger bonds between them, i. e. joint possessions and economy, children, relatives, the risk for disagreements and conflicts increases. In this stage there is a pendulum between conflicting emotions: love and aggressions, closeness and remoteness, freedom and dependence, stimulation and boredom.

Paying attention to, supporting and confirming each other are the necessary platform of a good marriage. Adjustments must constantly be made with regards to time and energy in work and parenthood. Lack of respect for each other easily leads to disappointments and a lower self-esteem. In many studies around the world women state that men in general are bad listeners. One reason might be that men have the opinion – consciously or uncounsciously – that *women have a lower status* and therefore need not to be listened to. The other reason is that *women are much better trained in relations*, showing empathy, caring, etc, which is women's classic domain. Still another reason is that women are not able to understand men's expressions of love. Many men prefer to express their feelings in practical every day actions instead of a lot of talk.

A couple's private life is not an isolated factor. The American researcher David Olsen (1989) has found that couples who have the happiest marriages are those where both enjoy their work outside the home. This leads to increased gender equality, self-confidence and an appetite for life which gives positive spin-off effects also in private life. One of the most important and unsolved issue is how to synchronize work life and family life. One common complaint from both Swedish men and women is fatigue, stress and lack of time which in turn easily leads to irritations and conflicts.

Family problems tend to erupt at transitions. One such critical point from a gender equality perspective develops, when the *couple become parents*. Then gender equality from stage one is at risk, if the man and the woman are not able to *negotiate* how to share the child care, work

inside and outside home and economy in a fair way. Loyality is an important part of a marriage project. Gender equality is one part of this loyalty. Instead of talking about gender equality you could talk about *fairness*, about *shared power*, well, simply about caring for each other (Lennéer Axelson 1999).

GOVERNMENTAL SUPPORT SYSTEMS TO FACILITATE PARENTHOOD/FATHERHOOD

It has already been underlined that the society's support systems of different forms are very important to facilitate the gender equality process. One such support strategy linked to parenthood and fatherhood is *parental education groups*. 6-7 group meetings during pregnancy and some sessions after the birth of the child focused on preparation for the delivery, the care for the baby, on different issues of parenthood including gender equality and sexuality, for example advice to men not to push for sexual intercourse too soon after delivery. This is a strategy to involve fathers at an early stage.

About 60% of the Swedish men becoming fathers participate in these groups nowadays. Research has also found that an early attachment between the baby and the father promotes the quality of their long term relationship. Children develop a stronger self-esteem and basic trust if they have a good contact with both the mother and the father. This parenthood arrangement is also very important from a long term gender equality perspective. Then both girls and boys would have better options to develop a more holistic and less stereotyped gender identity/roles.

Parental leave for fathers is another important gender reform. 10 days are paid for parental leave for husbands after the delivery. 85% men use these days. *1 month of the total parental leave – 360 days (75% of the salary) is obligatory for the fathers since 1995 in order to strengthen the couple equality and parenthood.* 27% men use another 1-3 months of the rest of the parental leave but still women use the majority of the total parental leave! Mothers still take the main responsibility for children, and employers attitudes towards men's parental leave vary in different companies. One positive example from work life is the

following: Ericson Company decided in 1999 to compensate for the money both men and women lose when they are at home with their children. It is of course a PR strategy but also in line with the Swedish debate just now to introduce a special *gender equality certificate in business companies* to attract women customers especially.

LOVE AND COMMUNICATION COLLAPSE AND BREAKDOWN – THE DESINTEGRATION/SEPARATION PHASE

It is not easy for all couples to keep their love and respect alive year after year. Some are not able to balance and stay at stage 2. Conflicts escalate, sympathy transforms into indifference or antipathy and a desintegration process might start. If this period does not last too long and the couple previously enjoyed a good relationship with each other for several years, there is a good chance of improving the relation and return to stage 2, provided that both are motivated to change. Some couples need professional help. If passion is experienced as “Heaven”, everyday love as “Earth”, then the third relationship stage can be likened to “Hell”. The couple relationship might develop into a cold war or a hot war. If the first stage - falling in love – was dominated by admiration of each other, stage number 2 by respect, the third stage is dominated in the worst case by lack of trust or even disgust or hate. The risk is very real here for physical beating.

COMMUNICATION AND NEGOTIATION COMPETENCE – IMPORTANT PARTS OF GENDER EQUALITY, CONFLICT MANAGEMENT AND SHARING OF POWER

It is of course impossible to avoid conflicts in a marriage. Repeated destructive conflicts might deteriorate the quality of a marriage. Constant disagreements and hard conflicts might result in both depressions and aggressions. Repeated disappointments as well as

distanced nonchalance hollow out the base for a meaningful togetherness. First until you reach a more balanced conflict level, the loving and caring feelings can get more room.

Family researchers have raised the question: "Do happy couples have the same conflicts as unhappy couples?" They have found that the conflicts are generally the same. The difference between the two groups is that the first ones solve their conflicts in a more democratic way with fewer disappointments as result. They also set about their conflicts at an early stage, before the problems have been too severe.

During a transition stage between traditional and modern gender roles, the conflict level is of course raised because gender roles nowadays are more flexible and the need for negotiations increases. Most Swedish middle-aged couples today have parents who lived in more or less traditional marriages. But there is a change among younger couples, whose parents were the first pioneering generation of gender equality in Sweden in the 60s and 70s. Our now adult children are much better prepared. These young men have learnt to cook and clean the house already during their childhood because their mothers worked more or less outside the home. They have also experienced conflicts between their parents and sometimes separations related to gender equality. They have also received some gender education already in school.

Communication is an essential part of decision making and sharing of power in relations, both in family life and working life. Constructive communication prevent conflicts, and communication is the main tool for dealing with differences, disagreements and conflicts.

Couple negotiations have become a very important part of modern relationships/marriages, when men and women cannot just lean on clear traditional role prescriptions in their togetherness. The modern *family democracy*, where women no longer are subordinated to men is a "young democracy". Gender patterns no longer decide for the tasks distribution between the couple. The woman and the man must discuss and reach agreements about who should do what and when.

The modern family life could be described as a *gender equal* and *negotiating family* (Lenneér Axelson & Thylefors 1997).

A negotiation is a process where *different interests should be mutually coordinated and adjusted*. Every family needs to negotiate common rules and norms in order to get the every day life to function smoothly. How to spend money, how to raise the children, how to share the domestic work, what to do in leisure time, etc.

What I hear around the world when I raise this negotiation issue is that there is too little communication between men and women. "They do not talk to each other. That is the big problem" is a repeated comment.

Especially women are dissatisfied with men's restricted ability to negotiate (Mufune 1999). Often a traditional man just orders or decides what he wants to do without consulting the woman. Women have to obey. The word NO is a very dangerous word for many women. Researchers who focused on couple negotiations (Gottman & Krokoff 1989, 1995) have found that a common male pattern is that they either are conflict-avoiding or belittling common problems in one way or another or they are too action-oriented, a traditional part of the male culture. They want to come to a solution too fast before the couple have arrived to a shared problem analysis.

Negotiation is a very important *mirror of dependency and power in a relationship*. Who dares to say what and when and who has the final word in the decision making process? Swedish women mostly have no difficulties giving their opinions and saying no to their husbands, including saying no to sexual intercourse if she has no sexual lust. I have never heard about a Swedish man who has forbidden his wife/girlfriend to use contraceptives. As the ideal is two children in Sweden there are no complicated discussions of the number of children. If the two persons disagree, the woman has the final word. The same is valid as regard to an abortion decision.

The *negotiation dialogue* is a more conscious, structured and goal directed problem solution compared with an intensive quarrel or unstructured discussion. A constructive negotiation communication

is a cooperative dialogue where the man and the woman look at each other as *partners instead of opponents*. The goal is to find a mutual and acceptable solution, where nobody suffers too big losses or disappointments or none of them dominates the other constantly. In a constructive negotiation the couple listen to each other's opinions and feelings but without attacking each other. Individuals with a good enough self-confidence are able to be assertive but without splashing aggressive feelings around them. Aggressions only tend to feed counter-aggression, which easily leads to conflict escalation. Men are more often raised to dominate and compete in interactions both with women and other men to keep the power. To be assertive means that you communicate in such a way that you defend your own needs, rights or opinions but without treading other people's justified needs and rights. It is about training *democratic communication*. *Democracy starts at home.*

One of the biggest traps in negotiations is *defense reactions*: power struggles and attack-accusation patterns, control and domination over the other part, etc., which very easily result in aggressions. In relationships, when men have used violence against their wives, constructive negotiation very rarely develops. These men in particular lack communication – and negotiation competence – or do not want to use it?

DIVORCE AND LIFE AFTER DIVORCE

Gender equality is also linked to divorces, especially during a transition period between traditional and modern gender roles. In Scandinavia more and more women abandon those men who are too dominant or do not take their responsibilities in marriage. Women's increased education, their strengthened self-esteem and the fact that their voices are heard both in society and in the bedroom are breaking up the patriarchal control underneath and inside.

Different studies show that more men than women benefit from marriage. Many women develop a much better health and generally

adjust better than do men after divorce. Women get an increased ability to control and govern their life.

A large group of divorced men have been found to exhibit impaired health, physical as well as mental. More men also experience an impaired financial situation. 84% of the women reported improved self-confidence compared to 37% of the men (Wadsby 1994, Lennéer Axelson 1996). Most divorced couples have joint custody of the children but the children live most of the time with their mothers.

Men's gender relations include of course also their relations to the same sex. *Male bonding* is important in working life. This also excludes women empowerment in this sector. However, in private life women have a wider and closer social network compared with men in most parts of the world (Rubin 1985, Cohen 1992). In my study just 1/3 of 87 men had personal friends, often both men and women. 1/3 had action friends, men who they socialized, practised sports with, etc. 1/3 of them had no friends at all (Lennéer Axelson 1996). My opinion built on experiences of about one thousand of male clients in crisis therapy and psychotherapy during thirty years is that a man's life is mostly excellent *if he has good job and a good woman*. But if he loses one of these or especially both, he is very vulnerable. Despite all statements of men's power and control, men are in the end much more dependent on women than they show – or know – for their private lives and also to be able to function in hard work in public life. Men's power is often connected to *position power and roles* more than to *personal power*.

VIOLENCE AGAINST WOMEN – A MALE ISSUE

Gender violence is much more extensive globally than the total violence produced by wars. We have nowadays in Europe a lot of women's shelters, mostly run by women volunteers. But there is also a great need to influence and promote changes in attitudes and behaviours of violent men. Many of them are not reported to the

police and many men repeat the violence in their next woman relationship, if the actual marriage end in a divorce. Very traditional men and men with a weak self-confidence get more easily scared of women's empowerment and regress to aggressive anti-feminism and archaic male patterns. Therefore there is a strong need to complement women shelters with treatment services for violent men. The mere existence of special crisis center for violent men makes this big problem visible in society and signals that violent behaviour is not a "normal" part of masculinity. As well as sex education is an important part of general school education, aggression education to prevent violence is necessary. The main message is that *a strong man does not use physical violence*, even if he experiences that he has been verbally provoked by his girlfriend/wife.

(See separate article : Violence against women – a male issue, IPPF 1997).

WHAT KIND OF MAN ?

We really need a *world wide responsible male movement* in order to get a better working life, a better balance between working life and family life, less unhappy families as well as constructive role models for children, not least for boys. Perhaps this is one of our greatest challenge for this millenium. The traditional male role also costs the society a lot of suffering and money: awful wars, criminal men in and outside prisons, drug users, violent men hurting women, men who break contacts with children after divorce, etc.

It is not men as private persons we should accuse, it is some traits in the traditional, hegemonic *male culture*, which need to be changed. It is not an easy social process and it will take time.

Finally some comments on the issue for this IUED conference *What kind of man ?*

My personal answer stems from the Children's Convention/United Nations. Which traits and behaviors in the male role benefit children's wellbeing and which threaten children's development?

Firstly it is important that *a child is welcome and hopefully more or less planned*. Therefore a man's involvement and responsibility is important as regards to *contraception*, but also so that he survives and is *not infected with HIV/AIDS*, and he does not put his wife and children's lives in danger. *Caring and nurturing fatherhood* from delivery to the daily care for children year after year is of course another essential part. Committed fatherhood also means gender equality in couple relationships. Indeed too many children long for their distant fathers, both in families and after divorce.

I am sure that increased father involvement also makes men's extramarital affairs decrease.

Improvement of men's communication, negotiations, shared power, democracy and conflict management in couple relationships is another critical point. Men's violence against women have tremendous negative effects, not only on women but also on their children. It is a real trauma to see a violent father and the suffering and crying of a mother. Especially for boys who are at risk of identifying with their violent fathers and will often repeat their destructive behaviors as adults. The same is relevant to uncontrolled use of alcohol and other drugs.

Let us really remember that there are many good men all over the world, who support gender equality and peace instead of violence. It is therefore tremendously important that not just women but also all mature and wise men themselves – including male politicians – raise their voices concerning dissociation from other men's destructive actions and take an active part in the gender equality process in all its aspects.

REFERENCES

- COHEN, T. F. (1992) "Men's Families, Men's Friends". In : Nardi, P. (Ed.) *Men's Friendships*. London: SAGE.
- CONELL, R. W. (1995) *Masculinities*. London: Polity press.
- GOTTMAN, J. & KROKOFF L. (1989,1995) *Marital Interaction and satisfaction*.
- HEARN, J. (1996) "Is masculinity dead? A critique of the concept of masculinity/masculinities", In: Mac an Ghaill, M. (Ed.) *Understanding Masculinities*. Philadelphia: Open University Press.
- OLSEN, D. (1983) *Families. What makes them work?* California: SAGE.
- WADSBY, M. (1994) *Children and their divorced parents*. Linköping University Sweden.
- LENNÉER AXELSON, B. (1979, 1997) *Kärlek* (Love) Stockholm: Wahlström & Wistrand.
- LENNÉER AXELSON, B. (1989, 1996) *Männens Röster – i kris och förändring* (Men´s voices – in crisis and changes) Stockholm: Natur och Kultur.
- LENNÉER AXELSON, B. & THYLEFORS, I. (1997) *Om konflikter – hemma och på arbetet* (About conflicts – at home and at work) Stockholm: Natur och Kultur.
- LENNÉER AXELSON, B. (1997) *Violence against women – a male issue*. CHOICES. Vol 26, nr 2 IPPF/Europe.
- LENNÉER AXELSON, B. "Gender equality means caring". In: *Men's Voices, Men's Choices*. Swedish Ministry of Foreign Affairs. 1999.
- LEVIN, K. (1951) *Field Theory in Social Science*. New York: Harper & Row.
- LEVINSON, D. (1978) *The seasons of a Man's Life*. New York: Alfred A Knopf.
- MUFUNE, P. (1999) *How Men's Health can benefit from Women's Empowerment in the age of HIV/AIDS*. University of Namibia. Unpublished report.

RUBIN, L. (1985) *Just friends*. L Sane Agency.

Sida, Sweden, *Handbook for Mainstreaming. A gender Perspective in the Health Sector*. 1997.

Swedish Ministry for Foreign Affairs, 1998. *Gender Equality between Women and Men in Development Co-operation. A Manual*.

The Beijing Declaration and Platform for Action (Fourth World Conference on Women 1995).

TAAFÉ FANGA

UN FILM DU RÉALISTEUR MALIEN ADAMA DRABO
PRÉSENTÉ LORS DU COLLOQUE

Se substituant le temps d'une soirée à la déesse télévision, un griot replonge ses auditeurs dans le passé du peuple dogon, vers la falaise sacrée de Bandiagara. Symbole du pouvoir, le grand masque Albarga, derrière lequel se cachent les esprits de la falaise, tombe aux mains des femmes ; celles-ci ont tôt fait d'échanger les rôles ; les hommes portent le pagne, font la cuisine et s'occupent des enfants ; tandis que leurs compagnes en pantalon passent le temps en conversant et en buvant sur la place du village, ils éprouvent bien des difficultés à s'acquitter des devoirs domestiques...

Ancien instituteur, né en 1948 à Bamako, Adama Drabo persiste et signe : après *Ta dona* (*Au Feu*, 1991), qui égratignait le pouvoir en place, le cinéaste malien réalise une comédie souvent irrésistible en prenant fait et cause pour les femmes... Ce plaidoyer à la Molière a remporté un succès phénoménal au Mali et... à Fribourg!

Taafé Fanga (Pouvoir de pagne), 1997, Mali, couleur, 1h40; scénario et réalisation; Adama Drabo; image: Lionel Cousin; montage: Rose-Evans-Decraene; musique: Harouna Barry; production: Taare Film (Bamako); avec F. Bérété, R. Drabo, J.S. Koïta, etc.

Claude Meillassoux

DE L'INCAPACITÉ DES HOMMES À ACCOUCHER, ET CE QU'IL EN ADVIENT¹

*COMMENT LES HOMMES S'EMPARENT
DES FONCTIONS REPRODUCTIVES DES FEMMES*

La recherche ethnologique et l'histoire montrent que la fonction reproductive des femmes n'a jamais cessé d'être socialement dominée par les hommes.

L'objet de cette communication est de montrer que la domination masculine s'appuie non sur une supériorité naturelle du genre masculin, bien au contraire, mais sur l'exploitation par ceux-ci d'avantages circonstanciels historiquement réversibles, afin de s'accaparer la progéniture des femmes ou de se substituer à elles dans les fonctions de reproduction sociale.

Dans le genre humain, les mâles en tant qu'agents de reproduction sont surnuméraires. Dans une société animale domestiquée, (celle du bétail, par exemple), seulement une fraction des mâles est conservée

¹ Ce texte a été partiellement présenté au colloque de l'IUED et a fait l'objet d'un exposé à la table ronde du 15 mars 2000 : *La fécondité des femmes: un enjeu géopolitique*. Association femmes et développement-afed, 4 avenue du stade de Couvertin, F-92100 Boulogne-Billancourt; tél.: 01.46.21.97.06; e-mail: jeanne.bisilliat@wanadoo.fr

et entretenue. La reproduction pourrait être assurée de même dans la société humaine par une proportion d'individus mâles bien inférieure à la population féminine. La contribution masculine à la procréation pourrait même être totalement annulée dans un proche futur par des méthodes de stimulation artificielle de la fécondation féminine.

Cette décimation doit-elle d'être épargnée aux hommes en raison de leurs efforts permanents, soit pour s'accaparer la progéniture des femmes, soit pour s'assurer en dernière instance, du contrôle de la reproduction de l'espèce? (voir: *Le mâle en gésine*²)

Le comportement agressif et péjoratif des hommes à l'égard des femmes reflète-t-il la crainte inconsciente d'une telle issue? La crainte inexprimée et imaginaire d'être repoussé dans une incapacité naturelle, et la vague inquiétude d'être guetté par une infériorité fondamentale?

LA FEMME FORTE

Cette crainte refoulée expliquerait-elle l'acharnement avec lequel le mâle cherche à maintenir la domination de son genre sur les femmes, comme si tout relâchement risquait de le mener à sa perte? N'attise-t-elle pas la hargne et le sarcasme masculins à l'égard des femmes continuellement renvoyées à une position «naturellement» subordonnée, confortée par des préjugés identiques à ceux que charrirent les pires racismes?

A l'inverse, une revanche sexiste des femmes peut-elle se développer dans la perspective ci-dessus de décimation et de domestication des mâles?

Certes! Même les ultraféministes les plus agressives n'envisagent pas l'extermination de 90% des mâles, sinon de leur totalité. Une proportion inconnue de femmes est susceptible de s'opposer dans nos

² *1979e, «Le mâle en gésine, ou de l'historicité des mythes», Cah. d'Etudes africaines (Paris) 19, 1-4: 353-380.

civilisations à un tel déséquilibre des genres par simple humanité, par goût des rapports hétérosexuels (auxquels l'homosexualité féminine représente cependant un substitut) ou par désir possessif d'un mâle.

La première conquête des «droits de l'homme (*viris*)» c'est de s'être fait reconnaître comme un *genre utile* et non comme un *sexe surnumerai* réduit au sort des étalons.

Mais, plus que leur droit à la survie, les hommes se sont donné une place dominante dans la société humaine qui ne repose pourtant pas, *a priori*, sur leur supériorité naturelle, au contraire.

Je ne crois pas que l'opposition nature/culture rende compte des préoccupations des populations étudiées, surtout en ce qui concerne les rapports hommes/femmes. Ce sont des notions modernes (la notion de culture date du XVI^e siècle) et non universelles, que l'on ne peut introduire qu'avec précaution. Elles dissimulent plus probablement (et gomment aussi sans doute) d'autres perceptions inhérentes aux civilisations étudiées qui disparaissent sous ces intrusions conceptuelles quelque peu arrogantes mais en définitive assez sommaires.

Le naturalisme me paraît étranger aux sociétés domestiques, pourtant réputées «proches de la nature» mais qui cherchent au contraire à s'en distinguer radicalement. Le renvoi de la femme à sa biologie, comme le constate N.C. Mathieu (1991 ch. III) est davantage dans le discours des ethnologues que dans celui de ces peuples. Il contredit, tout en la dissimulant sous un naturalisme factice, la tendance de fond, beaucoup plus potente, d'appropriation «politique» de la progéniture des femmes par les hommes.

La notion romaine, naturaliste et légale, de consanguinité a été inventée au seul profit des hommes pour déposséder juridiquement les femmes de leur progéniture en inventant un lien proto-naturel, qui serait le seul actif (et légal), entre le mâle et l'enfant. On constate ici comment l'usage naturaliste (et proto-scientifique) de ce terme légal contribue à l'ambiguïté qui règne en anthropologie.



L'oppression des femmes, lorsqu'elle s'exerce, passe toujours par un renvoi à leur biologie.

Dans les sociétés d'adhésion³, comme celle des chasseurs-cueilleurs, le sexe n'intervient pas partout de façon décisive dans la condition des femmes.

(Ex; Les Mbuti, les Kiowa, les Inuit)

Chez les Inuit, il y avait souvent des inversions de genre par lesquelles une jeune fille, était éduquée comme un homme, habillée en homme, pratiquait toutes les activités masculines et revenait éventuellement à une condition féminine. Les hommes Inuit ne sont pas considérés comme «le sexe fort»: être fort est une qualité personnelle et non attachée à un genre. La parturition est une faiblesse mais atténuée. L'allaitement, les soins, le portage des enfants peuvent être partagés avec d'autres femmes et certaines tâches avec des hommes. (Long préjugé des hommes occidentaux contre le portage des enfants, préjugé qui n'existe pas dans les sociétés domestiques).

LA MUSCULATURE

En tout état de cause, la force physique n'est pas un critère discriminatoire entre les sexes, puisqu'il y a toujours une certaine proportion de femmes physiquement supérieures à une certaine proportion d'hommes physiquement inférieurs. De plus, cette supériorité varie avec l'âge respectif des individus en cause.

Pourtant, la force physique, la musculature sont encore considérées comme une qualité prioritairement masculine.

Malgré les campagnes féministes, on constate que les vedettes cinématographiques des films populaires sont aujourd'hui surtout masculines avec une emphase sur ce qui est encore considéré comme

³ Sociétés dans lesquelles les groupes se forment plus par la volonté des parties que par des contraintes.

spécifiquement viril, à savoir la musculature. Pour faire bonne mesure, la force physique de ces héros s'assortit d'engins meurtriers de grosse dimension qui renforcent l'image de virilité de l'homme et qui seraient de maniement difficile pour une personne normalement musclée et qu'on ne présente guère entre des mains de femmes.

Et pourtant, dans les faits, la suprématie musculaire de l'homme est menacée. Des femmes pratiquent le culturisme et parviennent à se recouvrir de muscles de façon très honorable. Sur le plan sportif, les performances entre hommes et femmes tendent à se rejoindre et l'on envisage déjà des épreuves mixtes dans certaines disciplines.

On avance, comme argument à l'infériorité de la femme, cette pré-tendue faiblesse physique.

Mais la faiblesse physique du sexe féminin n'est probablement pas tant un phénomène naturel qu'historique. Si nos hypothèses sont justes⁴ et si les femmes pubères ont été dans les phases antérieures de l'histoire humaine l'enjeu des guerres de rapt, elles ne pouvaient être exposées au combat au côté des hommes sans risque de se voir capturées par l'ennemi. Par le fait même de son but, c'est-à-dire le rapt des femmes, la guerre est une activité exclusivement masculine. Les femmes sont donc écartées des activités guerrières, non en raison d'une incapacité congénitale à se battre, mais du fait qu'étant convoitées, elles ne peuvent être exposées. C'est leur exclusion des activités belliqueuses qui contribue à rendre les femmes inaptes à la guerre, et non l'inverse. Qu'elles soient capturées ou en danger de l'être, les femmes pubères se retrouvent toutes dans la situation de «femmes gardées». Il est impératif qu'elles demeurent sous la surveillance protectrice des hommes et donc qu'elles ne s'exposent pas en s'éloignant du village. Souvent, elles sont entravées de lourds ou encombrants ornements qui les empêchent de courir. Elles sont cernées d'êtres monstrueux qui peuplent la brousse et qui ne manqueraient pas de leur faire un mauvais sort si elles y pénétraient. Elles sont incitées aux peurs irrationnelles. Sous l'effet de rites terroristes et de craintes sans cesse réactivées, elles deviennent pusillanimes et

⁴ Meillassoux, 1975, I, 1, iv: «Mujeres cuidadas, mujeres robadas».

dépendantes de la protection masculine. Leur musculature ne se développe plus de la même manière que celle des hommes pratiquant le combat et la course, mais en conformité aux travaux qu'on leur confie : portage et pillage.

Les racismes se fondent sur la croyance que des différences simplement morphologiques suffiraient pour fonder une hiérarchie entre les êtres humains.

Or, si la force était le critère de la supériorité, il y aurait deux catégories «naturelles» : celle des individus forts et celle des faibles indépendamment du sexe. Or, la thèse machiste laisse croire que le partage de la force physique coïnciderait avec la différence de genre et qu'hommes et femmes sont d'*espèces* différentes, l'une étant supérieure à l'autre.

Cette hiérarchie imaginaire est sans preuve.

Elle est également sans fondement car, malgré cette distinction physique, ce raisonnement se heurte au fait que l'unité d'une espèce se caractérise par sa capacité à avoir des rapports sexuels féconds. Quoi de plus fécond et de plus nécessaire à l'espèce humaine que le rapprochement de deux sexes différents ? La distinction et la complémentarité des sexes montrent que des différences physiologiques ou morphologiques ne caractérisent pas des espèces (ou ce que certains tiennent pour des «races»).

Or, sur le terrain physiologique, la capacité des femmes à engendrer, qu'elles ne partagent pas avec les individus du sexe masculin, est une fonction supplémentaire et essentielle qui s'avérerait donc plus une supériorité qu'un défaut. Les femmes peuvent en effet faire tout ce que font les hommes, plus des enfants. S'il y a «défaut» en l'occurrence, il est indiscutablement du côté masculin.

Et c'est «à défaut», en effet, de pouvoir engendrer que les hommes ont dû s'affirmer sur un autre terrain pour échapper au sort de simple étalon reproducteur qui semble être celui que leur destinait la nature.

Certains prétendent que la différence physiologique entre hommes et femmes demeure néanmoins à la base d'une différence «naturelle» qui expliquerait comment se serait bâtie la supériorité masculine.

Selon cette thèse, les femmes des sociétés primitives – entravées par la maternité et le sevrage tardif des enfants – ne pouvant, de par leur nature, subvenir à leurs besoins et à celui de leur progéniture, dépendraient nécessairement de personnes libres de ces fonctions, c'est-à-dire des hommes adultes.

En fait, ce que décrit implicitement cette fable, ce n'est pas une situation historique confrontant des «femmes» et des «hommes», c'est celle qui se rencontre au sein du ménage bourgeois monogame. Elle repose implicitement sur la confusion de la notion bourgeoise d'*épouse*, statutairement définie comme inférieure au mari, avec celle de *femme*, être social historique et libre en essence de toute subordination. L'infériorité naturelle prétendument démontrée de *la femme* n'est que l'infériorité statutaire de *l'épouse* bourgeoise envers le *mari*, installé dans la supériorité institutionnelle du mariage monogame (assorti d'une tolérance à l'adultère de l'homme).⁵ Ce raisonnement n'est qu'une pétition de principe qui traduit les préjugés conservateurs prévalant au XIX^e siècle sur la «sacralité naturelle» du mariage monogame (Westermark). Il ne rend pas compte de ce qui est le plus probable, à savoir qu'hommes et femmes vivaient dans de petites collectivités où la collaboration aux activités économiques intéressait l'ensemble des membres, mais où le couple, s'il en était, n'obéissait probablement pas à nos règles. On peut supposer diverses formes de collaboration productive *exclusivement féminine* qui n'impliquaient pas nécessairement d'intervention masculine. Toutes les femmes n'étant

⁵ Vision de l'anthropologue sur le mariage primitif: «L'homme peut-être revient d'une journée de chasse, transi, bredouille, avec des vêtements souillés et déchirés pour retrouver la chaleur d'un feu qu'il n'aurait pu entretenir lui-même, pour manger une nourriture collectée et préparée par la femme au lieu de rester affamé et pour recevoir des vêtements propres pour le lendemain, préparés, ravaudés ou lavés de ses mains.» (Murdock, 1949, *Social structure*. New York, Free Press.: 8).

pas également astreintes à tout moment ni occupées toutes simultanément et à plein temps par les charges maternelles, elles pouvaient partager entre elles le temps et le produit de leurs activités.

Dans les sociétés d'adhésion contemporaines, par exemple, les activités féminines de collecte ou de petite chasse fournissent une part majeure, sinon totale dans certaines circonstances, de la subsistance du groupe, hommes y compris. Il semble avéré que dans ces sociétés, les femmes peuvent, en s'associant entre elles, et sans la contribution économique des hommes, (mais dans de moins bonnes conditions peut-être) subvenir à leurs besoins et assurer la reproduction de l'espèce.

L'avantage réel que possèdent les hommes, écartés des tâches de la reproduction génésique et de l'allaitement, est donc circonstanciel et non «naturel». Ce n'est ni une intelligence, ni une force physique plus grandes (voir infra) qui les placent en position avantageuse, c'est le temps libre dont ils disposent par rapport aux tâches essentielles et astreignantes de la reproduction. Ils consacreront sans doute ce temps d'abord à leur propre approvisionnement en nourriture. S'ils sont plusieurs hommes dans la bande, leur association et l'organisation de longues traques que rend possible leur disponibilité, en accroîtra le rendement. Les résultats des activités de chasse peuvent dépasser les besoins des seuls chasseurs et les inciter à partager avec des femmes disposant de moins de temps et de moins de mobilité pour produire leur nourriture, mais disponibles pour l'amour et la préparation du gibier.

Rien *a priori* n'indique que cette association doive être à l'avantage d'un sexe ou de l'autre. Le rapport inégal des sexes procède éventuellement, en l'occurrence, non d'une supériorité naturelle de l'homme mais de l'exploitation de l'embaras relatif et temporaire des femmes, c'est-à-dire de circonstances. La dominance masculine n'est pas de ce fait, définitive, mais susceptible de changement.

S'il s'avérait que les mâles étaient inactifs ou seulement capables de se nourrir eux-mêmes, la domination masculine n'aurait pas de fondement matériel pour s'exercer.

A ce stade, la contribution des hommes à la nourriture des femmes et des enfants pourrait être interprétée plus comme un fait de solidarité que de domination. Dans les sociétés de chasse, ce ne sont que les meilleurs chasseurs, et non les hommes en général, qui s'attirent la préférence de femmes sur lesquelles ils peuvent exercer éventuellement une domination personnelle.

En fait les circonstances sont parfois surprenantes : chez les Inuit, le travail des femmes est plus productif que celui des hommes : elles sont surnuméraires, ce qui explique aussi l'infanticide des filles dans une population exangue⁶.

Dans les communautés d'effectifs trop faibles pour jouir d'une démographie équilibrée, la reproduction sociale est donc assumée par les guerriers qui fournissent la collectivité en femmes et en enfants «raptés», à la demande. Ces enlèvements suscitent des représailles qui rendent la guerre permanente et le rôle du guerrier dominant. Lorsqu'une hiérarchie guerrière se constitue autour de la belligéranç, elle débouche sur le potentat. Les femmes deviennent des trophées, les rois vainqueurs s'en accaparent et les confinent dans des gynécées à l'abri de leurs rivaux. La sélection de favorites, jeunes, grasses et oisives, rehaussant par leur langueur la force mâle de leur maître, contribuèrent à façonner des canons de beauté qui ont évolué dans les classes supérieures, jusqu'à la femme-objet considérée comme l'expression de la féminité par excellence. On prête aux femmes des hautes classes des vertus de douceur, de grâce, de compassion, de soumission et des talents d'agrément qui, en s'assortissant à leur faiblesse physique, témoignent du parachèvement de la conquête masculine.

Les effets sociaux des guerres de rapt sont un héritage lointain qui n'aura cessé de peser sur le sort des femmes, probablement davantage que son anatomie.

⁶ Voir Meillassoux, C., 1993f «Comment se sont perpétués les Inuit?» in *Population, reproduction, sociétés: perspectives et enjeux de la démographie sociale.* (Mélanges en l'honneur de Joël Grégory), Montréal, Presse de l'Université de Montréal, p. 19-47.

Les hommes par contre sont «dispensables»⁷ : on peut les exposer à se faire tuer sans compromettre la reproduction.

Jusqu'à ces dernières années, l'idée persistait encore dans nos sociétés modernes qu'en cas de guerre, les femmes – et les enfants – étaient à protéger et non à exposer. On n'envisageait pas que les femmes appartiennent à l'armée. Mais il a toujours paru normal par contre que l'on puisse se passer des hommes.

Si le fait d'exposer les femmes à la guerre au même titre que les hommes fait aujourd'hui éclater le mythe de la femme en besoin de protection masculine, il retire aussi tout contenu humain à l'organisation militaire. Le recrutement des femmes dans les armées des pays démocratiques et celui des enfants dans les bandes mercenaires révèlent que dans la société contemporaine, la guerre n'a plus guère d'objet que de protéger des intérêts matériels.



Dans la société domestique, les tâches communes de la production (défrichage, abattage des arbres), sont du ressort des hommes. Les femmes, même en groupe, se livrent plutôt à des tâches individuelles. Elles passent pourtant souvent plus de temps à la production agricole commune que les hommes.

Chaque épouse, ou les premières d'entre elles dans chaque ménage, gère aussi une sphère économique conjugale annexe alimentée par des travaux agricoles propres : glanage, maraîchage, activités artisanales (indigo, poterie, filage...) dont les ressources sont utilisées par l'épouse au profit de ses enfants ou pour ses activités sociales (constitution de douaires ou de trousseaux, cadeaux de baptême, etc.).

Mais c'est à travers la gestion du grenier collectif, qui revient au doyen masculin, censé représenter l'ancestralité du groupe, que la nourriture produite collectivement par toutes les cellules conjugales de la communauté est répartie entre tous ses membres et tous les enfants de tous.

⁷ Dispensable: contraire de «indispensable»; dont on peut se dispenser.

Grâce au processus de redistribution ci-dessus, le doyen parvient à rassembler sous son autorité toute la progéniture de toutes les épouses de ses cadets.

Par le système adelphique⁸, les enfants de plusieurs femmes peuvent être ceux d'un seul homme.

La génitalité masculine du doyen ne s'arrête pas là. En vertu de l'aînesse encore, c'est lui désormais, et non plus les jeunes guerriers, qui régente la politique matrimoniale de la communauté⁹. Lorsque trop d'hommes sont sacrifiés dans les guerres de rapt, un accord entre les familles finit par l'emporter: l'équilibre des sexes se réalise par l'échange différé des épouses, entre deux ou plusieurs familles composant un ensemble matrimonial. Ce sont les doyens masculins qui négocient entre eux ce mode régulateur de dévolution des épouses qui assure la reproduction ordonnée de la communauté. A leur tour, ils agissent comme les agents sociaux de la reproduction par ce moyen, cette fois, pacifique.

A partir de l'apparition de l'esclavage et de l'aristocratie, c'est en terme de classes sociales qu'il faut comprendre les rapports qui régentent la reproduction humaine. Les règles et les pratiques qui prévalent au sein de chaque classe et entre elles ne sont pas les mêmes.

La guerre et la capture, mais à l'échelle esclavagiste, placent à nouveau les guerriers dans la position de reproducteurs. Ce sont eux qui dépossèdent d'autres populations de leurs femmes pubères et de leurs enfants. Dans les sociétés esclavagistes, les esclaves sont remplacés par d'autres individus également capturés. Seule une minorité d'entre eux, les vénacles, sont admis à se reproduire génétiquement, mais au profit des maîtres.

⁸ Transmission masculine latérale, par voie fraternelle, commune dans les sociétés domestiques.

⁹ Dans certaines sociétés matrilinéaires (Makwa par exemple) c'est en vertu de son rôle devenu symbolique de guerrier que le doyen mâle régente la communauté.

Sans les bandits capteurs, la société esclavagiste ne se perpétue pas, ni les esclaves qui disparaissent démographiquement, ni les maîtres qui meurent de faim. Les maîtres y sont seuls à pouvoir établir une femme dans des fonctions de génitrice, soit en la fécondant eux-mêmes, soit parfois en faisant leur concubine, soit en l'accouplant à l'un de leurs esclaves (manumis?).

Envers la femme esclave, la situation est simple, c'est le maître qui est propriétaire de la progéniture de celle-ci, s'il en est. Ni la génitrice ni le géniteur esclaves n'ont de droit sur celle-ci.

Mais en grande majorité, même lorsqu'elles sont largement plus nombreuses que les hommes esclaves, les femmes esclaves sont écartées de la fonction reproductive. Par la capture et l'achat, c'est l'argent du maître, et non le ventre des femmes, qui façonne la population esclave selon des normes démographiques aberrantes qui reflètent la «rationalité» de l'esclavagisme : soit un sex-ratio tantôt très largement féminin (*dans les pays orientaux*) ou en majorité masculin (*aux Amériques*) ; une pyramide d'âge confinée aux actifs ; un taux de reproduction subordonné au pouvoir d'achat du propriétaire esclavagiste. (La pyramide d'âge des esclaves à Venise ne présentait que des femmes jeunes).

Avec l'avènement de la société aristocratique et du servage, faute de pouvoir recourir à la capture, la classe dominante est contrainte de laisser se reproduire ses serfs sur ses domaines. Ce procédé de reproduction s'accompagne encore d'une préemption du seigneur sur la primogéniture des femmes serfs, qui s'exerce, symboliquement ou non, par le droit de cuissage. Le premier-né de chaque ménage serf revient de droit au seigneur. De fait, les serfs ne disposent d'aucun bien sur le domaine, pas même de leur progéniture.

Au sein de la classe aristocratique, l'Eglise vient appuyer les préentions masculines. C'est sous ce régime que les capacités reproductrices de la femme sont les plus soumises au contrôle masculin. La fameuse ceinture de chasteté, pensée, conçue et façonnée dans un esprit machiste absolu et qui, même employée modérément selon certains, est le symbole cruel, dégradant, sordide et scatologique de

la condition de ces «dames», entravées et réduites dans les alcôves à l'état d'animaux domestiques.

La ceinture de chasteté morale imposée par l'Eglise, complice du seigneur, n'est pas moins avilissante. Sous prétexte de sauvegarder la pureté de *race* des nobles sires, seuls habilités à gouverner,

- la jeune fille est ligotée dans la pudeur,
- l'épouse est menacée du mortel adultère et
- la mère est soupçonnée de l'inceste fatal.

Les pires péchés sont concentrés sur la femme. La femme pubère, telle qu'elle est conçue par un clergé masculin, est totalement asservie à l'hérédité aristocratique.¹⁰ Tandis que le meurtre, les massacres, la torture sont pratiqués avec honneur par les guerriers et les prélats.

En même temps, une forte tendance à la stérilisation de la femme semble évidente de la part d'un clergé catholique perverti par la frustration, dont la haute hiérarchie, exclusivement masculine, est soucieuse à l'extrême de déposséder les femmes de leur supériorité génitale.

Quand, dans la Bible, Elohim évoque la maternité, c'est en tant que châtiment et malédiction : «Tu enfanteras dans la douleur».

Enfin, la seule mère qui soit célébrée serait vierge.

L'ENFANTEMENT COUPABLE

Les enfants étant exclusivement produits par les femmes, les hommes doivent s'organiser pour garder le contrôle de la reproduction. Ce contrôle s'exerce surtout par la religion. Mais la religion doit être masculine pour donner cohérence à son intention : elle affaiblit

¹⁰ Ce rapport héréditaire est strictement conventionnel par rapport à l'aristocratie dans son essence : c'est en effet sur l'exploit guerrier que s'est fondée cette classe, donc sans recours originellement à la consanguinité, ni préoccupation relative à la naissance, donc à la virginité des épouses.

donc mentalement la femme qui est placée dans une dépendance masculine.

Pour tenter d'échapper à celle-ci, le recours logique que la femme trouve dans la religion sera donc plus dans une déesse que dans un homme-Dieu.

Mais Dieu est masculin et la religion est féminine. Elle tourne à la semi-divinisation, non de la femme, mais d'une seule d'entre elles ; elle mène au recours à une semi-divinité féminine : la Vierge Marie. Donc, celle-ci doit être exceptionnelle : à la fois modèle parfait de la femme mais modèle inimitable.

Marie est impeccable, dispensée du péché originel, elle est donc sans pareille, sans rivale possible : elle enfante de Dieu, également sans péché.

Par rapport à Marie, toutes les femmes sont inférieures donc coupables de ne pas pouvoir l'égalier. La culpabilité féminine est totale et permanente (ajoutée au péché originel, dont la femme est présumément l'instigatrice de surcroît).¹¹

Pourtant, Marie est une «imposteuse». Surprise à être enceinte sans être encore mariée, elle raconte qu'elle a été engrossée par un esprit. S'appuyant sans doute sur de vieilles croyances païennes selon lesquelles les femmes méritantes peuvent être rendues enceintes par les ancêtres, ou tout autre être surnaturel, pour avoir un enfant. Dans un milieu croyant, deux réactions sont possibles de la part de l'environnement de Marie : soit l'indignation qu'elle ait conçu dans le péché ; soit la fierté qu'elle ait conçu (sans péché) de l'Être SUPRÈME. Si les parents accordent crédit à cette fable, elle peut être sanctifiée dans un milieu populaire et crédule.

La virginité étant la vertu suprême de la femme en même temps que la maternité est leur condition sublime, pour atteindre l'une, les femmes doivent renoncer à l'autre. En plaçant ces deux vertus dans un rapport incompatible, la religion fait de la femme une pécheresse.

¹¹ Le discours étant entièrement faux, le corriger dans le détail c'est l'accréder dans son essence.

se permanente, elle la plonge dans une culpabilité poisseuse à laquelle elle ne peut en aucune manière échapper.

Le mythe de Marie et de la naissance virginal permet d'ériger un modèle de mère vierge, totalement inaccessible sauf miracle divin, donc propre à culpabiliser sans espoir toutes les autres mères, affligées d'un second péché originel par le seul fait d'avoir été fécondées par les voies les plus ordinaires.

Affaiblie par toutes les fautes qui l'accablent, la femme ordinaire est à la merci des hommes qui, échappant de toute façon aux turpitudes de l'engendrement, se donnent facilement pour des êtres plus vertueux, plus à portée de la rédemption. Seuls des hommes se coopèrent entre eux pour être les serviteurs de leur dieu imaginaire.

Dieu est donc conçu et créé exclusivement par des hommes à qui ils prêtent une conception masculine du monde dont ils font une croyance universelle, surtout pour les femmes.

La religion est un instrument du pouvoir de clercs masculins, s'autoproclamant porte-parole des discours qu'ils mettent eux-mêmes dans la bouche d'un personnage inventé. Le pouvoir qu'ils s'attribuent ainsi s'exerce contre les «pécheurs», c'est-à-dire tous les êtres humains affligés automatiquement par leur naissance du ci-dessus «péché originel» que seuls les prêtres prétendent pouvoir absoudre, mais aussi et surtout au profit des hommes contre les femmes, pécheresses par excellence¹².

¹² L'idée que le femme porte en elle la faute originelle est tellement ancrée qu'elle se retrouve chez Maurice Godelier dans son explication de l'origine de l'inceste (*Le Monde*, 26/7/1987; *La Recherche*, «Parenté et pouvoir», septembre 1989, vol. 20, n° 213: 1141-1155): «les êtres humains ne connaissent pas l'œstrus (période annuelle pendant laquelle les mammifères ne ressentent pas les désirs sexuels), et les enfants devant subir un long apprentissage auprès d'eux, les mères sont de ce fait longuement et tardivement au contact de leurs enfants mâles, donc tentées de commettre l'inceste avec leurs rejetons mâles. Heureusement, les hommes, pourvus d'un sens moral inné sans doute propre à leur sexe, interviennent (qui d'autre pouvait intervenir dans ce rapport entre genres?) et décrètent l'interdit de l'inceste». Peut-être M. Godelier ne croit-il plus à cette théorie bizarre et conventionnellement machiste, mais il ne l'a pas démentie, que je sache.

La pureté en vient à être l'objectif suprême de la macération, puisque porteuse absolue du salut. Mais elle est aussi instrument de dépérissement de la vie dont la transmission souillée est abandonnée aux pécheurs.

Ainsi, l'attitude du clergé catholique apparaît comme une perversion de l'ambition masculine: il ne s'agit plus de se subordonner les femmes pubères pour s'emparer de leur progéniture mais d'achever leur infériorisation en interrompant leur capacité d'engendrer. Ce par quoi les femmes ne disposeraient plus d'aucune supériorité sur les hommes.

Dans un très grand nombre de sociétés et de religions, l'investissement par le mâle des fonctions reproductive se traduit par un véritable retournement de la nature: la perpétuation du groupe, le lien entre les ancêtres et les vivants sont confiés aux mâles exclusivement. Seuls les mâles peuvent accomplir les rites envers les ancêtres. De telle sorte que les familles souhaitent, non des filles pour assurer l'avenir des vivants, mais des garçons pour assurer celui des morts. Aujourd'hui, les lois chinoises sur la natalité révèlent le caractère totalement phalocrate et artificiel de cette vision, puisque ne pouvant avoir légalement qu'un enfant, les familles sont tentées, si c'est une fillette, de la tuer ou de la laisser mourir pour laisser la place à un garçon (au risque de diminuer la population dans des proportions catastrophiques si une telle pratique prenait de l'ampleur).

A Rome, société mercantile, même la femme patricienne est aliénable comme une marchandise. La loi permettait que «l'épouse [passât] dans la famille de son mari par *usucaption* (“mode d'acquisition de la propriété ou d'un droit réel par possession ininterrompue”) et y prenait le rang de fille (daughter)... ou «par *coemptio*, c'est-à-dire une *rente* symbolique, contre une petite pièce de monnaie en bronze». (Gaius in Imbert, 1957 I: 169-70). D'ailleurs, le terme *sponsa* désigne et la dot et la fiancée. (Varro, *De lingua Latina*, in Imbert, 1957, I: 168).

A Rome, le père exerce un droit de vie et de mort absolu sur sa fille: D. Virginius immole sa fille de sa main en plein forum pour la soustraire à la passion infâme d'un décemvir. (Imbert, 1957 I: 169).

Dans nos sociétés, les conventions de base de la morale sexuelle chrétienne, la monogamie, la fidélité, la prise en charge par le couple des enfants conçus dans l'union conjugale, nous sont si familières qu'elles nous paraissent «naturelles».

A l'examen, on constate cependant que lorsque se pose le problème de la transmission héréditaire des biens et des titres, le mâle étant incapable d'obtenir de descendance sans le secours d'une femme, toutes les mesures civiles et religieuses visent à lui subordonner *exclusivement* l'une ou plusieurs d'entre elles afin d'affirmer la filiation génétique de l'homme avec la progéniture de ces dernières.

LA MISE EN TUTELLE DES FEMMES – LA FEMME MINEURE

Rien ne justifie *a priori* que les femmes, et pas les hommes, restent à l'état de mineure et sous tutelle des hommes, y compris dans certains cas de leurs frères cadets, sinon qu'étant celles qui portent les enfants, il faut pour garder le contrôle de ceux-ci garder aussi le contrôle sur celles-là.

Les rapports entre la classe capitaliste et celles qui lui fournissent sa main-d'œuvre impliquent aussi une mainmise sur la progéniture des femmes des classes subordonnées. La majorité d'âge, en émancipant les enfants dès l'âge de travailler, permet de les soustraire à la tutelle de leurs familles salariées au bénéfice de ceux qui disposent des moyens matériels de les employer.

A l'échelle internationale, les migrations tournantes sont une rénovation perfectionnée de l'esclavage en même temps que du salariat: les enfants élevés par des familles paysannes ou prolétarisées du tiers monde sont employés temporairement dans les milieux les plus riches. La démographie mondiale reflète cet état de fait. Les pays les plus riches atteignent difficilement leur taux de renouvellement, les plus pauvres sont prolifiques. Et ce sont les femmes de ces derniers pays qui portent tout le poids, non rémunéré, de la reproduction des forces de travail pour le monde entier. L'expérience de la disparition des hommes est vécue dans de nombreuses sociétés du tiers monde.

Ces populations urbanisées par centaines de millions, où les hommes dépendent dans la quasi-totalité du salariat, sont gravement fragilisées par les stratégies du grand capitalisme international. Le chômage local oblige les hommes (et parfois les jeunes filles) à s'exiler pour trouver des boulots mal payés et malsains. Certains n'en reviennent pas, victimes d'accidents, de maladies, de la répression ou du racisme. Ceux qui reviennent mais chôment sont lentement écartés des ménages. Les femmes en viennent à assumer seules à la fois les tâches familiales qui leur revenaient coutumièrtement et aussi celles qui assurent le gagne-pain. Comme certaines l'expriment, «elles sont à la fois l'homme et la femme». Les hommes, mal préparés par leur éducation à assumer des tâches domestiques, vivent dans la honte et l'humiliation d'avoir perdu leur fonction et leur raison d'être. Cette situation, cependant, ne libère pas les femmes. Au contraire, la concurrence qui les oppose sur le marché du travail ne fait que les séparer des hommes pour les rendre plus vulnérables. Elles en deviennent victimes à leur tour de manière nouvelle et plus aliénante encore. Les employeurs recherchent les catégories de travailleurs les moins chers et parmi ceux-ci les enfants. Dans les milieux prolétarisés, seuls, souvent, les enfants sont embauchés mais seulement jusqu'à l'adolescence, après quoi ils sont rejetés à la rue. Pour avoir en permanence au moins un enfant embauché, la maternité des femmes est dévoyée vers l'approvisionnement de ce marché du travail monstrueux. Quand elles s'y sont épuisées, elles n'ont plus d'autre recours que l'abandon de leurs enfants en bas âge qu'elles n'ont même plus les moyens de nourrir jusqu'à ce qu'ils soient bons pour les bagnes d'enfants.

Le chômage touche et humilie déjà les hommes jusque dans les pays riches et pas seulement dans les classes les plus défavorisées. Il ne faut pas croire que la condition des femmes et des enfants puisse échapper à cette logique économique.

Le débat sur l'avortement, contrairement à ce qu'on aurait pu attendre, n'a pas tracé un partage entre hommes et femmes, car nombre d'entre elles demeurent sous l'emprise de grandes sectes religieuses, toutes dominées par l'idéologie de la primauté masculine. De sorte que l'émancipation politique des femmes reste entravée par

les préjugés religieux. La croyance irrationnelle en un destin qui ne trouverait à s'accomplir que dans la mort agit en effet le plus fortement sur ceux et celles dont le sort temporel se déchire «aux épines de la vie». Cet attachement féminin à l'idéologie pernicieuse du mâle dominateur, affublé de défroques de la prophétie, est à la mesure de la misère morale et intellectuelle et du degré d'aliénation dont les femmes souffrent.



Les femmes sont exploitées comme des gisements de travailleurs.

Toutefois, la productivité du travail accrue retire sa valeur au travail de masse, donc à la main-d'œuvre, donc aux femmes génératrices.

Les mères étaient valorisées pour leur fécondité.

Les nouvelles donnees de l'économie mondiale ont sur ce plan des effets contradictoires : le recrutement d'enfants bon marché pousse à une fécondité accrue des femmes des milieux paupérisés, en même temps que la croissance démographique rapide de ces mêmes milieux déclenche des mesures contre la natalité.

Situation qui provoque une contradiction sur l'avortement : la maternité étant d'une part le moyen de domestiquer les femmes, mais aussi une source de surpopulation. Or, ce qui oppose les hommes et les femmes dans le ménage les affaiblit l'un et l'autre.

Depuis la Seconde Guerre mondiale, l'action féministe a été très forte, très continue et elle a obtenu des succès législatifs certains. Les femmes ont obtenu en particulier de se délivrer de la tutelle masculine en ce qui concerne la gestion de leurs biens et de leurs gains. Sur le plan politique, des femmes atteignent aujourd'hui, à travers le monde, des positions de premier ministre. Pourtant, le climat général reflète une situation très ambiguë. La réaction masculine au féminisme semble toujours entêtée et efficace. Jamais l'image de l'homme fort, hypermusclé, sauvant le monde plusieurs fois par jour en cassant tout, (voir les affiches promouvant les films) n'a été tant promue en opposition à un type de femme de

plus en plus fragilisée, diaphane et évanescante, à peine incarnée dans la minceur du top-model. Celles-ci sont des femmes-objets parfaites, portemanteaux gracieux, mobiles, muets et inexpressifs, sans aucune plastique susceptible d'évoquer la force ou la maternité, mais d'un érotisme si pur qu'il n'est plus que visuel. Elles sont le refuge prophylactique d'une sensualité extravagante et spirituelle dans un monde contaminé. Mais, sans autre but dans la vie que d'ouvrir une boutique à la mode, elles sont moins aptes à changer le monde ou à le peupler qu'à s'y conformer.

Le rapport amoureux ou conjugal, qui lie et oppose hommes et femmes dans leur vie quotidienne, concentre des tensions et des conflits sociaux plus lointains.

Des frustrations sociales comme celles que l'on connaît sur les lieux de travail avec le patron ou les collègues, qui ne peuvent que rarement se résoudre par un affrontement social ouvert, s'expriment souvent à travers l'affrontement immédiat entre époux et apparaissent comme ressortant à la différence des sexes. La subordination que subissent des hommes et des femmes en raison de leur commune condition sociale et qu'ils ressentent chacun séparément comme une frustration individuelle, peut être la cause profonde et réelle du contentieux qui semble surgir entre eux. Si leur union est ressentie comme une entrave à leur liberté qui les rend vulnérables envers le monde extérieur, chacun des partenaires tend à rendre l'autre responsable de ses déboires sociaux. L'inadéquation des institutions conjugales aux réalités psychologiques et pulsionnelles des êtres humains, les traumatismes affectifs dus aux difficultés de décrire les rapports amoureux suscitent le rejet du sexe opposé (en proportion de l'attraction qu'il suscite) et tendent à faire porter sur l'autre sexe les causes de toutes les difficultés éprouvées à titre personnel, donc à rendre responsables «des hommes» ou «des femmes», en tant que genres, des défauts du système social. D'où une hargne réciproque, chez beaucoup, envers le genre opposé en tant que tel.

Cet antagonisme reflète une situation plus globale qui domine le monde économique contemporain: la concurrence déréglémentée qui oppose tous à chacun.

L'opposition hommes/femmes n'est qu'une des nombreuses oppositions qui exploitent toutes les différences pour faire de notre monde une société hostile et dépourvue de solidarité. Dressés en concurrents, les hommes et les femmes sont autant d'agents individuels qui affaiblissent le marché du travail. L'effet observé de cette politique dans les pays sous-développés où elle se manifeste tragiquement est là pour nous mettre en garde.

Des institutions capables de réguler les rapports entre sexes sont nécessaires pour les rendre moins tendus, moins agressifs, plus susceptibles de réduire les frustrations liées aux pratiques sexuelles induites par les institutions conventionnelles et à leur transgression inévitable, afin de rendre ces rapports entre genres plus harmonieux.

L'éducation sexuelle, peu développée dans le monde, est-elle de nature à contribuer à la résolution du problème?

La *révolution* sexuelle a été souvent confondue avec une simple *libération* sexuelle qui délivrerait hommes et femmes des rigorismes religieux. En fait, rien n'a jamais encore remis en cause les rapports formels et conventionnels d'une morale sexuelle héritée de la classe aristocratique, supportée, encadrée par la discipline glacée de l'Eglise et généralisée à l'ensemble de la société par la classe bourgeoise.

Ce sont les préoccupations politiques et sociales héritées des classes exploiteuses et imbues de pouvoir qui sont à l'origine des rapports entre sexes et genres que nous vivons encore. C'est la concurrence instaurée entre les hommes et les femmes dans leurs activités salariées qui aigrissent les rapports, c'est l'exploitation sans frein des rapports familiaux comme source de travail bon marché qui font s'effondrer les institutions familiales quelles qu'elles soient.

Si l'agressivité entre sexes est aggravée de surcroît par l'obscur croire des mâles d'être menacés de décimation, crainte qui les pousse à devoir s'affirmer sans relâche comme supérieurs; si elle trouve de lointaines racines dans l'indicible désir de revanche des femmes qui prennent de plus en plus conscience de leur capacité à se passer des hommes, alors faute d'une révolution sexuelle imminente, les conflits actuels que l'on exaspère par toutes sortes de naturalismes

fictifs dans le but de diviser et d'affaiblir, ces conflits pourraient être exploités et portés sur un fond d'animosité sexuelle qui rendra leur résolution encore plus improbable.

Il y a sans doute moyen de s'éduquer afin que les hommes se rendent utiles sans arrogance, que les femmes vivent leur supériorité sans complexe, et qu'ensemble ils s'opposent à tout ce qui les désunit.

BRENDA SPENCER

LA FEMME SANS SEXUALITÉ ET L'HOMME IRRESPONSABLE

MAIS PEUT-ON LUI FAIRE CONFLANCE ? PRÉVENTION ET SEXUALITÉ

Une approche spécifique du genre est de plus en plus nécessaire dans la santé sexuelle et de la reproduction. Bien qu'il y ait une volonté d'inclure les hommes, la conceptualisation de la question est inadéquate puisqu'ils sont souvent décrits comme des «cas désespérés», tandis que les femmes sont présentées comme des «victimes sexuelles». Cette intervention décrit comment l'approvisionnement de la pilule contraceptive et la prévention du sida reflètent des représentations fondamentales de la sexualité masculine et féminine (par exemple la sexualité masculine est réduite à une force biologique, la dénégation du désir sexuel féminin). Les questions de rapports de genre ont aussi été masquées par la médicalisation et l'individualisation des problèmes de la santé sexuelle.

Référence:

Le texte de Brenda Spencer a été imprimé dans notre publication «Quel genre d'homme?,...» avec l'autorisation de la revue «Actes de la recherche en sciences sociales» qui l'a publié sous le même titre dans le n° 128 du mois de juin 1999.

MARTINE DE SCHUTTER

NEW PARADIGMS FOR MALE PARTICIPATION IN SEXUAL AND REPRODUCTIVE HEALTH IN LATIN AMERICA

PROMOUVOIR LA PARTICIPATION DES HOMMES À LA SANTÉ
DE LA REPRODUCTION DANS UNE PERSPECTIVE DE GENRE:
LE CAS DE L'AMÉRIQUE LATINE.

Dans cette intervention je résumerai quelques-uns des débats actuels en Amérique latine au sujet de nouveaux paradigmes à partir desquels la participation des hommes aux programmes de la santé sexuelle et de la reproduction devrait être encouragée. Je partagerai avec les participants les principales conclusions et recommandations du symposium latino-américain sur «La participation de l'homme à la santé sexuelle et de la reproduction : nouveaux paradigmes» organisé par AVSC International et la Fédération Internationale du Planning Familial/Western Hemisphere Region en Oaxaca, Mexico (1998). En Amérique latine, le concept de l'hégémonie masculine est largement discuté dans le sens où la construction sociale d'un modèle hégémonique dominant de la masculinité provoque des inégalités entre les hommes et les femmes et affecte, d'une manière négative, la santé sexuelle et de la reproduction.

Dans ce contexte je discuterai, dans la perspective de l'équité de genre, les efforts actuels menés par Pan American Health Organization (Bureau Régional de l'OMS) pour développer des modèles pilotes en vue de promouvoir la participation des hommes à la santé de la reproduction dans sept pays de l'Amérique centrale.

My presentation will focus on two themes:

- ❑ The symposium “New paradigms for male participation in sexual and reproductive health in Latin America”, that was organized in Oaxaca, Mexico in 1998 by IPPF/WHR (International Planned Parenthood Federation/Western Hemisphere Region) and AVSC International ;
- ❑ The project “Promotion of men’s participation in reproductive health programs in Central America” that is being implemented by PAHO (Pan American Health Organization), the regional office of WHO (World Health Organization).

1. SYMPOSIUM “NEW PARADIGMS FOR MALE PARTICIPATION IN SEXUAL AND REPRODUCTIVE HEALTH IN LATIN AMERICA”

I was asked by the organizers of this colloquium to present the outcomes of this symposium since in a certain way it reflects recent thought and practice of conceptual frameworks in the Region of Latin America. First of all, let me state that it is impossible to summarize the richness of the discussion in this short period of time. Also, by summarizing and consequently generalizing the conclusions, cultural, ethnic, age, gender, economic and other diversities are not really reflected.

The importance of the seminar conclusions lies in the reaching of general agreements among a wide variety of participants, including government representatives, NGOs, universities, advocacy groups, international cooperation agencies and others, totaling over a 100 participants.

The seminar focused on the following themes:

- ❑ Masculinity/ies
- ❑ Male sexuality
- ❑ Prevention of STIs/HIV

- Violence
- Fatherhood

Let me briefly share with you some of the main observations and agreements reached on these topics:

MASCULINITY/IES

In Latin America current discussion in the field of masculinity focuses on the concept of hegemonic dominant masculinity as a social construction based on gender inequities that are continuously reinforced. The pattern of hegemonic masculinity is detrimental to both men and women in general and to their sexual and reproductive health conditions.

Few men are actually able to live up to the expectations of hegemonic masculinity. The ideal of for example the men being the sole economic provider does not correspond to the reality of more and more female-headed households and male unemployment. Also, it is important to underline that “men have feelings too”.

Men need new models of masculinities that allow behaviours and emotions that are currently forbidden, models that are not based on power differentials and dominance of men over women.

MALE SEXUALITY

Brenda Spencer's interesting analysis of male sexuality strongly supports the issues that I will raise.

The hegemonic model of masculinity affects – mostly in a negative way – men's own sexuality, and also the way men view women's sexuality.

The central elements of men's sexuality from a hegemonic masculinity perspective are pleasure, guilt, performance and homophobia.

The issue of pleasure for men is one of double standard: the concept of pleasure is not that easily applicable for women and mostly associated with sex workers and casual sexual relationships. The

concept of guilt is a very central element and centuries of Catholicism have been very influential in its nourishment.

Performance is a main concern since impotence is considered to be one of the key expressions of non-maleness. The same goes for homosexuality: the construction of masculinity is strongly based on homophobia. It is interesting to see that some research show that homosexuality is being defined by Latin American men in a different way than the classical definition. The homosexual is the person who is at the “receiving” end, the one who is being penetrated and is therefore classified as a woman, while the person penetrating someone from the same sex is still defined as a heterosexual man.

For men, sexuality is conceptually separated from reproduction, which is considered to be a woman’s realm. Therefore contraception is mostly seen as a woman’s concern. Condom use, for example, is acceptable and used with sex workers for STI prevention, but not as a contraceptive in steady relationships.

STI/HIV PREVENTION

The influence of the hegemonic masculinity model and gender inequities in the rapid increase in STIs (sexually transmitted infections) and HIV needs to be acknowledged and addressed in a much more direct way if we want to prevent STIs and HIV.

Risk taking behavior in sexual relations (unsafe sex) responds to hegemonic masculinity traits: in fact is at the very core of traditional masculinity.

Another problem is the stigma attached to condom use and the double standard I mentioned previously. Also, the costs are high and access is limited for adolescents, since they are not supposed to be sexually active persons.

VIOLENCE

The hegemonic model makes violence a full part of masculine identity: violence against women and children, but also between men themselves.

Prevention of gender-based violence is now more and more integrated into reproductive health settings. For example, there is increasing recognition of the correlation between pregnancy and the increase or start of violence against women.

A declaration was presented at the seminar calling for the end of violence against women.

FATHERHOOD

In the hegemonic model, “father” is defined as the biological parent, financial provider, disciplinarian, strong, rational and distant teacher. At the same time however, men are unable to live up to this model as the reality of single motherhood and the lack of care for extra-marital children shows.

New paradigms of fatherhood could enrich men, women and children’s lives. Allowing men to be present during the delivery of their children, for example, could help reduce the distance and increase the bonding right from birth. Latin American public health services have not been very open to this so far.

At the seminar the following basic principles for sexual and reproductive health programs were agreed upon:

- ❑ Treat men as individuals with their own needs, not only as partners for improving women’s health;
- ❑ Define gender equity as a program goal;
- ❑ Take a life-cycle approach to sexual and reproductive health needs, including post-reproductive age;
- ❑ Take a quality approach to both men and women’s needs and desires.

In conclusion, the seminar has shown that the Latin American region is a rich source of theoretical discourse, research and program examples. Extensive efforts are made towards setting “male involvement” into a gender equity framework, beyond family planning or reproductive health alone.

2. PROJECT “PROMOTION OF MEN’S PARTICIPATION IN REPRODUCTIVE HEALTH PROGRAMS IN CENTRAL AMERICA”

This PAHO project is currently at a preparatory stage and will be implemented in seven Central American countries on a four-year period. The government of Germany is our partner in this effort.

The general project objective is to have sexual and reproductive health pilot programs in operation at the health services and work/leisure place. These programs promote men’s participation in attending their own and their partner’s sexual and reproductive health needs and promoting the respect for sexual and reproductive rights. The focus on human rights is crucial for guaranteeing a gender perspective.

The project has the following expected results:

- Research on men’s needs, attitudes, practices and health providers response analyzed, published, disseminated and applied;
- Pilot programs in operation that promote innovative patterns of men’s participation ;
- Protocols, guidelines, training material and methodologies developed for health services and health promotion activities.

We are currently in the process of defining our conceptual framework and I would like to share with you critical issues that I hope could serve our discussion. Based on current literature, project and program experiences and current discussions in the Region, we have identified the following issues that PAHO needs to define its position on :

Do we focus on men as partners to improve women’s health or on men’s own health needs? This is an ideological and conceptual discussion that has real financial consequences. Since our budgets are limited, on what criteria do we prioritize one over the other? This question is especially important for us in the context of current

health sector reform processes in the Region and of increasing importance given to cost-efficiency analysis.

The previous issue is related to the question: what to do if and when men's sexual and reproductive rights clash or oppose women's ability to exercise their rights? Taking into consideration women's biological higher morbidity and mortality in reproductive health and the negative impact of gender inequities on her health, certain movements call for the principle that women's rights should be secured first. The concern is that everything that took so long to achieve in the field of women's rights and decisions over their own sexuality and reproduction will be put at risk if we advocate for men's involvement without a clear picture on gendered power differentials.

I would like to present some data that shed light on the differential burden of sexual and reproductive ill health on men and women since this is an issue to take into account while defining our position on the above issues. The DALY (Disability Adjusted Life Years) is a composite measurement of lifetime lost due to premature mortality and time lived with morbidity. The DALY measurement methodology is currently being used in the 2000 Global Burden of Disease Study that WHO is undertaking. There has been a lot of criticism on the tool. However, in the field of reproductive health, it does give us some interesting data.

Data for Latin America and the Caribbean show the following total DALYs lost due to reproductive ill health in women and men of reproductive age (as% of total DALYs in the 15-44 year age group):

Health condition	Women	Men
STIs, excluding HIV	3.97	0.60
HIV	1.06	3.63
Maternal causes	9.64	—
Reproductive cancers	2.14	0.02
Total reproductive conditions	16.80	4.25

(World Health Organization 1999)

It shows rather clearly that women suffer far more than men from the consequences of sexual and reproductive affections.

In conclusion, what are the best strategies to focus on in view of our limited resources? For PAHO this includes the following:

- *Government- NGOs (non governmental organizations) collaboration.* Women's NGOs in the Region, and incipient men's groups, have extensive experience in advocacy on sexual and reproductive health. Ministries of Health will be able to institutionalize innovative pilot approaches in a more sustainable way.
- *Health promotion and prevention* in a broad sense. In the long run, this is what we consider that activities with men should focus on: promotion of healthy sexual and reproductive behaviors.
- *Life cycle approach.* Both men and women have different needs at different stages of their life. Also, we need to focus on the post-reproductive age group.
- *Youth.* We have to start at childhood stage and focus a lot on adolescents, because gender roles and identities are constructed and reinforced from early age on.
- *Life skills and resilience.* We have to strengthen and promote positive ways for individuals to realize their potential and develop themselves in a way that is respectful to others and fulfilling. This includes the development of positive communication and negotiation skills that enable both men and women to protect their sexual and reproductive health.

RIMA HAMMAMI¹

*LA MASCULINITÉ DANS LES DISCOURS SUR LE DÉVELOPPEMENT
ET LE PROCESSUS DE FORMATION DE L'ETAT PALESTINIEN,
LA PAIX EST-ELLE MÂLE ?*

Le nationalisme palestinien a souvent désigné quelques aspects de la nation comme étant féminins. Explicite ment, quand on parle de la patrie (et sa perte) on l'identifie couramment à une perte par l'homme de son amante. D'autre part, comme il a été signalé par plusieurs théoriciens féministes du nationalisme (Yuvval-Davis et Anthias), la femme est perçue comme le «sanctuaire intérieur» de la nation qui représente la continuité par rapport au passé. Par contre, en ce qui concerne le point de vue du nationalisme sur le passé, le discours du développement, qui est plutôt évolutionniste et moderniste, conceptualise la nation comme dynamique et tournée vers le futur. Depuis le début du processus de paix d'Oslo, il y a un parallélisme entre les discours précédents sur le nationalisme et l'indépendance palestinienne et les discours sur le développement. Comment ce discours plus récent sur le nationalisme développementaliste est-il engendré? Qui et quels sont les sujets de développement nécessaires à la construction de l'Etat et la libération de la nation? Cette intervention essaie de faire des observations préliminaires sur les questions précitées en se référant spécifiquement à trois acteurs différents dans le domaine politique de la Palestine contemporaine: le Mouvement des femmes, les Agences internationales du développement et l'Autorité palestinienne.

¹ Rima Hammami n'a malheureusement pas pu nous adresser son article, c'est pourquoi nous publions uniquement le résumé de son intervention. (Les résumés en anglais et en espagnol se trouvent à la fin du livre).

ROLAND MAYERL

LA CAMPAGNE DU RUBAN BLANC EN EUROPE DANS LE CADRE DU PROGRAMME DAPHNE DE LA CE

*DES HOMMES DISENT NON À LA VIOLENCE MASCULINE
LE RÉSEAU EUROPÉEN DES HOMMES PRO-FÉMINISTES
ET LA CAMPAGNE DU RUBAN BLANC EN EUROPE.*

Remettre en cause la domination masculine, s'interroger sur l'identité masculine, lutter contre toutes formes de violence en particulier à l'égard des femmes est le fait d'un nombre croissant d'organisations d'hommes de par le monde. Des hommes qui affirment leur volonté de parvenir – en soutien et aux côtés des organisations de femmes – à une société non sexiste et plus égalitaire. Des hommes enfin qui sont convaincus que cette approche des faits de société basée sur la prise en compte de la dimension du genre peut favoriser le changement social souhaité par un grand nombre d'individus.

EUROWRC – UN RÉSEAU EUROPÉEN
d'hommes qui luttent contre les violences faites aux femmes
d'hommes qui remettent en question le modèle masculin hégémonique
... se taire, c'est être complice ; dénoncer, c'est la voie du changement...
... on ne naît pas homme, mais on le devient...
... pour un nouveau contrat hommes/femmes...

UNE CAMPAGNE CONTRE LA VIOLENCE EXERCÉE PAR DES HOMMES, ENVERS LES FEMMES, LES ENFANTS ET D'AUTRES HOMMES

Un projet, soutenu par la Commission européenne, qui a pour objet de faire connaître en Europe le concept canadien de «Campagne du ruban blanc» auprès des décideurs politiques, des acteurs sociaux, des instances de l'éducation, des médias, du grand public.

Il s'agit, lors de cette première étape, de susciter un débat entre femmes et hommes et entre hommes, sur la problématique des violences faites aux femmes par des hommes et sur le rapport de pouvoirs entre les hommes et les femmes à la base de cette violence.

Il s'agit aussi de susciter une dynamique européenne d'initiatives portées par des hommes et de créer ainsi de multiples germes, de groupes de parole d'hommes, constituant un réseau informel international.

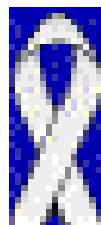
Un des objectifs majeurs est la sensibilisation des jeunes par la diffusion de divers outils pédagogiques privilégiant une approche sexuée de la violence, des outils essentiellement canadiens préalablement évalués et adaptés au contexte européen.

Ce projet s'inscrit dans l'Année internationale de la culture de la paix de l'an 2000 suscitée par l'Unesco, et dans la politique de l'ONU prônant un monde sans violences à l'encontre des femmes (*A World Free of Violence Against Women*).

Cette démarche doit s'étendre à l'ensemble de l'Europe et trouver des ramifications vers les pays du Sud.



logo
canadien



logo
espagnol

LES VIOLENCE AU MASCULIN

La violence est, bien entendu, un problème ancien et universel. On la retrouve à la fois dans la sphère publique (les guerres, les agressions urbaines, la violence sportive) et dans la sphère privée (la violence domestique).

La violence faite aux femmes prend toute une série de formes qui vont de l'agression physique et sexuelle et du harcèlement sexuel aux mauvais traitements psychologiques ou affectifs. Une agression n'a pas forcément besoin de laisser des traces visibles pour faire violence. Par exemple, les blagues dégradantes constantes, les comportements dominateurs et les avances sexuelles non sollicitées portent atteinte à l'équilibre psychologique et affectif. La domination financière, le contrôle de l'espace et de l'usage du temps sont également à considérer comme des violences.

Au Brésil par exemple, le machisme fait loi. La société est ainsi faite que le garçon puis l'homme grandissent dans un esprit de domination à l'égard des femmes: la violence fait naturellement partie des rapports entre l'homme et la femme et va même jusqu'à être considérée comme un témoignage de passion !

Les eurobaromètres révèlent que les Européens condamnent massivement la violence. Concernant la violence domestique contre les femmes, ces Européens estiment qu'il s'agit d'un phénomène relativement courant, mais peu d'entre eux déclarent connaître personnellement une victime. L'enquête démontre que les stéréotypes sur cette question sont toujours présents : la plupart des personnes interrogées pensent que les facteurs extérieurs comme l'alcool ou la drogue, la pauvreté et l'exclusion sociale constituent les principales causes de violence.

Les statistiques européennes font apparaître que deux femmes sur cinq sont ou ont été victimes de violences de la part des hommes. 90% des meurtres qui touchent les femmes sont le fait de leur compagnon. Si la violence physique extrême est la plus visible, la violence psychologique, le harcèlement sexuel, la domination financière,

l'humiliation, la violence par personne interposée (les enfants), la violence faite à des hommes traités comme «des femmes» sont également inacceptables.

Face à toutes ces violences masculines, le silence séculaire des hommes est lourd, comme si, à ne point nommer les choses, elles n'existaient pas, comme si cela était naturel.

Aujourd'hui, aux côtés des groupes de femmes qui depuis long-temps dénoncent et luttent contre ces violences, des hommes réagissent publiquement.

Des hommes qui non seulement s'engagent à ne jamais commettre un acte de violence contre une femme mais surtout de ne jamais cautionner ou passer sous silence des actes de violence contre des femmes de la part d'autres hommes.

Des hommes qui refusent de se conformer aux schémas classiques de la soi-disant «virilité» qui rime avec force, domination, violence dans les rapports humains.

C'est ainsi, que sur le modèle du Canada où le mouvement existe depuis près de dix ans, en Europe, grâce au soutien de la Commission européenne, se développe également la Campagne du ruban blanc. Celle-ci regroupe aujourd'hui des partenaires d'Allemagne, de Norvège, de Suède, de France, de Grande-Bretagne, d'Espagne, du Danemark, de Finlande et de Belgique. La campagne doit s'étendre en principe en 2001 et 2002 à toute l'Union européenne et à la plupart des pays d'Europe centrale.

Ce travail se fait en concertation avec le Lobby européen des femmes et son Centre européen pour la promotion d'une politique contre la violence envers les femmes a été inauguré lors de la Journée internationale des femmes le 8 mars 1997.

L'objectif principal du Centre européen pour une politique contre la violence à l'égard des femmes est de servir d'intermédiaire entre les organisations de femmes et les décideurs politiques pour faire pression afin que le problème de la violence des hommes à l'égard des femmes devienne un sujet d'intérêt européen.

LES HOMMES NE SONT PAS VIOLENTS DE NAISSANCE

Certains hommes apprennent à être violents. La violence des hommes est une conséquence de la manière dont on leur apprend à exprimer leur masculinité dans leurs relations avec les femmes, les enfants et les autres hommes. Ces hommes ont appris à penser que le pouvoir réside dans la capacité de dominer et de contrôler les gens et le monde qui les entoure. Même si la majorité des hommes ne sont pas physiquement violents, cette façon de penser rend le recours à la violence acceptable aux yeux de beaucoup d'autres hommes.

La plupart de ces actes de violences sont un signe de faiblesse, d'in sécurité et de manque d'amour-propre chez les hommes qui les commettent, auquel se mélange une capacité de domination physique ou verbale et le sentiment qu'ils devraient être supérieurs et «maîtres» de la situation.

Ce n'est toutefois pas demain que les hommes cesseront d'être violents envers les femmes, car cette violence se nourrit des inégalités entre hommes et femmes, et de la manière dont les hommes apprennent à être «hommes».

S'il est évidemment très important que l'on modifie les lois pour combattre la violence faite aux femmes par les hommes, les lois ne suffisent pas. Nous devons chercher ensemble à changer nos attitudes et nos comportements. Nous devons remettre en question les institutions qui perpétuent les inégalités entre les hommes et les femmes.

La majorité des hommes ne sont pas physiquement violents. Et pourtant, nous devons tous réfléchir aux moyens dont les hommes se servent pour essayer de contrôler les femmes. Eprouvons-nous le besoin de dominer les conversations? Envahissons-nous l'espace des femmes qui nous entourent? Nous arrive-t-il de les humilier?

Le harcèlement est fondamentalement une question d'inégalité de pouvoir. Le même geste posé par une femme ne dérangera pas nécessairement un homme, parce qu'en général dans notre société, ce sont les hommes qui ont eu le pouvoir sur les femmes, et non l'inverse, que ce soit au travail, à l'école ou ailleurs la communauté.

Les blagues sexistes et les expressions sexistes alimentent un climat dans lequel diverses formes de violence physiques et verbales ont été trop longtemps acceptées. Les blagues et les remarques qui avilissent les femmes ne sont pas neutres; au contraire, elles reflètent la réalité d'une société qui a historiquement fait des femmes des personnes de seconde classe, et en renvoyant les femmes à cette réalité, ils les mettent «à leur place», même si telle n'est pas l'intention de leur auteur.

Depuis 1997, des conférences significatives ont été organisées sur le thème de la violence masculine. L'objectif principal de ces rencontres était d'encourager le développement d'une culture de la paix caractérisée par une réelle égalité entre les hommes et les femmes, par opposition à une culture de la violence qui semble être la nôtre. De toute évidence, la violence faite aux femmes et aux enfants est de plus en plus associée à la domination masculine. Le concept n'est plus tabou. De grands sociologues y ont contribué, l'aspiration des jeunes, femmes et hommes, à vivre «autre chose» y est pour beaucoup.

Cette évolution conduit à une nouvelle approche de la violence, remettant en question la masculinité traditionnelle et les stéréotypes qui la «construisent»; l'homme n'étant pas violent de naissance.

Dans une culture de la violence, les hommes apprennent que le pouvoir réside dans la capacité de dominer et de contrôler le monde qui les entoure. Même si la majorité des hommes ne sont pas physiquement violents, cette façon de penser rend le recours à la force acceptable ou tolérable. La plupart des actes individuels de violence commis par des hommes ne sont que de pathétiques tentatives d'affirmer leur pouvoir sur des femmes, des enfants ou d'autres hommes. Les violences sont, en général, associées à une intention, une volonté de dire quelque chose, d'obtenir que, de montrer que... Dès lors, une culture de la paix favoriserait l'apprentissage de l'écoute de l'autre et l'utilisation de la parole.

LA CAMPAGNE DU RUBAN BLANC EN EUROPE (THE WHITE RIBBON CAMPAIGN)

- *une campagne contre les violences faites aux femmes par les hommes*
- *un réseau mondial d'hommes cherchant à faire changer les mentalités*

Depuis plusieurs dizaines d'années, des femmes, soutenues par le mouvement féministe, se battent contre les violences faites aux femmes par les hommes. Quelles que soient les formes que prennent ces violences, qu'elles soient privées et domestiques, qu'elles se déroulent au travail ou dans la rue, qu'elles accompagnent les guerres, elles représentent une violation des droits de chacun et chacune à vivre une vie libre, sans contrainte. Les violences masculines sont un obstacle à l'égalité des chances entre hommes et femmes, à l'avènement d'une société sans discrimination sexiste, raciste ou homophobe.

Longtemps la majorité des hommes se sont tus. Se faisant objectivement les complices de la domination masculine que traduit les violences qui sont faites aux femmes.

Pourtant, comme hommes, comme citoyens, nous sommes concernés par les violences masculines. Non seulement elles participent de l'oppression des femmes, mais elles concourent aussi à la socialisation masculine des garçons.

Les violences masculines que subissent les femmes sont le produit direct d'une éducation machiste qui apprend aux hommes la loi de celui qui se considère le plus fort. Dans la guerre entre hommes qui commence dans les cours d'école ou dans les pratiques sportives jusqu'aux terrains d'opérations militaires, dans les abus multiples et variés perpétrés contre ceux désignés comme faibles, fragiles, différents des hommes s'autoproclament «normaux», dans le racket des enfants à l'école ou dans la rue par les aînés, dans le bizutage où les ancien-ne-s imposent leurs désirs aux nouveaux pour leur prouver leur pouvoir, dans le racisme que s'autorisent les hommes blancs contre ceux et celles qui sont nés différents, dans l'homophobie et la

lesbophobie contre ceux et celles qui veulent vivre d'autres sexualités... partout la violence masculine impose le pouvoir et les priviléges associés de ceux qui se considèrent comme les meilleurs, les plus forts, les dominants.

Les violences faites aux femmes sont ainsi la reproduction des violences masculines que subissent, produisent et reproduisent les hommes entre eux.

Aujourd'hui, comme hommes, comme citoyens, reprenant l'initiative canadienne du ruban blanc, nous décidons de dire et montrer publiquement que nous condamnons les violences faites aux femmes par les hommes.

Notre appel vise à contester les bases sexistes de nos sociétés. En soutenant les femmes qui luttent contre les violences masculines, en soutenant les hommes qui subissent aussi les violences de leurs collègues, aînés ou supérieurs, nous appelons nos sociétés à élaborer un projet où la violence, la force, la contrainte, le viol soient dénoncés par tous et toutes.

Avec les femmes, il est aujourd'hui possible de dire que nous voulons vivre une société d'amour où les violences masculines sont exclues, où d'autres relations régissent les rapports entre hommes et femmes, entre hommes.



NOUS INVITONS LES HOMMES À :

- déclarer clairement qu'ils s'opposent, et s'opposeront aux violences faites aux femmes, aux hommes et aux enfants ;
- aider les campagnes menées contre les violences faites aux femmes en soutenant pratiquement les initiatives des femmes qui accueillent les femmes violentées ;
- à réfléchir et à discuter avec des femmes, avec des hommes, sur la manière qu'ont les hommes individuellement et collectivement à reproduire les violences que subissent leurs compagnes, leurs amies, leurs sœurs, leurs collègues, leurs mères... et toutes les autres femmes ;
- à dénoncer comment la violence est apprise aux garçons dans leur éducation, en soutenant des modes alternatifs de socialisation qui favorisent la coopération et la paix ;
- à soutenir publiquement et financièrement la Campagne du ruban blanc.

ACTIONS EN CHANTIER

- Constitution d'un réseau d'organisations européennes promotrices du concept à l'échelle locale, régionale ou nationale. Dans un premier temps la dynamique sera lancée, par les partenaires du projet, dans six Etats européens. La création de groupes de discussion et la mobilisation de volontaires pour des actions spécifiques et pour l'échange de bonnes pratiques serviront de premier stade de rencontre et de prise de conscience à l'échelle locale.
- Mise au point, entre partenaires, d'outils pédagogiques adaptés au programme européen et aux diversités culturelles, en s'aidant de l'expérience en la matière des promoteurs de la Campagne du ruban blanc du Canada (White Ribbon Campaign).
- Création d'un Centre européen virtuel d'échange d'informations et d'outils de sensibilisation accessible via Internet. Au site web, dont il est question, sera associée une liste de discussion.

- Réalisation d'un CD-Rom présentant plus particulièrement les outils pédagogiques, une banque de données multilingue (articles de fond, bibliographie, bonnes pratiques), la législation en matière de violence sur le plan international et au niveau de chaque pays. Ce CD-Rom – avec des interviews et des vidéos – doit servir d'outil pédagogique et de sensibilisation pour les groupes d'hommes en général ainsi que les divers acteurs du monde du travail et de l'enseignement.
- Amorce d'une série d'événements synchronisés à l'échelle européenne dans les six pays concernés.

Le pari qui est fait est que la promotion de ces actions, auprès des médias à l'échelle nationale et sur le plan européen, jouera un rôle de multiplication des initiatives et de mobilisation d'un grand nombre de volontaires comme cela s'est passé au Canada.

- à l'occasion de la Saint Valentin
- à l'occasion de la Journée internationale des femmes du 8 mars: des hommes s'afficheront avec un ruban blanc ou un pin's contre les violences domestiques. Des manifestations, des débats au sein de groupes de discussion marqueront la solidarité des hommes aux luttes des femmes. Une collecte de fonds entièrement destinée aux refuges pour femmes battues sera menée à cette occasion. Il sera également fait écho à l'Année internationale de la culture de la paix orchestrée par l'Unesco ;
- à l'occasion de la Fête des pères: des hommes s'afficheront contre les violences exercées à l'égard des enfants et distribueront dans les écoles des kits pédagogiques. L'accent sera également mis sur la déconstruction des modèles masculins ;
- à l'occasion de la Semaine du ruban blanc en novembre: des hommes s'afficheront contre les violences exercées à l'encontre des femmes notamment sur les lieux de travail et dans les espaces publics de manière à susciter une multitude de débats. Des affiches et des brochures serviront de support et de repère lors de la campagne ;

- à l'occasion de la Marche 2000 des femmes en octobre 2000;
- à l'occasion en novembre de la Journée internationale contre les violences faites aux femmes le 25 novembre.

EN RÉSUMÉ: CE QUE CHAQUE HOMME PEUT FAIRE

- Écoutez les femmes... apprenez des femmes.
- Cherchez à comprendre la nature et l'ampleur du problème.
- Apprenez pourquoi certains hommes sont violents.
- Participez à la Campagne du ruban blanc.
- Désapprouvez ouvertement le comportement des hommes qui emploient des termes sexistes et font des blagues qui sont dégradantes pour les femmes.
- Apprenez à reconnaître et à combattre le harcèlement sexuel et la violence au travail, à l'école et au sein de la famille.
- Appuyez le centre d'accueil pour femmes battues ou victimes d'agressions sexuelles près de chez vous, et soutenez d'autres programmes pour femmes.
- Examinez vos propres comportements. Posez-vous la question «Est-il possible que je contribue au problème?»
- Visez les solutions à long terme.
- Participez au travail de sensibilisation de la Campagne du ruban blanc à travers le Monde.

DES HOMMES DÉCIDÉS À METTRE FIN À LA VIOLENCE
DES HOMMES À L'ÉGARD DES FEMMES ET À S'INTERROGER
SUR TOUTES LES VIOLENCES AU MASCULIN

Quelques sites web de référence¹:

La Campagne du ruban blanc en Europe:

www.eurowrc.org

eurowrc@eurowrc.org

Liste de discussion : <http://www.egroups.com/group/eurowrc>

Subscribe : eurowrc-subscribe@egroups.com

The European Network of Profeminist Men <http://www.europrefem.org>

Fundacion mujeres <http://www.fundacionmujeres.es>

The White Ribbon Campaign Canada <http://www.whiteribbon.ca>

White Ribbon Campaign Norway <http://www.hvittband.org/>

White Ribbon Campaign Sweden <http://www.rb.se/man/>

White Ribbon Campaign Finland <http://www.kaapeli.fi/~mies/whiterib/>

El grupo de Hombres de Sevilla <http://www.arrakis.es/~jcasado/hombres/>

Sites de la Commission européenne :

Daphne Initiative Directorate General for Justice and Home Affairs
http://europa.eu.int/comm/justice_home/project/daphne/en/index.htm

European campaign to raise awareness on violence against women
http://europa.eu.int/comm/employment_social/equ_opp/violence_en.html

LE RÉSEAU EUROPÉEN DES HOMMES PROFÉMINISTES

Le Réseau européen des hommes proféministes est à la base du projet européen EuroWRC. Une recherche/action 1998-99 soutenue par la DGV de la CE / Unité pour l'égalité des chances / www.europofem.org.



Depuis plusieurs décennies, la domination masculine et le patriarcat ont été remis en cause par les femmes et le mouvement féministe. A travers des groupes militants, des études universitaires, des réseaux de solidarité, des actions positives... des femmes féministes ont dénoncé l'inégalité économique, sociale et politique dont elles sont victimes en Europe et ailleurs, les violences qu'elles subissent et la réclusion dans la sphère domestique.

Minoritaires, depuis une vingtaine d'années, des hommes de plus en plus nombreux, se sont joints à la lutte pour l'égalité entre femmes et hommes. A travers des groupes d'hommes, des centres pour hommes violents, des revues, des réseaux, des actions contre la guerre et la virilisation des esprits, ils ont affirmé leur volonté de parvenir à une société non sexiste, en soutien aux côtés des organisations de femmes.

Les hommes dominent collectivement et individuellement les femmes. Cette domination s'exerce dans la sphère privée ou publique, attribue aux hommes des priviléges matériels, culturels et symboliques. Tout un pan des études féministes actuelles tend d'ailleurs à chiffrer ces priviléges et montre concrètement les effets

de la domination masculine. La politique actuelle qui vise, dans nos sociétés, à vouloir diminuer ces «inégalités» ne doit pas nous faire oublier qu'elles perdurent, sous peine de prendre nos rêves pour des réalités et de ne plus rien comprendre du tout.

L'oppression des femmes par les hommes est un système dynamique où les inégalités que vivent les femmes sont les effets des avantages accordés aux hommes.

Si la reconnaissance de la domination masculine est aujourd'hui une évidence, et les rapports sociaux de sexe souvent utilisés pour la décrire, ceux-ci sont souvent évoqués comme des rapports sociaux entre les sexes, entre hommes et femmes. Cette division naturaliste et essentialiste est alors reproduite par l'analyse elle-même. Dès 1994 (Welzer-Lang, Dutey, Dorais, 1994), nous ont montré comment le groupe des hommes est lui aussi structuré par les mêmes processus. L'éducation des garçons dans des lieux monosexués (les cours d'école, les clubs de sport, les cafés) mais plus globalement l'ensemble des lieux dont les hommes s'attribuent l'exclusivité d'usage et/ou de présence structure le masculin de manière paradoxale et l'inculent aux p'tits hommes, aux garçons.

UN ÉTAT DES LIEUX

Réunir l'ensemble des hommes qui soutiennent sous une forme ou une autre la lutte contre le patriarcat et la domination masculine, briser l'isolement des hommes proféministes parcellisés dans des groupes multiples sans lien entre eux et favoriser des débats et des échanges entre hommes et avec les femmes a fait l'objet du projet de création d'un réseau européen d'hommes proféministes.

Déconstruire le genre masculin, affiner les études critiques des modes de domination masculine, comprendre comment les sociétés machistes et homophobes font hommes et dominateurs, affirmer la volonté de vivre en paix sans violence, sans guerre entre hommes, sans oppression entre hommes et femmes sont les mots de ralliement du réseau.

Ce projet a obtenu un soutien de la Commission européenne suite à un appel public à propositions et a permis de favoriser :

- l'échange de réflexions et la circulation transversale des informations et des contacts qui aident concrètement à la transformation des rapports sociaux de sexe, notamment sur les thèmes des violences faites aux femmes, aux enfants, à d'autres hommes, de la sexualité, de la santé physique et mentale des hommes, du travail, des nouvelles valeurs masculines, de la prévention du VIH, de la paternité, de la contraception masculine ;
- le soutien international aux actions positives pour l'égalité des chances entre femmes et hommes ;
- l'éclosion au niveau européen d'un débat entre hommes ainsi qu'entre femmes et hommes progressistes en suscitant l'émergence d'initiatives concrètes.

POUR EN SAVOIR PLUS

Visitez le site d'EuroPRO-Fem sur Internet et faites parvenir vos contributions (textes, photos, brochures, recherches, témoignages, bonnes pratiques).

www.europorfem.org

CD-Rom 99 «Stop Male Violence», mis à jour en 2001

Groupe européen de chercheurs proféministes :

Hommes, universitaires ou non, académiques ou pas, nous travaillons dans différents pays sur le masculin, les rapports sociaux de sexe, le genre, les sexualités masculines, l'homophobie, l'antisexisme, etc.

Contact en France: Les Traboules – 7 rue Lakanal – 31000 Toulouse France – Tel: +33 (0) 5 62309108 Fax: +33 (0) 5 62308102

Association de recherches sociologiques et ethnologiques :
Daniel Welzer-Lang – e-mail: dwl@univ-tlse2.fr

**LE MOT DE LA FIN EST EMPRUNTÉ À MICHAEL FLOOD
(AUSTRALIE):**

«Ma recherche est inspirée par une fascination pour la politique de genre et pour les relations de genre. Je suis intéressé par la recherche critique sur les hommes et les masculinités, pour sa pertinence personnelle et sa contribution théorique, mais plus que cela, pour son rôle potentiel dans l'activisme et le changement social.»

“My research is inspired by a fascination with gender politics and gender relations. I’m interested in critical research on men and masculinities, for its personal relevance and its theoretical contribution, but more than these, for its potential role in activism and social change.”

QUELQUES SITES PROPOSÉS PAR MICHAEL FLOOD

Legal Aid Office (ACT) : <http://www.legalaid.canberra.net.au/>

The Men’s Bibliography: <http://www.anu.edu.au/~a112465/mensbiblio/mensbibliomenu.html>

XY magazine : <http://www.anu.edu.au/~a112465/XY/xyf.htm>

Pro-feminist men’s FAQ: <http://www.anu.edu.au/~a112465/pffaq.html>

Pro-feminist men’s mail list : <http://www.anu.edu.au/~a112465/pro-fem.html>

Violence statistics: <http://www.spirit.com.au/gerry/vstats.html>

Homophobia and masculinities among young men (Lessons in becoming a straight man):
<http://online.anu.edu.au/~a112465/homophobia.html>

Other sites I like: http://www.anu.edu.au/womens_studies/wsgp/students/current/mflood.html

UNE INITIATIVE DE L’ASSOCIATION CITY & SHELTER

City & Shelter – Roland Mayerls – 40 rue d’Espagne
1060 Bruxelles/Brussels – BELGIQUE - BELGIUM
tel/fax : +32 (0) 2 534 77 35 – e-mail: city.shelter@skynet.be

www.cityshelter.org – www.dhgender.org – www.habiter-autrement.org

HUMBERTO ABAUNZA¹

VIOLENCIA CONTRA LAS MUJERES: UN DESASTRE QUE LOS HOMBRES SI PODEMOS EVITAR

NOUS, LES HOMMES,

POUVONS STOPPER LA VIOLENCE CONTRE LES FEMMES

Dans mon exposé je vais présenter l'expérience éducative de Puntos de Encuentro à l'égard de la masculinité et la stratégie de communication pour promouvoir des relations non violentes dans les familles. Je présenterai en particulier la campagne éducative «La violence contre les femmes: un désastre que les hommes peuvent éviter». C'est la première campagne massive adressée aux hommes nicaraguayens.

Cette campagne a eu deux buts. Primo, promouvoir chez les hommes l'idée qu'ils doivent et peuvent éviter la violence exercée sur leurs femmes. Secundo, la reconnaissance que la violence conjugale détériore la famille et va à l'encontre de la reconstruction du pays.

«Nous, les hommes, oui! pouvons éviter la violence» a été une campagne utilisant plusieurs matériaux et méthodologies: spots télé et radio, affiches, décalcomanies, dépliants, brochures; ateliers pour les hommes et les animateurs, activités éducatives, festivals, présentations publiques et guides aux animateurs.

¹ Coautor de tres libros sobre temas publicados por Puntos: *La Regla del Juego: Límites y Libertades para la Juventud Nicaragüense* (1995), *Una Causa para Rebeldes: Identidad Juvenil en Nicaragua* (1997) y *Voces, Vidas y Visiones: Juventud, Cambio Social y Acción Colectiva en la Nicaragua de los '90s* (1998).

1. ABRIENDO EL BAÚL: NUESTRAS INTENCIÓNES

Esta ponencia tiene la intención de compartir la experiencia de trabajo de la Fundación Puntos de Encuentro sobre las campañas de opinión pública contra la violencia intrafamiliar y de masculinidad. Se intenta reflexionar sobre las lecciones aprendidas, las interrogantes, aciertos y fracasos, es decir, sobre el trabajo cotidiano de la Fundación.

Primeramente se describe de manera resumida el contexto nacional e institucional en el cual se desarrolla esta experiencia. Posteriormente se expone los resultados del estudio cualitativo “Nadando contra corriente” que se realizó en Puntos de Encuentro sobre masculinidad y violencia. Finalmente, se presentará la campaña “Violencia contra las mujeres: Un desastre que los hombres SI podemos evitar”.

2. EL CONTEXTO DE LA EXPERIENCIA

Nicaragua está ubicada en América Central, tiene un poco más de 4 millones de habitantes y la mayoría de la población es menor de 30 años. Su historia está marcada por resistencia a la conquista, guerras nacionales, intervenciones militares, dictaduras y revoluciones. Es un país que ha sufrido diversas catástrofes naturales (terremotos, inundaciones, sequías, erupciones volcánicas, maremotos y huracanes). Sin embargo, los y las nicaragüenses somos gente positiva, con sensibilidad social y experiencia organizativa que se manifiestan en múltiples expresiones de acción social.

La Fundación Puntos de Encuentro es una organización feminista, trabajamos en ella hombres, mujeres, adultos, jóvenes y personas con diversas experiencias profesionales. El eje fundamental de análisis son las relaciones de poder en la vida cotidiana. El propósito de la Fundación es la de contribuir a la deconstrucción de las relaciones de poder basadas en las diferentes condiciones sociales de las personas (sexo, edad, clase social, raza, condición corpórea, territorio, pre-

ferencia sexual etc.), promoviendo la equidad en la diversidad. Las estrategias de trabajo buscan influir la opinión pública y fortalecer los movimientos sociales.

3. NADANDO CONTRA CORRIENTE:

BUSCANDO PISTAS PARA PREVENIR LA VIOLENCIA MASCULINA EN LAS RELACIONES DE PAREJA²

Este estudio forma parte de una estrategia institucional de Puntos de Encuentro, basada en acciones de investigación, campañas de opinión públicas y evaluaciones, todas ellas orientadas a promover relaciones no violentas al interior de las familias nicaragüenses. “Nadando contra corriente” permitió obtener información y conocimientos para desarrollar acciones educativas y de sensibilización dirigida a los hombres.

¿QUÉ SE BUSCABA?

De un lado, se quería aprender de la experiencia de los hombres “no violentos” para encontrar nuevos elementos que ayuden a realizar el trabajo educativo con los hombres que maltratan. De otro lado, al estudiar a los hombres que maltratan se buscaba comprender sus expectativas y temores en las relaciones de pareja, sus percepciones sobre la violencia conyugal. Luego surgió la interrogante ¿qué se puede aprender de los hombres “no violentos” para persuadir que cambien los que maltratan cotidianamente a sus parejas?

¿CON QUIENES SE HIZO LA INVESTIGACIÓN?

Con hombres que viven en pareja (con mujeres) y que ejercen sistemáticamente algún tipo de control y maltrato (físico, emocional o sexual) contra éstas. Con hombres que *no* ejercen sistemáticamente

² Estas notas se basan en el libro “Nadando contra corriente: buscando pistas para prevenir la violencia masculina en las relaciones de parejas”, Fundación Puntos de Encuentro, 1998, Oswaldo Montoya.

este tipo de relación, en este estudio y con fines exclusivamente operativos, los hemos llamado hombres “no violentos”. Otra fuente de información fueron las memorias de talleres y encuentros educativos con la participación de hombres, realizados por Cantera, el Grupo de Hombres contra la Violencia de Managua y Puntos de Encuentro.

¿CUÁLES FUERON LOS CRITERIOS PARA SER CONSIDERADO “NO VIOLENTO”?

Los hombres seleccionados no debían ejercer violencia física ni sexual en sus relaciones de pareja. Tampoco debían ser autoritarios ni controladores, o al menos, ejercen *muy pocas* conductas autoritarias o controladoras. Dichos hombres no incurrián de manera *frecuente* o *habitual* en conductas que consideramos de violencia emocional. No abusaban del alcohol o de otras drogas. Finalmente, como criterio adicional se agregó que los hombres no hayan participando en talleres educativos de sensibilización sobre género, masculinidad y/o violencia.

¿QUÉ SE ENCONTRÓ?

Para el caso de los hombres violentos se encontró un conjunto de expectativas patriarcales en sus relaciones de pareja. De manera resumida las siguientes son sus principales expectativas: que la mujer lo “atienda” (*servidumbre femenina*), que la mujer lo “entienda” (*resignación y tolerancia femenina*); que él dirija la relación (*pasividad femenina*); que la mujer dependa de él (*dependencia femenina*); que la mujer sea “fiel” (*control de la sexualidad femenina*); que le “tenga” hijos (*fecundar como prueba de virilidad*).

También se encontró algunos temores de los hombres respecto a sus relaciones de pareja. Los principales fueron el miedo a ser dominado, a tener una esposa independiente, a que la esposa o compañera tenga relaciones sexuales con otro hombre y a no rendir sexualmente.

En el caso de los hombres “no violentos”, sus prácticas se centraban en los siguientes aspectos: pensar en el beneficio de su pareja y sus hijos, participar en el trabajo doméstico, compartir las principales decisiones, manejar conjunta y responsablemente el dinero, no

controlar a su pareja, enfrentar los conflictos de pareja sin violencia y educar a otros hombres. Estas prácticas no violentas fueron facilitadas por algunos factores: la auto-consciencia de no ser violento, ciertos argumentos y razonamientos que refuerzan los comportamientos no violentos, una red de personas que apoyan y animan y ciertas cualidades personales (hogareño, autocrítico, etc.).

El resultado es la percepción de ciertos beneficios de la práctica no violenta, las buenas relaciones con las hijas e hijos, la tranquilidad, la armonía y paz en las relaciones familiares son algunos de ellos. Asimismo, un beneficio práctico es que la casa funciona mejor, además del prestigio, la buena reputación como hombre y el “sentirse bien” consigo mismo.

Sin embargo, también se encontró dificultades, dudas y contradicciones en la vida cotidiana de los hombres “no violentos”, por ejemplo, burlas por parte de otros hombres (“*tu mujer te tiene amarrado*”), amenazas de exclusión de los círculos masculinos (“*ya no eres hombre*”) y luchas internas entre el impulso a controlar y el deber de respetar.

LA EVALUACIÓN DE LOS HOMBRES “NO VIOLENTOS”

Se concluye que siguen siendo patriarcales. En efecto, las expectativas puestas en sus parejas son las tradicionales (madres, esposas, servidoras), se ven a sí mismos como “donadores” de derechos y libertades a las mujeres y sienten la necesidad de dirigir la relación. No obstante, se observa diferencias respecto a los hombres violentos, son menos rígidos en las expectativas hacia sus parejas, están más dispuestos a aceptar la influencia de la pareja, establecen relaciones menos conflictivas, construyen un proyecto familiar compartido, tienen capacidad de anticipar consecuencias negativas del comportamiento violento, aprecian a sus parejas y piensan en el bienestar de ellas como personas.

4. CAMPAÑA “VIOLENCIA CONTRA LAS MUJERES: UN DESASTRE QUE LOS HOMBRES SI PODEMOS EVITAR”

IMPORTANCIA DE LA OPINIÓN PÚBLICA, PREMISA BÁSICA DE LA CAMPAÑA

Una de las estrategias de la Fundación Puntos de Encuentro es la de dirigir sus acciones hacia la opinión pública, la finalidad es de poner en palestra pública la problemática de la violencia intrafamiliar, visibilizar esta realidad e intentar promover cambios en las ideas, actitudes y comportamientos.

Desde nuestra perspectiva, las campañas son una forma de movilización social alrededor de acciones concretas, una forma de acción colectiva, una estrategia de las organizaciones comprometidas en la lucha contra la violencia intrafamiliar.

¿PORQUÉ UNA CAMPAÑA DIRIGIDA A LOS HOMBRES?

Los hombres son los que generalmente maltratan a las mujeres. Por ello, es responsabilidad de los hombres dejar de hacerlo, responder por sus actos, reparar el daño causado y comprometerse a no volver a ejercer violencia.

La campaña es una manera de llegar a la conciencia de los hombres y facilitar cambios en su manera de pensar. Es una posibilidad para proponerse a construir relaciones justas, solidarias y respetuosas con las mujeres.

Para argumentar el tema con los hombres, se comparaba las consecuencias provocadas por el huracán Mitch con las consecuencias de la violencia contra las mujeres. Se utilizó la palabra DESASTRE, la cual estaba siendo muy utilizada después del paso del huracán por Nicaragua. Todo el mundo estaba de acuerdo que el paso del huracán representó un desastre nacional. De este modo, se ponía los siguientes ejemplos:

Datos sobre las consecuencias del huracán Mitch en todo el país:

- 1 de cada 4 personas sufrió daños,
- 1 de cada 4 familias afectadas perdió su casa,
- 1 de cada 5 personas quedó muy afectada emocionalmente.

Luego de la presentación de los datos, los hombres estaban de acuerdo que el paso del Mitch fue efectivamente un desastre nacional. Seguidamente se presentó los siguientes datos sobre violencia intrafamiliar:

Datos sobre la violencia contra las mujeres en todo el país:³

- 1 de cada 3 mujeres ha sido golpeada por su pareja,
- 2 de cada 5 mujeres maltratadas recibieron golpes mientras estaban embarazadas,
- 1 de cada 5 mujeres ha quedado muy afectada emocionalmente debido a la violencia sufrida,
- 3 de cada 5 personas en las zonas afectadas por el Mitch opinan que la violencia contra las mujeres se mantiene igual o aumentó luego del paso del huracán.

Al comparar los datos del huracán Mitch con los datos sobre la situación de violencia contra las mujeres, la reacción de los hombres era de asombro, no podían creer que esa fuera la realidad de Nicaragua, su propia realidad. Así, de manera general, se aceptó que la violencia contra las mujeres también representaba un desastre nacional.

¿DE DONDE VINO LA IDEA?

Desde ya varios años Puntos de Encuentro desarrolla campañas de opinión pública contra la violencia intrafamiliar y trabaja también

³ *Encuesta Nicaragüense de Demografía y Salud 1998.* INEC-MINSA-DHS. *Auditoría Social para la Emergencia y la Reconstrucción.* Coordinadora Civil para la Emergencia y la Reconstrucción ; CIET Internacional. *Violencia Doméstica y problemas emocionales entre mujeres nicaragüenses,* Ellsberg, M. ; Caldera. T; et al.

con hombres. De tal manera que la idea de hacer una campaña dirigida a hombres no era nueva, era parte de la estrategia institucional, es mas, ya se había pensado para el año 2,000 pero el huracán Mitch hizo que se adelantaran los planes. En efecto, diversos informes – provenientes de grupos y colectivos de mujeres, de lugares de refugios – que destacaban un incremento de la violencia contra las mujeres días después del paso del huracán, hizo que Puntos de Encuentro tomara la decisión. Asimismo, se realizaron investigaciones sobre otras experiencias de desastres – tornados en Estados Unidos, inundaciones en Canadá y Genocidio en Rwanda –, las cuales evidenciaban igualmente una tendencia al incremento de violencia contra las mujeres posterior a dichos desastres.

¿QUÉ SE QUISO LOGRAR?

Con los mensajes de la campaña se proponía contribuir a que los hombres se vayan convenciendo de que deben y pueden evitar la violencia contra sus parejas. Asimismo, que se entendiera que el maltrato contra las mujeres deteriora la familia y perjudica la reconstrucción del país.

Es claro que una campaña no produce efectos mágicos, dejar de ser violento es un proceso, diferente en cada persona y a veces muy difícil. Sin embargo, las campañas ayudan a crear un ambiente propicio para que se produzcan los cambios, llevan el mensaje a mucha gente y sensibilizan a quienes lo reciben. Probablemente estos mensajes refuerzen ideas o intenciones de un comportamiento no violento que la persona ya lo había pensado desde antes.

¿A QUIÉNES ESTUVO DIRIGIDA?

La campaña fue pensada para los hombres con pareja (heterosexuales) en las zonas de los departamentos afectadas por el huracán Mitch (León, Chinandega, Matagalpa, Jinotega, Estelí, Madrid y Nueva Segovia).

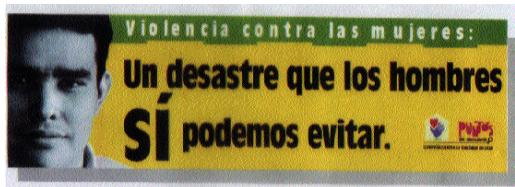
Como audiencia secundaria se pensó en mujeres y líderes de la comunidad que influyen en la opinión pública y en el contexto social de los hombres de la audiencia meta. Específicamente, comunicado-

res, trabajadores de salud, movimiento de mujeres, dirigentes comunales, educadores formales y no formales y líderes religiosos.

¿EN QUE CONSISTIÓ Y CUÁLES FUERON LOS ELEMENTOS INICIALES DE LA CAMPAÑA?

La campaña tuvo un carácter multimedia, se combinó los anuncios en la televisión y la radio con material gráfico, presentaciones públicas, actividades educativas y culturales. Los elementos iniciales de la campaña fueron los siguientes :

- *Calcomanías*: Con un tiraje de 75,000 ejemplares, tuvo la misión de situar el tema de la campaña, a quién estaba dirigida y cuál era el resultado esperado. De igual forma, cumplió el propósito de visibilizar el lema de la campaña por un período prolongado de tiempo. Hemos constatado que las calcomanías de campañas anteriores (de hace seis o siete años) todavía están presentes en las organizaciones o en vehículos de uso personal.



- *Afiches*: También con un tiraje de 75,000 unidades, tuvo la función de ampliar el concepto de la campaña. La calcomanía indicaba “evitar la violencia” pero no ofrecía ninguna consejo de cómo hacerlo, el afiche brindaba algunas sugerencias, advertencias o recomendaciones de qué hacer en el momento en que “se está a punto de maltratar a tu familia”. El afiche literalmente dice : “Si te sientes a punto de maltratar a tu familia, date cuenta de tu enojo, para poder controlarte sal a caminar y aclara tu mente, no te refugies en el alcohol que beber no es la solución, busca a una persona con quien hablar sobre como te sientes, platica con tu pareja y respeta sus opiniones”.

Indiscutiblemente, aquellos no son los únicos tips, sugerencias o recomendaciones que existen, incluso no son los más radicales. De lo que sí estamos seguros es que están presentes en el mundo cultural de los hombres, es decir que alguna vez han pensado o puesto en



práctica alguno de ellos, que alguna vez un amigo o familiar se los ha recomendado. Además, estos mensajes no fueron rechazados por los hombres, sino que fueron aceptados y sirvieron para hacerlos reflexionar sobre su experiencia personal.

- **Folletos:** En un número de 25,000 ejemplares, fueron concebidos para profundizar los distintos temas de la campaña y ampliar el contenido de los mensajes. Por razón de su tamaño, fácil manejo, atractivo, colorido y lenguaje sencillo, el folleto fue un instrumento útil para establecer una comunicación íntima y personal con los hombres meta de la campaña. También fue utilizado como un recurso de pedagogía social para propiciar la reflexión colectiva y en pequeños grupos.

Las principales ideas del folleto titulado “De hombre a hombre: Siete cosas que todo hombre debe saber para evitar un desastre en sus relaciones con las mujeres” son las siguientes :

1. La verdadera “bola de hierro” es el machismo. No dejes que te gobierne.
2. Recurriendo a la violencia, el tiro siempre sale por la culata.

3. No agarres color⁴. La violencia contra las mujeres ya no es aceptable en el país.
 4. Ser hombre responsable significa no andar capeando el bulto⁵.
 5. Vale la pena, te irá mejor si ayudas a crear un ambiente seguro y solidario en la familia.
 6. Ahora o nunca: reconstruir el país y nuestras vidas depende de tratar con igualdad a las mujeres.
 7. Evitar la violencia contra las mujeres está en nuestras manos.
- *Spots de televisión*: se produjo dos spots de 35 segundos cada uno, los cuales visibilizaron el lema y los principales mensajes para un vasto público, sobre todo en las áreas urbanas y semi-rurales del país. El formato utilizado fue de testimonio dramatizado y las ideas generales son básicamente las que aparecen en el afiche. Los spots fueron transmitidos por los dos principales canales de televisión en los horarios de mayor audiencia general y de mayor audiencia masculina. A nivel departamental, los sistemas de cable local también transmitieron los spots gratuitamente como una forma de contribuir a una campaña de beneficio social.
 - *Viñetas radiales*: se elaboró cuatro viñetas radiales de 30 segundos cada una, orientadas principalmente a hombres de zonas rurales. Las viñetas replicaron en cierta manera la banda sonora de los spots de televisión. Fueron transmitidas a través de dos emisoras nacionales y en más de 20 emisoras regionales. De igual forma, se difundieron en programas radiales y en espacios de las más diversas organizaciones sociales y no gubernamentales de todos los departamentos priorizados por la campaña.
 - *Presentaciones públicas*: se realizó múltiples presentaciones públicas en todos y cada uno de los departamentos priorizados para la campaña. A cada una de ellas, asistieron organizaciones locales

⁴ En este contexto, «no agarres color» significa que si el hombre utiliza la violencia quedará «marcado» «reprobado» en su conducta por la sociedad.

⁵ «Capeando el bulto» significa no asumir las propias responsabilidades.

con diversos enfoques de trabajo. Conjuntamente con dichas organizaciones, se organizó lanzamientos públicos de la campaña con participación de la población local, acompañadas de festivales culturales y con amplia cobertura de los medios de comunicación locales.

- *Guía metodológica para facilitar talleres de campaña:* la guía fue un instrumento didáctico para capacitar a los promotores de las organizaciones participantes en la campaña. A su vez, ellos utilizaron la guía para capacitar a hombres beneficiarios de sus proyectos sobre los contenidos de la campaña. La guía presenta una introducción donde se destaca la importancia de la campaña y los objetivos a lograr, enseguida aborda el diseño del taller propiamente dicho y, finalmente, los temas y ejercicios prácticos a realizar. Los principales temas fueron:
 - La violencia en la familia,
 - Cómo se puede evitar la violencia durante un conflicto con la pareja,
 - Los beneficios de ser hombres por la igualdad y la no-violencia.
- *Taller con multiplicadores:* fueron dirigidos a promotores de las diversas organizaciones, quienes luego multiplicarían en sus propias organizaciones o en otros espacios el taller con los hombres de la audiencia primaria. El taller, de un día de duración, incluyó las actividades dirigidas a hombres de la audiencia primaria y una sesión específica para la reflexión metodológica. Uno de los criterios principales de selección para participar en el taller fue la experiencia de los participantes como capacitadores y/o en la manera de enfocar el tema violencia. Los siguientes fueron los objetivos específicos del taller:
 - Avanzar en el proceso personal de sensibilización y comprensión de la violencia intrafamiliar,
 - Capacitar para facilitar reflexiones con hombres sobre cómo evitar la violencia contra las mujeres y promover relaciones de igualdad en la familia,

- Producir nuevas ideas para multiplicar la campaña a nivel local.
- *Taller con población meta de la campaña:* con una duración de medio día, estuvo dirigido a hombres de la audiencia primaria, aunque las organizaciones que lo implementaron también podían convocar a otros hombres, dependiendo de sus necesidades, y adaptarlo desde su propia experiencia de capacitación. Este taller tuvo los siguientes objetivos específicos :
 - Reconocer y sensibilizar respecto a las experiencias de violencia vividas en las familias,
 - Practicar formas respetuosas de dialogo con la pareja y resolver conflictos,
 - Motivar acciones que eviten la violencia y ayuden a otros hombres a hacerlo.

LA CONSTRUCCIÓN DE ALIANZAS: ESTRATEGIA PARA POTENCIAR LA CAMPAÑA

Con la finalidad de potenciar el impacto de la campaña en las localidades, se delineó una estrategia de alianzas con organizaciones, instituciones y grupos en los departamentos priorizados. Ello implicó una gerencia descentralizada del equipo institucional, con el propósito de establecer los contactos, propiciar la coordinación entre los distintos grupos y planificar las actividades de promoción local.

Se estableció una alianza estratégica con el Grupo de Hombres Contra la Violencia de Managua (GHCVM), basada en las coincidencias de nuestras misiones organizacionales y en la fuerza simbólica de este grupo como promotor de la campaña. Los miembros del GHCVM se incorporaron fundamentalmente en el proceso de alianzas y de promoción de la campaña en las localidades, así como en el diseño metodológico y realización de los talleres de capacitación para multiplicadores.

Los ejes que guiaron el proceso de construcción de las alianzas fueron básicamente los siguientes :

- Apuntar a la diversidad, involucrando al mayor espectro posible de organizaciones y personas en la diseminación de los mensajes.
- Promover alianzas entre las distintas expresiones de la sociedad local, jugando un papel de facilitadores del proceso (proveer materiales, información y metodologías útiles para el trabajo con hombres de la comunidad).
- Visibilizar los beneficios para las organizaciones, reforzando el consenso social sobre el tema y enfocando el impacto positivo del involucramiento de las organizaciones e instituciones locales.
- Enfatizar sobre la importancia de hacer de esta una campaña “de hombre a hombre”, sobre la base de que una de sus fortalezas reside en la acentuación de la credibilidad y/o la aceptación del mensaje cuando la audiencia identifica al emisor como un hombre.
- Considerar las prioridades geográficas de cobertura (León, Chinandega, Estelí, Nueva Segovia, Madriz, Matagalpa y Jinotega) y definir criterios para la distribución de materiales en otras zonas del país.
- Motivar a las organizaciones e instituciones interesadas, a involucrarse de distintas formas, incluyendo la elaboración de otros materiales y utilizando los lemas y mensajes de la campaña.

Se logró establecer relaciones de cooperación y acciones conjuntas con más de ciento cincuenta organismos no gubernamentales y organizaciones de la sociedad civil, organismos estatales, medios de comunicación, periodistas y programas específicos, gremios productivos y profesionales, grupos culturales y organizaciones religiosas.

Otro resultado relevante en este proceso de alianza fue el constatar la apertura y disposición a colaborar de periodistas y dueñ@s de medios de comunicación locales (radiodifusoras y sistemas de cable). Esta circunstancia favoreció la propagación de los mensajes, estableciendo una mejor relación entre los costos y la transmisión en los mismos.

Las formas de participación fueron múltiples, algunos ejemplos son los siguientes:

- Distribuyendo materiales,
- Participando y/o organizando actividades públicas,
- Recibiendo, organizando o realizando talleres de capacitación para multiplicadores o audiencia primaria de la campaña,
- Transmitiendo spots de televisión, viñetas de radios en sus propios programas o haciendo lobby para que otros lo realicen,
- Poniendo anuncios en sus medios escritos,
- Aportando recursos financieros para ampliar tiraje de piezas existentes, para ampliar la transmisión o para una nueva pieza nacional de la campaña,
- Elaborando piezas locales y propias de la campaña,
- Realizando lobby a favor de la campaña ante terceros,
- Escribiendo artículos en medios escritos,
- Brindando entrevistas, charlas, etc.

NUEVAS PIEZAS DE CAMPAÑA SURGIDAS EN EL CAMINO

Como en todo proceso de implementación de una campaña, unos materiales fueron más demandados que otros, surgiendo al mismo tiempo propuestas para la creación de nuevos materiales nacionales. Asimismo, en el ámbito local, las organizaciones crearon sus propias piezas de campaña, adaptándolas a las particularidades locales y a las posibilidades financieras. En el ámbito nacional las nuevas piezas fueron las siguientes :

- *Reimpresión del folleto*: el folleto tuvo una amplia demanda por parte de los hombres de la población meta, así como de las organizaciones (material pedagógico para capacitación). Para satisfacer dicha demanda se tuvo que gestionar más fondos y duplicar el tiraje, además de sacar una versión en duotone y distribuirlo como separata de La Boletina No 40.
- *Afiche “El hombre igualitario en la familia”*: respondiendo a la necesidad de promover y facilitar el trabajo de los multiplicadores y promotores en sus organizaciones, elaboramos el afiche “El hombre igualitario en la familia” que propone algunas ideas sobre

el significado de las relaciones no violentas en la familia. Igualmente, se produjo un documento de tips metodológicos para la implementación de acciones con hombres de la audiencia primaria. Estos materiales fueron distribuidos entre los participantes de los talleres y entre las diversas organizaciones que capacitan a hombres.

- *Vallas de carretera*: cumplieron la misión de ampliar la visibilidad del mensaje con la utilización de un objeto que es usado exclusivamente por los avisos comerciales. Debido a su gran tamaño, concepto gráfico y tipo de mensaje, dichas vallas captaron la atención de los automovilistas en cada una de las siete localidades en las que fueron instaladas. Aseguraron también una mayor temporalidad del mensaje ya que permanecieron instaladas durante un año.
- *Gorras*: se pensaba en un accesorio de campaña que fuera más personal, que los hombres lo usaran como parte de ellos mismos. Al inicio se pensó hacer camisetas pero al preguntar a los propios hombres dijeron “que la camiseta no era conveniente porque la usaban solamente una vez a la semana, mientras que las gorras la utilizaban todos los días”. La gorra, además de ser un accesorio útil para protegerse del polvo y del sol, es también considerado un accesorio fundamentalmente masculino. En efecto, las gorras tuvieron éxito, se confeccionó cinco mil piezas con el lema “Violencia contra las mujeres: Un desastre que los hombres SI podemos evitar” y en una semana estaban agotadas.
- *Calendario*: las acciones que se realizaron a través de la radio y la televisión permitieron entrar en el ambiente íntimo de los hogares pero, debido a los costos que implicó la presencia de la campaña en esos medios, no pudo durar más de cuatro meses. Debido a ello se pensó en una forma más permanente y duradera de tener presencia en los hogares, así surgió la idea de los calendarios. En los hogares nicaragüenses al final de cada año se renueva el calendario y es por este medio que las empresas se promocionan, quedando presentes en los hogares. Se hizo lo mismo al elaborar los primeros cinco mil calendarios, los cuales se agotaron en menos de quince días.

¿CUÁLES HAN SIDO LAS LECCIONES APRENDIDAS?

- La aceptación y el impacto de la campaña se deben a múltiples factores, entre los que destacan: la necesidad de las organizaciones de desarrollar acciones con hombres, lo novedoso de dirigir acciones a un público masculino, el contacto directo con las organizaciones e instituciones en sus localidades, la descentralización de los procesos operativos, la posibilidad de apropiarse de los mensajes, materiales y del proceso de ejecución de las actividades, y en fin, el consenso social ante la necesidad de acciones conjuntas contra la violencia intrafamiliar.
- La producción de los materiales con la calidad (artística, de contenido y técnica) necesaria para una campaña de esta naturaleza, requirió de un proceso de validación en el que se incorporó ajustes, resultado de las opiniones y percepciones de los hombres de la audiencia primaria. También se incorporó los resultados de las sesiones de trabajo con miembr@s de la audiencia secundaria y, finalmente, con mujeres de condiciones socio-económicas similares a las de los hombres de la audiencia primaria. Ello con la finalidad de garantizar que los mensajes fueran también aceptados sin afectar la integridad de las mujeres.
- Se demostró las ventajas de invertir en una estrategia de alianzas que fuera más allá de la contratación y entrenamiento de un número reducido de personas con el compromiso de implementar acciones en las localidades. Esta decisión implicó la inversión de tiempo, recursos humanos y financieros en el tejido de relaciones (instituciones, agrupaciones y medios de comunicación locales). Ello permitió enfocar la campaña de una manera distinta: descentralizando su ejecución y entregando a los entes locales los productos comunicacionales y educativos como un aporte para la realización de sus propias actividades con la población.
- Otros aspectos a desarrollar como lecciones aprendidas son los siguientes: las ventajas de la implementación de una metodología integradora que combina acciones de investigación con comuni-

cación y evaluación, la pertinencia de un enfoque interdisciplinario; la validez de la elaboración de un plan de campaña propiamente dicho con su especificidad en objetivos, audiencias y medios; la necesidad del conocimiento y re-conocimiento de la audiencia, el conocer los alcances y los límites del impacto de este tipo de acciones, lo estratégico de trabajar con un modelo de cambios paulatinos para diseñar estrategias y mensajes, lo fundamental de la construcción de alianzas y la movilización social como claves para el éxito, la sinergia y limitaciones en el uso de los medios ; finalmente, la importancia de la calidad de los materiales, del vínculos con empresas publicitarias, de la validación de mensajes y materiales, así como de la evaluación del impacto.

ABSTRACTS

NORBERTO INDA

THE CONSTRUCTION OF PATERNITY

Paternity is an important dimension in masculine subjectivity.

Each time that a father is born a child is born, or an absence is repeated.

Patriarchy and industrialism move men away from the home and give women exclusive rights to raise the children. The fundamental paradox is that the patriarchal system that established the father as head of the family also obliges him to exercise a real paternity. A presence that is rather symbolic than economic. Groups of present and future fathers, from different social contexts, have started to emerge.

SUZETTE HEALD

CELEBRATIONS OF MASCULINITY

This paper will discuss the particular construction of masculinity among the Gisu of Uganda and its association with violence.

Exemplified in the rituals of circumcision which valorise male heroism, one of the interests of this study is that the ritual does not unequivocally oppose the genders nor justify male violence against women. Unlike many other East African societies, historically, male power over women in Bugisu is contingent and subject to considerable negotiation. The importance of the case study in the context of development is to emphasize the often very local cultural constructions that inform gendered power and relationships.

DIDIER ALLAGBADA

GENDER: DOMAIN OF ACTUALISATION OF PATRIARCHAL RESISTANCE AND CONFLICT

From our experiences and reflections in gender training, we will try to show how, in the particular context of Niger, men's resistance to gender is actualised and how their intra-psychic conflict is organised and expressed in the face of the gender question. We are in a position to affirm that this conflict is that of the suffering of the male which is sustained by the anguish of the separation associated with the state of an individual who has been separated, indeed, disconnected from the other sex. In fact, gender issues and their corollaries such as rights and the fundamental liberties, autonomy or recognition and the respect of differences, equality or equity, trigger off a chain reaction in men that goes from denial of the other as a being (in this case the woman) to her suppression passing through pure violence, primary manifestation of an anguish of abandonment and a loss of privileges. What does gender represent for men? How does this unbearable internal conflict develop in them? Why is it expressed in the form of lack of intelligence passing through violence associated with the attacking of the other person's body? How is the exclusion or the ejection of the women of Niger from the political scene, judging from the outcome of the

only really transparent elections since 1958 after more than 7 years of "Gender and Development" (GED) training, organized? For example, only one woman was elected as a deputy in the new Assembly that is going to be set up soon, and worse still, she has been designated as a matter of routine. Women of Niger, despised women, women alibis! In fact what game are the women of Niger playing and what is their responsibility in this return to the domestic arena where they are going to proudly reassume their traditional roles? After all, one man tells us; "everyone is a boss in his home, boss in his culture, boss of his wives as it is in his head. Furthermore it is the women who brought us up and spoiled us, now you try to understand where gender discrimination or the 'non GED' is indeed situated".

These areas of conflicts, violence, paranoid projection, pain, exclusion and psychotic withdrawal that we propose to explore are going to constitute the new domains of the third millennium that we, men and women of Niger, conscious beings, should internalize before we can move toward a balanced, global, creative, evolutionary development.

BARBRO LENNÉER AXELSON

GENDER RELATIONS FOCUSED ON MEN

- ❑ Different stages and critical points of the gender equality process.
- ❑ Men's attitudes and reactions towards gender equality and women empowerment.
- ❑ Gender conflicts and negotiations in couple relationships related to gender equality.
- ❑ Governmental support systems facilitating changes of the male culture/roles.

Swedish experiences.

TAAFÉ FANGA, A FILM BY ADAMA DRABO PRESENTED DURING THE SYMPOSIUM

Substituting an evening at the television goddess, a praise singer takes his listeners back to the past of the dogon people, toward the sacred cliff of Bandiagara. Symbol of power, the big Albarga mask, behind which hides the spirits of the cliff, falls into the hands of women who soon exchanged their roles: men wear the skirts, cook and take care of the children; while their companions in trousers spend their time conversing and drinking at the village square, they have great difficulties freeing themselves from domestic duties.

A former teacher, born in 1948 at Bamako, Adama Drabo persists and signs: after *Ta dona* (*Au Feu*, 1991), which attacked the power in place, the Mali film-maker produces an irresistible comedy by taking sides with and speaking for women. This Molière styled advocacy has had a phenomenal success in Mali and at Fribourg!

Taafé Fanga (the Power of the loincloth), 1997, Mali, colour, 1 h 40; script and directing: Adama Drabo; picture: Lionel Cousin; Editing: Rose Evans-Decraene; music: Harouna Barry; production: Taare Movie (Bamako); with F. Bérété, R. Drabo, J.S. Koïta, etc.

CLAUDE MEILLASSOUX

HOW MEN SEIZED THE REPRODUCTIVE FUNCTIONS OF WOMEN

History and ethnological research show that the reproductive functions of women have never ceased to be socially dominated by men.

BRENDA SPENCER

WOMEN WITHOUT SEXUALITY AND IRRESPONSIBLE MEN –
BUT CAN WE TRUST HIM? PREVENTION AND SEXUALITY

A gender-specific approach is increasingly called for in sexual and reproductive health. Although there is a will to include men, conceptualisation of the issue is inadequate, since they are often represented as “hopeless cases”, while women as presented as “sexual victims”. This paper describes how the provision of birth control and then of AIDS prevention reflects underlying representations of male and female sexuality (e.g. male sexuality reduced to biological drive, denial of female sexual desire). Issues of gender relationships have also been masked by the medicalisation and individualisation of sexual health problems.

MARTINE DE SCHUTTER

PROMOTING THE PARTICIPATION OF MEN
IN REPRODUCTIVE HEALTH FROM A GENDER PERSPECTIVE:
A VIEW FROM LATIN AMERICA

In this presentation I will summarize some of the current debates in Latin America about new paradigms from which men's participation in sexual and reproductive health programs should be promoted. I will share with the participants the main conclusions and recommendations from the Latin-American symposium on “Male participation in sexual and reproductive health: new paradigms” that was hosted by AVSC International and the International Planned Parenthood Federation/Western hemisphere Region in Oaxaca, Mexico (1998). In Latin America, the concept of hegemonic masculinity is widely being discussed, from the understanding that the social construction of a dominant hegemonic model of masculinity results in gender inequities and negatively impacts both men and women's sexual and reproductive health.

Within this framework, I will discuss on the Pan American Health Organization's actual efforts to develop pilot models to promote men's participation in reproductive health in seven Central American countries, from a gender equity perspective.

RIMA HAMMAMI¹

MASCULINITY IN DEVELOPMENT DISCOURSES OF THE
PALESTINIAN STATE FORMATION PROCESS, IS PEACE MALE?

Palestinian nationalism has often posited aspects of the nation as female. Specifically, when the homeland (and its loss) is invoked common associations are made with male loss of a female lover. On the other hand, as pointed out by a number of feminist theorist of nationalism (Yuval-Davis and Anthias), women are seen as the nation's inner sanctum representing continuity with the past. In contrast, to nationalism's focus on the past, development discourse with its evolutionist and modernist underpinnings conceptualizes the nation as dynamic and moving towards the future. Since the Oslo Peace Process began, earlier discourses of Palestinian nationalism and statehood have now become deeply conjoined with discourses of development. How is this newer nationalist developmentalism gendered? Who and what are the subjects of development necessary to the building of the state and the liberation of the nation? This paper attempts to make some preliminary observations on the above questions with specific reference to three different actors in the contemporary Palestinian political field; the women's movement, international development agencies, and the Palestinian Authority.

¹ Unfortunately Rima Hammami could not send us her article. Thus we only publish the summary of her presentation.

ROLAND MAYERL

MEN SAY NO TO MASCULINE VIOLENCE –
THE EUROPEAN NETWORK OF PRO-FEMINIST MEN
AND THE WHITE RIBBON CAMPAIGN IN EUROPE

Questioning masculine domination, pondering about masculine identity, fighting against all forms of violence particularly towards women is the work of an increasing number of male organizations world wide. Men who affirm their willingness to belong, in support of women organizations, to a non, sexist and more egalitarian society. Men who are convinced that this approach towards societal realities which is based on the consideration of gender dimensions can encourage social changes hoped for by a large number of people.

HUMBERTO ABAUNZA

WE, MEN, CAN STOP VIOLENCE AGAINST WOMEN

In my exposé I am going to present the educational experience of Puntos de Encuentro concerning masculinity and the strategy of communication used to promote non violent relations in families. I will focus on the presentation of the educational campaign "*Violence against women: a disaster that men can avoid*". It is the first massive campaign which targets the Nicaraguan men.

This campaign had two goals. Firstly, to sensitize men to the awareness that they must and can avoid violence inflicted on their wives. Secondly, the recognition that domestic violence destroys the family and does not augur well with the reconstitution of the country.

"*We, men, can stop violence against women*" was a campaign that used several materials and methodologies: television and radio spots, posters, decalcomania, flyers, booklets; workshops for men and for

the organizers, educational activities, festivals, public presentations and guides to the organizers.

RESÚMENES

NORBERTO INDA

LA CONSTRUCCIÓN DE LA PATERNIDAD

La paternidad es una dimensión importante en la subjetivación masculina.

Cada vez que nace un padre, nace un hijo, o se repite una ausencia.

El patriarcado y el industrialismo alejaron a los hombres del hogar, e hicieron de la crianza del ser humano un tema casi exclusivo de las madres. La paradoja fundamental es que el mismo sistema que establece al padre como jefe de familia, lo vuelve prescindible en el ejercicio real de la paternidad. Una emblemática más que una presencia nutricia. Se describen dispositivos grupales de padres futuros y actuales, en distintos contextos sociales.

SUZETTE HEALD

LA CELEBRACIÓN DE LA MASCULINIDAD

Esta intervención versará sobre la construcción particular de la masculinidad y su asociación con la violencia en los Gisu de Uganda.

Extrayendo ejemplos de los ritos de circuncisión que valoriza el heroísmo masculino, uno de los intereses de este estudio es que el ritual no se opone a los géneros, ni justifica sin equívoco la violencia del hombre contra la mujer. Contrariamente a muchas de otras sociedades del África del este, históricamente, el poder del hombre sobre la mujer en Bugisu es contingente y abierto a negociaciones importantes. La importancia de este estudio de caso en el contexto del desarrollo es la de destacar las construcciones culturales, a menudo muy locales, que orientan los poderes y las relaciones basadas en el género.

DIDIER ALLAGBADA

EL GÉNERO: LUGAR DE CONFLICTO Y ACTUALIZACIÓN DE LA RESISTENCIA PATRIARCAL

A partir de nuestras experiencias en capacitación en género y de nuestras reflexiones en Níger, trataremos de mostrar cómo se actualiza la resistencia de los hombres al género y cómo se organiza y se expresa el conflicto intra-psíquico, cara a las cuestiones de género. Podemos afirmar que este conflicto es aquel del sufrimiento del macho, alimentado por la angustia de la separación ligada al acceso del estado de individuo separado del otro (léase, desconexión del otro sexo). En efecto, las cuestiones de género y sus corolarios, tales como: el derecho y las libertades fundamentales, la autonomía o el reconocimiento y el respeto de las diferencias, la igualdad o la equidad; producen en el hombre reacciones en cadena que van desde la negación del otro en cuanto ser humano (comprendida la mujer), a la supresión, pasando por la violencia pura, expresión primaria de una angustia de abandono y pérdida de privilegios. ¿Qué representa el género para los hombres? Cómo se elabora, en los hombres, este conflicto interno insostenible? Porqué este conflicto se expresa en forma de fracaso de la inteligencia, con el uso de la violencia sobre el cuerpo del otro? Cómo están organizadas, la exclusión y expulsión de las mujeres de Níger

de la escena política, por ejemplo, como resultado de las únicas elecciones verdaderamente transparentes desde 1958 y después de 7 años de formación “género y desarollo” (GED)? Una sola mujer ha sido diputada en la próxima nueva Asamblea. Peor aún, su designación es de oficio, mujeres nigerianas, mujeres ultrajadas, mujeres coartada! Finalmente, qué rol juegan las mujeres nigerianas y cuál es su responsabilidad en este retorno al espacio doméstico donde ellas van a retomar orgullosamente sus roles tradicionales? Después de todo nos dice un hombre “cada uno domina en su casa, es el jefe en su cultura, dueño de sus mujeres. Por otro lado, son las mujeres que nos educan y nos engríen, vayan a comprender dónde se encuentra la discriminación sexista o el ‘no GED’”.

Esos lugares de conflictos, violencia, proyección paranoica, dolor, exclusión y de repliegues psicóticos, que nosotros proponemos explorar constituyen los nuevos espacios del tercer milenio que nosotros, nigerianas y nigerianos, género-conscientes deberíamos domesticar a fin de alcanzar un desarrollo equilibrado, global, colectivo, evolutivos.

BARBRO LENNÉER AXELSON

LAS RELACIONES DE GÉNERO FOCALIZADAS EN EL HOMBRE

- Las diferentes etapas y los puntos críticos del proceso de igualdad entre el hombre y la mujer.
- Las actitudes y las reacciones de los hombres a propósito de la igualdad entre el hombre y la mujer y el empoderamiento de la mujer.
- Conflictos del género y negociaciones en las relaciones de pareja respecto a la igualdad entre el hombre y la mujer.
- Medidas gubernamentales que facilitan los cambios en la cultura/rol del hombre.

Las experiencias de Suecia.

**TAAFÉ FANGA : UNA PELÍCULA DEL REALIZADOR
MALIANO ADAMA DRABO PRESENTADA EN EL MARCO
DEL COLOQUIO**

Destinando el tiempo de una velada a la diosa televisión, un “griot” sumerge su audiencia en el pasado del pueblo dogón, en el acantilado sagrado de Bandiagra. Símbolo del poder, la gran máscara Albarga, detrás de quien se esconden los espíritus del acantilado, cae en manos de las mujeres. Estas rápidamente hacen intercambiar los roles. Los hombres portan las faldas, hacen la cocina y se ocupan de los niños. Sus compañeras, en pantalón, pasan el tiempo conversando y bebiendo en la plaza del pueblo. Ellos experimentan muchas dificultades al consagrarse a los deberes domésticos...

Ex Institututor, nacido en 1948, en Bamako, Adama Drabo insiste y firma: después de *Ta dona (Au feu, Al fuego, 1991)*, que araña el poder establecido, el cineasta maliano realiza una comedia, a menudo irresistible, tomando partido y causa por las mujeres. Esta defensa, a lo Molière, ha conocido un éxito fenomenal en Mali y... en Friburgo!

Taafé Fanga (El poder de las faldas), 1997, Mali, color, 1h40; escenario y realización: Adama Drabo; imagen: Lionel Cousin; montaje: Rose-Evans-Decraene; música: Haoruna Barry; producción: Taare Film (Bamako); con F. Bérété, R. Drabo, J. Skoïta, etc.

CLAUDE MEILLASSOUX

**CÓMO LOS HOMBRES SE APODERAN DE LAS FUNCIONES
REPRODUCTIVAS DE LAS MUJERES**

La investigación etnológica y la historia muestran que la función reproductiva de las mujeres no ha cesado jamás de ser socialmente dominada por los hombres.

BRENDA SPENCER**LA MUJER SIN SEXUALIDAD Y EL HOMBRE IRRESPONSABLE –
PERO PODEMOS CONFIAR EN ÉL? PREVENCIÓN Y SEXUALIDAD**

Una aproximación específica del género es más y más necesaria en la salud sexual y reproductiva. Aunque haya una voluntad de incluir a los hombres la conceptualización a este respecto es inadecuada, puesto que ellos a menudo son descritos como “casos desesperados”, mientras que las mujeres son presentadas como “víctimas sexuales”.

Esta intervención describe cómo el aprovisionamiento de la píldora anticonceptiva y la prevención del sida reflejan representaciones fundamentales de la sexualidad masculina y femenina (p.e. la sexualidad masculina es reducida a fuerza biológica, la negación del deseo sexual femenino). De este modo, las cuestiones de las relaciones de género también han sido ocultadas por la medicalización y la individualización de los problemas de salud sexual.

MARTINE DE SCHUTTER**PROMOVER LA PARTICIPACIÓN DE LOS HOMBRES EN LA SALUD
REPRODUCTIVA CON UNA PERSPECTIVA DE GÉNERO:
EL CASO DE AMÉRICA LATINA.**

En esta intervención resumiré algunos de los debates corrientes en América Latina, con respecto a los nuevos paradigmas a partir de los cuales debería animarse la participación de los hombres en los programas de salud sexual y reproductiva. Compartiré con los participantes las principales conclusiones y recomendaciones del Simposio latinoamericano “La participación del hombre en la salud sexual y reproductiva: nuevos paradigmas”, organizado por AVSC Internacional y la Federación Internacional de la planificación familiar/Western Hemisphere Region en Oaxaca-Méjico (1998). En

América latina, el concepto de hegemonía masculina es ampliamente discutido en el sentido de que la construcción social de un modelo hegemónico dominante de la masculinidad provoca desigualdades entre hombres y mujeres y afecta de manera negativa la salud sexual y reproductiva.

En este sentido discutiré, con una perspectiva de equidad de género, los actuales esfuerzos de la Organización Panamericana de la Salud para desarrollar modelos pilotos, con el objetivo de promover la participación de los hombres en la salud sexual y reproductiva, en siete países de América central.

RIMA HAMMAMI¹

LA MASCULINIDAD EN EL DISCURSO DEL DESARROLLO
Y EL PROCESO DE FORMACIÓN DEL ESTADO PALESTINO,
LA PAZ ES MACHISTA?

El nacionalismo palestino ha designado a menudo como femeninos algunos aspectos de la nación. Explícitamente, cuando se habla de pérdida de la patria, corrientemente se le identifica con la pérdida de la amante (del hombre). Por otro lado, como ha sido señalado por muchas teóricas feministas del nacionalismo (Yuval-Davis y Anthias), la mujer es percibida como “el santuario interior” de la nación, que representa la continuidad con respecto al pasado. Por el contrario, en lo que concierne al punto de vista del nacionalismo sobre el pasado, el discurso del desarrollo, que es sobre todo evolucionista y modernista, conceptualiza la nación como dinámica y cara al futuro. Desde el inicio del Proceso de Paz de Oslo, existe un paralelismo entre los discursos precedentes sobre nacionalismo, la independencia palestina y los discursos sobre desarrollo. Cómo es engendrado este discurso reciente sobre el desarrollismo naciona-

¹ Infortunadamente, Rima Hammami no pudo hacernos llegar su artículo, por ello publicamos únicamente el resumen de su intervención.

lista?, Quiénes y cuáles son los sujetos de desarrollo necesarios para la construcción del Estado y la liberación de la nación? Esta intervención intenta hacer algunas observaciones preliminares sobre los temas antes mencionados, refiriéndose específicamente a tres actores diferentes del área política contemporánea: el Movimiento de las mujeres, las Agencias internacionales de la cooperación y la Autoridad palestina.

ROLAND MAYERL

LOS HOMBRES DICEN NO A LA VIOLENCIA MASCULINA – LA RED EUROPEA DE HOMBRES PRO-FEMINISTAS Y LA CAMPAÑA DE LA CINTA BLANCA EN EUROPA

Cuestionar la dominación masculina, interrogarse sobre la identidad masculina, luchar contra todas las formas de violencia en particular aquella ejercida contra las mujeres, es el objetivo de un número cada vez más creciente de organizaciones de hombres en el mundo. Hombres que afirman su voluntad de actuar, en apoyo y al lado de las organizaciones de mujeres, por una sociedad no sexista y más igualitaria. Hombres al fin convencidos que enfocar la sociedad desde la dimensión de género, puede favorecer el cambio social deseado por un gran número de individuos.

HUMBERTO ABAUNZA

LOS HOMBRES SÍ PODEMOS EVITAR LA VIOLENCIA CONTRA LAS MUJERES

En mi exposición presentaré la experiencia del trabajo educativo sobre masculinidad y de estrategia de comunicación para promover relaciones no violentas en las familias que desarrolla “Puntos de

Encuentro”. De manera particular enfocaré en la presentación de la campaña educativa “*Violencia contra las mujeres: Un desastre que hombres SI podemos evitar*”, que es la primera campaña masiva sobre violencia dirigida específicamente a los hombres nicas. La campaña ha tenido por objetivo fomentar en los hombres la convicción que ellos deben y pueden evitar la violencia contra sus parejas mujeres. También, la campaña promueve el reconocimiento de que la violencia conyugal deteriora la situación de las familias y perjudica la reconstrucción del país.

“*Los hombres sí podemos evitar la violencia*” ha sido una campaña con anuncios en la televisión y la radio; con materiales para la distribución masiva (calcomanías, afiches y folletos); y con actividades educativas (talleres para hombres, talleres para promotores, guía de facilitación) festivales y presentaciones públicas.